



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



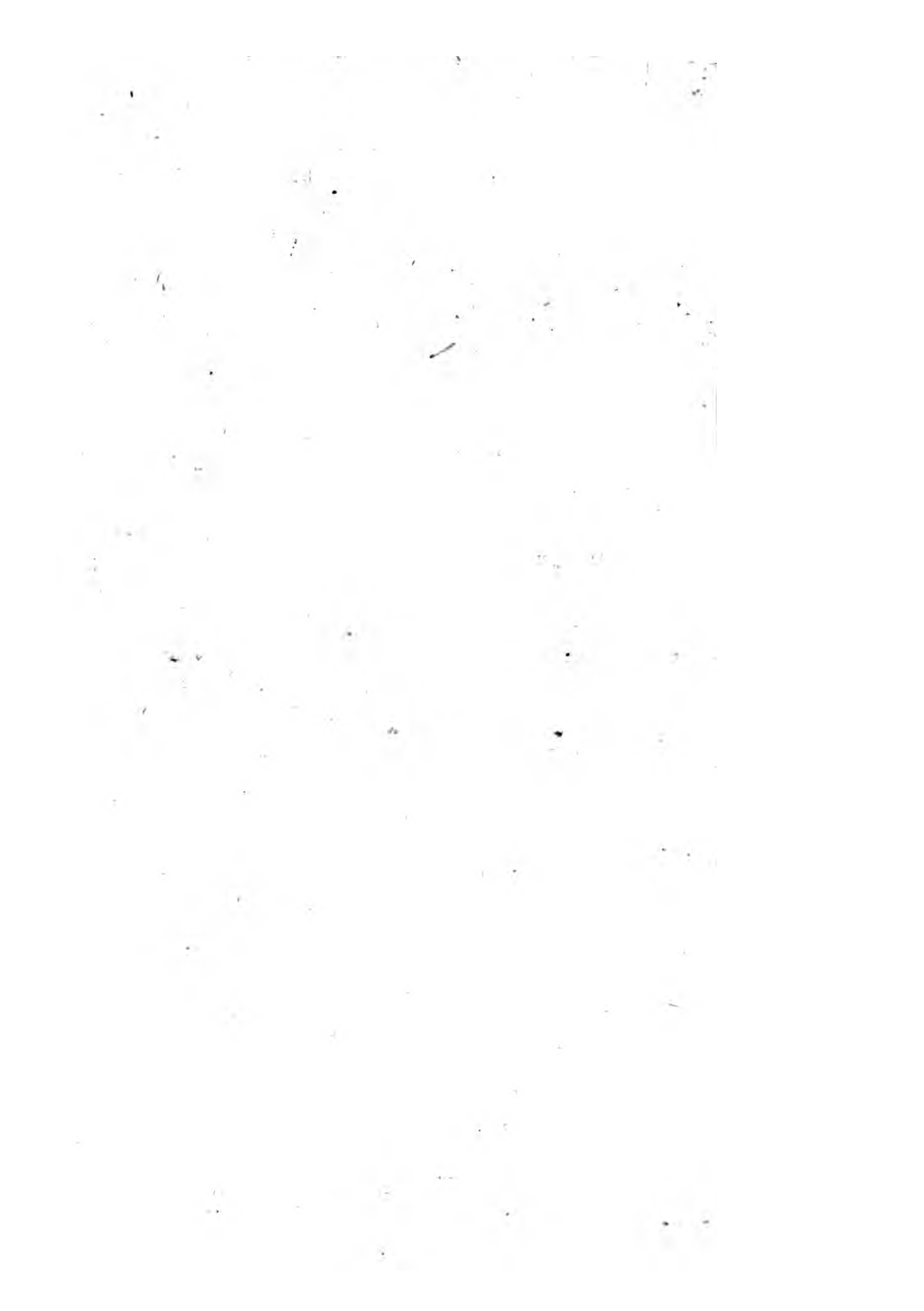


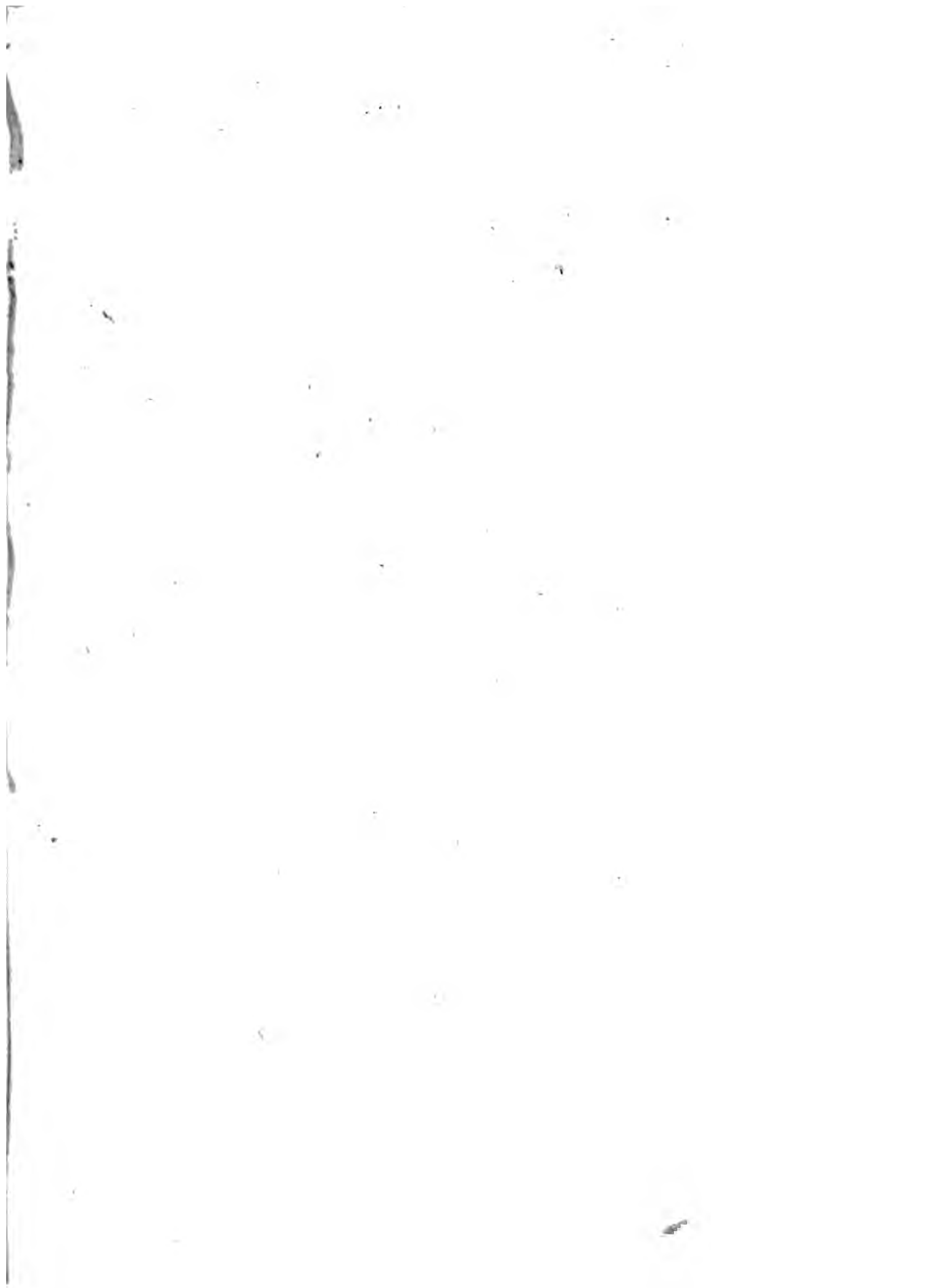
B. Johnson.



UNS. 168 e. 15







R E C U E I L

DES PLUS BELLES PIÈCES

D E S

POETES FRANÇOIS,

Depuis VILLON jusqu'à BENSERADE.

T O M E Q U A T R I E M E.

Contenant MAISTRE ADAM, TRISTAN LHERMITE,
LE P. LE MOISNE, GODEAU, DESMARETS,
CHAPELAIN, LALANE, PATRIX, *La Comtesse*
de la SUZE, GILBERT, DALIBRAY, HABERT
& MARIGNY.



• A P A R I S,

Par la Compagnie des Libraires;

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



MAISTRE ADAM.

O U

LE MENUISIER DE NEVERS.

MAISTRE ADAM surnommé BILLAUT ,
ou communément appelé le VIRGILE AU
RABOT , Menuisier de Nevers , Poëte Fran-
çois , vivoit vers la fin du regne de Louis
XIII. Il appelloit ses ouvrages de Poësie
ses Chevilles , son Villebrequin , son Rabot ,
pour faire allusion à ses outils de menuise-
rie. Il avoit l'imagination fort vive & fort
prompte. On dit que Monsieur le Prince ,
passant par Nevers , lui avoit promis cent
écus ; & qu'il vint les lui demander à Paris
par ces quatre vers :

PRINCE plus grand qu'Alexandre ,
Tu m'as promis cent écus :
Je suis venu pour les prendre.
Que répons-tu là-dessus ?
Tome IV.

A

Il a été loué des plus habiles gens de son tems , comme Maynard , Gombauld , Mademoiselle de Gournay , Rotrou , de Lestoille , Tristan , Scudery , Boisrobert , Corneille , St. Amant , Colletet , Benferade & plusieurs autres. Le Duc de St. Aignan fit pour lui les vers suivans :

ORNEMENT du siecle où nous sommes ;
 Vous n'aurez rien de moi , sinon
 Que , pour les vers & pour le nom ,
 Vous estes le premier des hommes.

Baillet , & Moreri après lui , ont dit qu'il fait plus d'honneur aux Menuisiers qu'aux Poëtes ; mais ils ne rendent pas assez de justice à ses vers , qui ont mérité l'approbation de plusieurs bons connoisseurs.





MAISTRE ADAM.

Après la mort de Monsieur de Mantouë, Maistre Adam fit cet Epigramme à Monsieur de Marolles Abbé de Villeloing, pour lui obtenir un habit de dueil de Madame la Princesse Marie.

DE MAROLLES, dis à Madame
Que je suis presque au desespoir,
De porter un dueil dedans l'ame,
Que mon corps ne peut faire voir ;
Qu'en cette incomparable perte
Que cette Princesse a soufferte,
J'enrage contre le trespas ;
Et qu'en l'ennuy qui me devore,
Si Nature m'avoit fait More,
Je ne l'importunerois pas.



MA ISTRE ADAM.

S T A N C E S

*Pour Madame la Princesse Anne , représentant une
Bouquetiere à un Ballet.*

JE SUIS de la Nature un si parfait ouvrage ;
Que les fleurs de mon sein captiveroient les Dieux ;
Et la France a des lys qui ne vallent pas mieux
Que ceux de mon visage.

JE n'invoque jamais l'Aurore ny ses charmes ;
Pour rendre à mes jardins leurs odorans apas ;
Les fleurs en ma faveur y naissent sous mes pas ;
Mieux que dessous ses larmes.

IL S ont eu de tout temps ce puissant privilege
D'empescher à l'hyver son rigoureux dessein :
On n'y void nuls frimas, si ce n'est que mon sein
Y montre de la neige.

UN aymable printemps s'y fait tousjours conneître ;
Que si quelques rigueurs choquoient son apareil ,
Un seul de mes regards , bien mieux que le Soleil ,
Les feroit disparaître.

LE silence est si doux en cet heureux domaine ;
Que

MAISTRE ADAM.

5

Que mesme on n'y sent point l'haleine des zephirs,
Si ce n'est quand Amour du vent de ses soupirs
M'accuse de sa peine.

SOUVENT je l'apperçoy plein de traits & de flames,
Immolant à mes pieds sa puissance & ses vœux,
Implorer à genoux quelqu'un de mes cheveux,
Pour enchaîner les ames.

J E ris, quand je le vois tout rougissant de honte,
S'escrier : Grands effets, qu'estes-vous devenus,
Quand, pour un Adonis, je flechissois Venus
Aux jardins d'Amatonte ?

P ARMY l'enchantement de ses amorces fines,
Tout ce que ma bonté peut donner à ses pleurs,
C'est que, lors que mes mains ont cueilly mille fleurs,
Il en a les espines,

ENCORE est-ce beaucoup contenter son envie :
C'est luy donner des traits dont il peut tout blesser ;
Car de ces esguillons il pourroit offenser
La plus heureuse vie.

PEUT estre qu'à l'instant ce Demon tout superbe,
Pour faire à mon desceu quelques nouveaux âquests,
Est dedans mon panier caché sous mes bouquets,
Comme un serpent sous l'herbe.

Tome IV.

B

JE suis l'unique objet où ce tyran s'amuse.
 Il me suit tellement aux champs & dans la cour,
 Que , sans sçavoir que c'est de donner de l'Amour,
 Un chacun m'en accuse.

*Un certain gentilhomme , qui avoit esté beneficier ,
 ayant esté tué à la guerre , Maistre Adam lui fit
 cet Epitaphe.*

CY gist , qui pour atteindre un éternel renom,
 Dedans le champ de Mars engagea sa franchise.
 Passant , assure-toy , s'il est mort d'un canon,
 Que ce n'a pas esté du canon de l'Eglise.

IL n'auroit pas encor esprouvé le malheur
 Qui fait passer aux morts la fatale riviere,
 S'il eust aussi bien sçeu mesnager sa valeur,
 Comme il sçavoit jadis espargner son breviaire.

PASSANT , pour éviter la rigueur de son sort,
 A deux genoux icy dis-luy des patenostres;
 Patce que son printemps eust évité la mort,
 S'il eust pris du plaisir à prier pour les autres.

Requête de Lutempicanor , menuisier de la Princesse Roxelane , femme de Soliman , par laquelle il se plaint à sa Hautesse , de ce que son argentier Lustubronnd ne luy veut pas payer les parties de la besongne qu'il a faite dans le Serrail ; traduite de Turc en François , par maistre Adam , tirée de l'histoire de Monstruofuron , historien Turc.

ADORABLE & belle Princesse ,
 Je me presente à vostre Hautesse ,
 Pour me plaindre que Lustubronnd ,
 Pour faire son conte tout rond .
 Est tousjours prest quand on aporte :
 Mais depuis qu'on passe sa porte ,
 Pour luy demander de l'argent ,
 Il paroist aussi diligent
 A fouiller dans son escarcelle ,
 Qu'un page que son maistre appelle
 Paroist habile à s'avancer
 Vers le fouet qui le fait dancier .
 Il jure , il affirme , il atteste
 Que Soliman luy doit de reste
 Du dernier voyage qu'il fit ,
 Quand le grand Souldan il desfit ;
 Et pour avoir fourny de mesme
 Tous les escharvis du caresme ,

Parce que Bostangibassy
 Avoit negligé le soucy
 Qui doit fournir vostre mesnage
 Par les labeurs du jardinage ;
 Ainsi qu'on voit au second rang
 Du texte de nostre Alcoran.
 Il semble que vostre ordinaire
 Despande de ce mercenaire,
 De cet esprit ambitieux,
 Qui perdra le chemin des cieux ;
 A cause de l'humeur brutale
 Qui l'oblige, comme un Tantale ;
 A negliger ce que promet
 Le saint prophete Mahomet
 A toute ame qui voudra suivre ;
 Les beaux preceptes de son livre.
 Je fus hier dans sa maison,
 Luy presenter une oraison
 Capable de rendre flechible
 Le naturel le moins sensible.
 Je luy parlois de la rigueur
 Qui tient ma pauvre ame en langueur ;
 Comme, par faute de pecune,
 Mon mesnage couroit fortune
 De retourner au mesme point
 Qu'il estoit, quand il n'estoit point.
 J'estois dans un respect extrefme,
 Comme si c'estoit à vous mesme.

Je luy parlois à cœur ouvert.
Souple, comme un arbrisseau vert ;
Je flechissois ma pauvre teste
Devant cette arrogante beste,
Comme ces vieux parens faisoient
Vers le Veau d'or qu'ils adoroient.
Pour flechir son humeur avare,
J'estois à moy-mesme barbare :
Car n'estant pas homme à flater
Que les filles de Jupiter,
Je faisois en cette aventure
Un crime contre ma nature.
Mais, mon Dieu ! que ne fait-on pas ?
Et de quelle sorte d'appas
N'use-t'on point dessus la terre,
Pour adoucir l'injuste guerre
Dont souvent la necessité
Brave nostre felicité ?
En fin je luy faisois l'hommage
Qu'un bigot fait pour une image.
Il estoit dans son cabinet,
Emmistouflé dans son bonnet,
Comme un limaçon dans sa coque,
Ou comme un esleu dans sa toque.
Bouffy d'orgueil dans ce tresor,
Comme un Nabuchodonosor,
Il alla faire une démarche,
Disant, Pareil aux Dieux je marche.

Lors je creus veritablement ,
 Qu'à moins que d'un grand compliment ,
 Je ne pourrois rien faire encore
 Près de cette illustre pecore .
 S'estant dedans sa chaise assis ,
 Le regardant d'un sens raffis ,
 Je luy dis : O noble & sage homme
 (C'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme)
 Depuis qu'il a plumé l'oyson
 Dedans vostre illustre maison) ,
 Plairoit-il à vostre Excellence .
 De me donner de la finance ,
 Ainsi qu'il vous est ordonné
 Dans cet escrit qu'on m'a donné ?
 Ce vieux esclave de Lesfine
 M'e fist aussi tost une mine ,
 Qui représentoit le pourtrait
 D'un constipé sur un retrait .
 Son front ressembloit , en sa ride ,
 Le museau d'un asne qu'on bride :
 Ses deux vilains naseaux pissoient ,
 Sous deux vitres qui les pressoient ,
 Une si vilaine roupie ,
 Que , pour en faire la copie ,
 Il faudroit aller en enfer
 Faire morfondre Lucifer :
 Ses yeux , en sinistres planettes ,
 M'arquebusoient par ses lunettes ,

En me decochant des regards
De basilics & de lezards :
Sa barbe, sale & mal peignée,
Qu'il rase avec une coignée,
Crasseuse & toute en defaroy,
Me donna beaucoup plus d'effroy,
Y voyant un nombre de gardes
Dont les pieds font les hallebardes.
Bref, le voyant de la façon,
Mon poil devint en herisson ;
Et je ne sçay par quelle ruse,
Devant ce frere de Meduse,
J'eus le pouvoir de m'empescher
A ne pas devenir rocher.
Toutefois comme en ce rencontre
Je n'aspirois qu'à faire montre,
Je luy presentay mon papier.
Mais ce cœur de marbre & d'acier
Me dit, en suivant ses vieux contes :
Allez dire à Messieurs des Comtes,
Que leur papier ny leur escrit
Ne font non plus sur mon esprit,
Qu'un Evesque avec sa mitre
Feroit sur l'esprit d'un Ministre.
Moy, ne pouvant me rebuter,
Croyant qu'à force de flater,
J'adoucirois par mes paroles
Cet idolatre de pistoles,

MAISTRE ADAM.

Je dis, Lustubronde, mon amy ;
Quand vous ne feriez qu'à demy
La somme que je vous demande,
Vostre faveur me seroit grande :
Considerez que vous devez
Plus de bien que vous n'en avez :
Et permettez que je vous die,
Qu'ainsi qu'un roy de comedie,
Vous tenez un sceptre à la main,
Que vous ne tiendrez pas demain,
Si l'on sçavoit vous faire rendre
Aussi bien que vous sçavez prendre :
Qu'il fait mauvais choquer l'humeur
D'un qui sçait passer pour rimeur ;
Et que le mal qui me fait plaindre
Oblige ma Muse à vous peindre :
C'est pourquoy, si vous me croyez,
Il faudra que vous me payez.
Mais, avec tout mon artifice,
J'eus moins de raison que d'un Suisse.
Au contraire, ce vieux magot,
Cherchant la branche d'un fagot,
Me porta dans ce point extrefme
Que d'en vouloir faire de mesme.
Le bruit que ce vilain tonna
Tous ceux de sa chambre estonna :
Il ne fut pas jusqu'à sa femme,
Qui, blasmant sa façon infame,

Pour m'assister en ce revers,
Le vint regarder de travers.
Enfin voilà les reparties
Qu'il a faites sur mes parties.
Madame, je laisse à penser
Si ce n'est pas vous offenser,
Que de traiter de cette sorte
Vostre illustre faiseur de porte.
Si j'avois ce don aujourd'huy
D'estre receveur comme luy,
C'est à dire, d'humeur à prendre,
Et de serment à ne rien rendre,
Je n'irois pas l'importuner ;
Il ne viendroit pas bourdonner,
Comme un freslon, à vos oreilles,
Croyant qu'en disant des merveilles
Il aigrira vostre couroux
Pour me bannir d'auprès de vous.
Mais cette grosse esponge à soupe
N'a pas le vent assez en poupe,
Pour me causer l'évenement
D'un si funeste changement.
Que s'il avoit assez de force
Pour me procurer cette antorce,
Une semblable défaveur
Le feroit double receveur ;
Mais ce feroit d'une monnoye,
Que si ceux qui sont dans la voye

De lever l'impôt du poinçon
 Estoient payez de la façon ,
 Chacun fueroit la destinée
 Des partisans de la vinée.
 Car je veux que ce rechigné ,
 Avecque son groin refrogné ,
 Apprenne que je fais la nique
 Aux amateurs de sa pratique ;
 Et qu'auprès d'un tel animal ,
 Je suis Poète & Caporal.
 Que si jamais ce vilain tombe
 Sous la pesanteur d'une tombe ,
 Que la Parque pour nous vanger
 Le vienne faire desloger ,
 O juste ciel ! je te conjure
 Qu'à ce gros mignon d'Epicure ,
 Pour le punir de son orgueil ,
 Je puisse faire le cercueil ,
 Ou plustost l'estuy de malice
 De ce cloaque d'avarice !
 Il n'est point de bois assez fort
 Que mon bras , d'un robuste effort ,
 Ne cheville à perte d'haleine ,
 Pour empescher qu'il ne revienne.
 Je le cloueray d'une façon ,
 Que si l'espouvantable son
 Qui doit , effrayant la nature ,
 Tirer les morts de sepulture ,

L'en peut faire sortir dehors ,
 Il aura plus d'un diable au corps.
 Mais où m'emporte icy la flame
 Dont la Muse eschauffe mon ame ?
 Belle Princeſſe , pardonnez
 Si mes ſens ſe ſont adonnez
 A faire l'horrible peinture
 De cette infame creature.
 Je prophane icy mon pinceau,
 Faisant le pourtrait d'un pourceau ;
 Luy qui ne doit ſuivre l'usage
 Que de peindre voſtre viſage.
 Donnez , dedans ce changement ,
 Quelque choſe à mon ſentiment ;
 Me faiſant ce bien que de dire
 A ce viſage de Buffire ,
 Qu'il me rende mieux ſatisfait
 Qu'au temps jadis il n'a pas fait.
 Autrement d'un bras homicide ,
 A l'imitation d'Alcide ,
 Je le pouſſeray dans les rangs
 Où l'enfer a mis les tyrans ;
 Car un homme de cette forte
 Yaut bien que le Diable l'emporte.



R O N D E A U.

Sur le nom de Richelieu.

D'UN riche lieu je ne suis pas venu:
 Mes vestemens, qui me laissent tout nu,
 En donnent bien l'entiere connoissance:
 L'astre inhumain qui fut à ma naissance
 Dans un rabot mit tout mon revenu.

Tous les devins qui depuis m'ont connu,
 Pour m'obliger, cherchent par le menu,
 Si j'uferay mes jours sans assistance
 D'un Richelieu.

Je ne sçay pas si leur esprit cornu
 Doit l'advenir regler par l'advenu:
 Ce seroit bien irriter ma constance.
 Quoy que c'en soit, je vis dans l'esperance
 Que je seray quelque jour maintenu
 D'un Richelieu.



S O N N E T.

*A Monsieur le Marechal de la Meilleraye , Grand
Maistre de l'Artillerie de France , sur son voyage
de Bourbon l'Archambaut , où il s'alla baigner
après la prise d'Aras.*

QUEL prodige veux-tu nous montrer de nouveau,
Toy qui ne vomis rien que flame & que tempeste ?
Crois-tu que les lauriers qui font courber ta teste ,
Estans nourris de feu , puissent vivre dans l'eau ?

HERCULE , ainsi que toy , dès l'âge du berceau ,
Eut tousjours aux combats sa dextre toute preste ;
Mais ayant achevé sa derniere conquête ,
La flame couronna sa vie & son tombeau.

TOUTEFOIS admirant ta valeur sans pareille
Estre , comme un Soleil , une errante merveille
Qui sert de phare aux yeux de cent heros divers ,

LE seul raisonnement où mon ame se fonde ,
C'est qu'ayant par tes faits estonné l'univers ,
Tu vas , comme un Soleil , te reposer dans l'onde.

T O M B E A U

*De son Altesse Serenissime le Duc Bernard de Saxe
Wimar.*

S O N N E T.

CE Prince, dont le cœur plus grand que l'univers,
Des plus fameux heros a surmonté l'estime,
N'est plus dans ce tombeau qu'une passe victime
Que la Parque a soubmise a la mercy des vers.

SA N S la fatalité du funeste revers
Dont la Mort fait tomber du trosne dans l'abyfme,
Cet Hercule auroit mis, par un coup legitime,
L'insupportable orgueil de l'Auftriche à l'envers.

SO N bras plus redoutable & plus craint que la foudre,
Aux plus hardis Titans faisoit mordre la poudre,
Et fut des opprimez l'inébranlable apuy.

MA I S Jupiter sur luy fit esclater son ire,
De crainte que, montant sur l'aigle de l'Empire,
Il ne se fust rendu plus redouté que luy.

Un certain Comte , prodigue comme Tantale , ayant fait faire des vers à maistre Adam , & ne l'en ayant pas remercié , le voulut ensuite engager à faire les vers d'un Ballet : il lui fait cette Responce.

COMTE , c'est temps perdu de croire
 Que , dans un hyver si pervers,
 Je puisse meriter la gloire
 De te pouvoir faire des vers.
 Je fus hier sur le Parnasse
 Chercher ces divines couleurs :
 Mais je n'ay trouvé que la glace ,
 Où jadis je trouvay des fleurs.

DANS une mine rechignée ,
 J'ay veu Phœbus dans sa maison ,
 Qui cherchoit la jeune saison
 Sous une antique cheminée :
 Dedans un piteux desaroy ,
 Son luth crioit misericorde ,
 Qui n'avoit plus rien qu'une corde,
 Qui bandoit à cause du froy.

LA ces neuf filles éternelles ,
 Qui n'ont pas vaillant un denier ,
 Sembloient ces trois sempiternelles

Qui font au Bordel de Renier.
 Les voyant toutes acroupies,
 Si j'eusse veu dans ce revers
 Autant de mots que de roupies,
 Tu n'aurois pas manqué de vers.

JE vis le celeste flambeau,
 Contre l'ordre de sa nature,
 Qui jettoit un esclat moins beau
 Que celui là de sa peinture.
 Bref, sans discours ny compliment,
 Voyant tout aller de la sorte,
 Je retournay tout doucement
 Mes pas du costé de la porte.

J'EUS le desir, en devalant,
 De toucher au cheval Pegase :
 Mais il estoit en mesme extase
 Que le cheval * de Jean Vollant.
 Je ne trouvay point d'Hypocrene ;
 Car dans ce changement fatal,
 Sa jambe, au lieu d'une fontaine,
 Jettoit un quartier de cristal.

ENFIN pour conclure, j'estime
 Que je n'ay plus rien de divin ;

* Un cheval de bois, qu'a son cellier.

Et que, s'il faut trouver la rime,
 Je la dois chercher dans le vin.
 Mais un mauvais fort, dont la course
 M'estonne autant que le trespas,
 A depuis peu tary ma bourse ;
 Et le vin ne se donne pas.

Maistre Adam écrit à un sien rival ce Sonnet, touchant la mort de leur maistresse.

S O N N E T.

LUCIDOR, c'en est fait ; nostre amante cruelle
 A senty de la mort le coup infortuné :
 Et nous n'avons plus rien d'une chose si belle,
 Que l'immortel amour qu'elle nous a donné.

A U mespris de nos vœux, la Parque a butiné
 Tous les divins attraits que nous voyons en elle :
 Et ce sanglant malheur m'a si fort estonné,
 Que, si je ne la suy, ma vie est éternelle.

S I tost que sa belle ame eut changé de sejour,
 Que ses yeux en mourant osterent à l'Amour
 Deux trosnes où sa gloire estalloit tous ses charmes.

J E crû qu'un Dieu , jaloux de nous voir tant aymer,
 Avança son trespas, à dessein que nos larmes
 Esteignissent le feu qui nous doit consumer.

E P I G R A M M E

*Que maistre Adam fit porter à son fils pour es-
 trenne à Monsieur l'Abbé de S. Martin son pa-
 rain , ayant des sabots aux pieds.*

MONSEIGNEUR mon parain , vostre vie est
 sainte ,

Que l'on vous tient par tout un pilier de la Foy ;
 Et c'est ce qui m'oblige à vous faire une plainte ;
 Pour voir si vous ferez un miracle pour moy.
 En faveur de mes vers , je ne veux autre chose ,
 Pour braver de mon sort les rigoureuses lois ,
 Sinon que vous fassiez une metamorphose ,
 De changer en du cuir mes deux souliers de bois ;



*Maistre Adam allant voir un de ses amis qui estoit
malade d'une sciatique, luy fit ce Rondeau.*

R O N D E A U.

POUR te guerir de cette sciatique ;
Qui te retient comme un paralitique
Dedans ton liēt sans aucun mouvement ;
Prends moy deux brocs d'un fin jus de sermant ;
Puis lis comment on le met en pratique.

PRENS en deux doigts ; & bien chaud les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique ;
Et tu boiras le reste promptement ,
Pour te guerir.

SUR cet advis ne sois point heretique :
Car je te fais un serment autentique ,
Que , si tu crains ce doux medicament ,
Ton medecin , pour ton soulagement ,
Fera l'essay de ce qu'il communique
Pour te guerir.



O D E

A Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu.

MINISTRE de l'Etat, le plus grand de la terre;
 Atlas, dont nostre empire est l'immobile faix;
 Qui cultives nos lys dans un hyver de guerre,
 Pour les éterniser dans un printemps de paix;
 Invincible heros, dont la gloire infinie
 A des heros passez la memoire ternie,
 Et d'un puissant effort les Titans abatus;
 Tutelaire Demon que la France a fait naistre;
 Souffre encore une fois que ma Muse champestre
 Consacre ses chansons à tes rares vertus.

MON ame s'en alloit tristement abatue
 Sous le pesant fardeau de cent soucis divers;
 Et la necessité qui la ronge & la tue
 L'éloignoit pour jamais de la source des vers:
 Mais le bruit glorieux que fait ta renommée
 De climat en climat superbement semée
 M'empécha d'écouter ces lâches passions;
 Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage,
 Je vis tes grands exploits faire dans mon courage
 Ce que font sur les flots les nids des alcions.

QUAND j'ose contempler l'éclat de ton merite,
 Qui porte dans les cœurs, ou l'amour, ou l'effroy ;
 Qu'à ton zele sacré la terre est trop petite
 Pour orner dignement la grandeur de ton Roy,
 Que dans ton cabinet ce que tu deliberes
 Détruit tous les conseils du Prince des Iberes ;
 Je sens d'un nouveau feu ralumer ma chaleur :
 Et sans me consumer aux labeurs de l'étude,
 Je consulte en repos, dans une solitude,
 Un ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.

MAIS cette sainte ardeur qui pour toyme transporte,
 Dont mon cœur enflammé s'éleve jusqu'aux cieux,
 Et qui, contre le cours d'un homme de ma sorte,
 M'inspire en ta faveur le langage des Dieux ;
 Grand Prince, n'est-ce pas l'une de ces merveilles
 Par qui le ciel benit tes travaux & tes veilles,
 Et te rend admirable aux yeux de l'univers ?
 Et me peut-on, qu'à tort, disputer l'avantage
 D'estre l'un des rayons des esprits de nostre âge ;
 Qui font de ta vertu le temple de leurs vers ?

N'EST-ce pas un effet de l'essence suprefme,
 De voir d'un feu divin mes esprits animez ;
 Que, ressemblant un champ cultivé de luy-mefme,
 Je produife des fruits que l'on n'a point semez ?
 Ainsi vit-on jadis une troupe divine
 Porter par l'univers nostre sainte doctrine,

Et ravir les mortels des merveilles de Dieu ;
 Sans avoir de l'étude aucune expérience ,
 Et , pour en bien parler , que la mesme science
 Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

CE n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nues ;
 Que pour peindre tes faits je cherche des couleurs ;
 Le Parnassé a pour moy des routes inconnues ;
 J'en laisse à nos esprits & les fruits & les fleurs.
 Sans grimper sur l'orgueil de ces grands precipices ;
 La Nature a pour moy des soins assez propices ;
 C'est elle seulement qui me vient animer :
 Et sans faire le vain , j'auray bien l'assurance
 De dire , qu'il n'est point de menuisier en France
 Qui sçache , comme moy , ce bel art de rimer.

UN village voisin du beau fleuve de Loire ,
 Où le siecle de fer n'a pas encore esté ,
 D'où sans le bruit des eaux & le bruit de ta gloire
 Le silence jamais ne seroit écarté ;
 Dans ce séjour plaisant , autant qu'il est sauvage ,
 Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage ,
 Je borne mes desirs au soin de te priser ,
 Sans que l'ambition me flatte d'esperance ;
 M'estimant trop heureux , si j'ay la recompense ,
 En t'immortalisant , de m'immortaliser.

BIEN que je ne sois point parmi l'or & les marbres

De ces palais fameux de richesse éclatans,
Que je ne voye icy que des eaux & des arbres,
Mes innocens desirs ne sont pas moins contents,
Loin de l'ambition d'une foule importune
Où souvent l'on se perd en gagnant la fortune,
Dans ces lieux reculez, mon desir est mon roy :
Et quelque passion qui flatte nostre vie,
Je serois aussi franc d'amour comme d'envie,
Si je n'en avois point de discourir de toy.

MAIS lors que ta vertu me paroist sans exemple ;
Quand j'y voy que ta vie est maistresse du sort ;
Que la posterité te doit bastir un temple ,
Où tu triompheras du temps & de la mort ;
Que le plus digne Roy qui soit dessus la terre
Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre ,
Qui porte en mille endroits la crainte & le trespas ;
Et que ceste splendeur qui luit en sa couronne
Emprunte tant d'éclat de ta seule personne ,
Je croirois estre injuste en ne le disant pas.

JE sçay qu'un lâche esprit plein d'une ardeur infame,
Qui de quelque Megere implora le secours,
A voulu, d'un crayon aussi noir que son ame,
Ternir insolemment la gloire de tes jours :
Mais, comme le Soleil montre un plus beau visage
Quand il a dissipé les voiles du nuage,

De mesme ton merite en a paru plus beau :
 Et ce monstre d'horreur eut l'ame bien punie ;
 Car ton integrité vainquit sa calomnie ,
 Et luy fit en naissant rencontrer le tombeau.

DEPUIS que sous les loix du plus juste Monarque
 Qui jamais ait regi l'empire des vivans ,
 Tu tiens comme un nocher le timon de sa barque ;
 As-tu jamais blesmy pour la crainte des vents ?
 Quels syrtes vagabonds , quels escueils effroyables ,
 Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables ?
 Et quels prodiges peut l'histoire renommer
 Qui puissent égaler ceste heureuse avanture ,
 Où le ciel te permit , ainsi qu'à la nature ,
 D'élever des rochers dans le sein de la mer ?

CE jour qu'en ta faveur le ciel fila de soye ;
 Neptune fit pour toy de si puissants efforts ,
 Qu'au temps qu'il bâtissoit les murailles de Troye
 Il travailloit bien moins qu'il ne faisoit alors.
 Cependant ta fortune , ardemment animée ;
 Alla voir des Anglois la sacrilege armée ,
 Et d'un œil de courroux , qui leur sembloit parler ;
 Leur predict les malheurs qui menaçoient leurs cri-
 mes ,
 Et conta leurs vaisseaux comme autant de victimes
 Que ta sainte fureur luy devoit immoler.

CES

Ces murs de qui l'orgueil détrempe les matieres,
 Dont la cime aujourd'huy baise les fondemens ;
 Ces colosses changez en fameux cimetières
 Où ta gloire a basti de si beaux monumens ;
 Ces affreux boulevars, ces superbes machines,
 Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines ;
 La Rochelle, en un mot, qu'est-elle maintenant ?
 N'as-tu pas abatu sa pompe injurieuse ?
 Et mis aux pieds du Roy l'audace imperieuse
 Du rebelle demon qui l'alloit soutenant ?

MAIS tant d'autres exploits dont l'histoire est ornée,
 Tant d'effets merveilleux qui brillent en nos jours,
 Et qui ne verront point leur gloire terminée
 Qu'alors que la nature aura finy son cours ;
 Tant d'ennemis courbez au joug de cet empire,
 Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire
 Pour assouvir la faim de son mourant orgueil ;
 Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie
 Autant de Pelions pour écraser l'envie,
 Et sauver tes vertus de la nuit du cercueil ?

PUISSE-tu, grand heros, étendre nos conquestes
 Aux bords où le Soleil naist & va finissant ;
 Et que tous tes progres soient autant de tempestes
 Pour émousser l'orgueil des cornes du Croissant !
 Que s'il faut que ton corps, comme Auguste, succombe

Sous le faix éclattant d'une pompeuse tombe,

Puisse-tu faire naistre un laurier glorieux ,
 Qui de tes faits divins soit la marque éternelle ,
 Et pousse au monument une tige immortelle
 Qui porte ses rameaux jusques dedans les cieux !

Mistre Adam est sollicité par une personne de condition d'aller à la cour , afin d'y establir sa fortune ; il luy fit réponse par ces Stances qui suivent.

S T A N C E S.

POURVEU qu'en rabotant ma diligence apporte
 Dequoy faire rouler la course d'un vivant,
 Je seray plus content à vivre de la sorte ,
 Que si j'avois gagné tous les biens du Levant.
 S'esleve qui voudra sur l'inconstante roue
 Dont la Déesse aveugle en nous trompant se joue ;
 Je ne m'intrigue point dans son funeste acueil.
 Elle couvre de miel une pillule amere ;
 Et sous l'ombre d'un port nous cachant un escueil,
 Elle devient marastre , aussi-tost qu'elle est mere.

JE ne recherche point cet illustre avantage
 De ceux qui tous les jours sont dans des differens ,
 A disputer l'honneur d'un fameux parantage ;

Comme si les humains n'estoient pas tous parens.
 Qu'on sçache que je suis d'une tige champestre ;
 Que mes predecesseurs menoient les brebis paistre ;
 Que la rusticité fit naistre mes ayeux :
 Mais que j'ay ce bon-heur en ce siecle où nous som-
 mes ,

Que, bien que je fois bas au langage des hommes ,
 Je parle quand je veux le langage des Dieux.

LA suite de mes ans est presque terminée :
 Et quand mes premiers jours reprendroient leurs
 apas ,

La course d'un mortel se voit si tost bornée ,
 Qu'il m'est indifferent d'estre , ou de n'estre pas.
 Quand de ce tronc vivant l'ame sera sortie ,
 Que de mes élemens l'ordre ou l'antipatie
 Laisseront ma charongne à la mercy des vers ,
 Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre ,
 Il m'importera peu quel second Alexandre
 Se doit faire un autel du front de l'univers.

TEL grand va s'estonnant de voir que je rabote ,
 A qui je respondray , pour le desabuser
 En son aveuglement , que son ame radote
 De posseder des biens dont il ne sçait user ;
 Qu'un partage inégal des dons de la nature
 Ne nous fait pas jouir d'une mesme advanturè :
 Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil ,

Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
 Puis que, pour ses tresors en pensant faire un coffre,
 Peut-estre que du bois j'en feray son cercueil.

LE destin, qui preside aux grandeurs les plus fermes,
 N'a pas si bien fondé sa conduite & ses fais,
 Que le temps n'ait prescrit des bornes & des termes
 Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
 Ce Prince, dont l'empire eut le ciel pour limite,
 Qui trouvoit à ses yeux la terre trop petite
 Pour s'eslever un trosne & construire une loy,
 Son dernier successeur * se vit si miserable,
 Que, pour vaincre le cours d'une faim deplorable,
 Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moy.

LES revolutions font des choses estranges:
 Et par un saint discours digne d'estonnement,
 L'ange le plus parfait qui fut parmy les anges
 N'a-t'il pas fait horreur dedans son changement?
 Va; ne me parles plus des pompes de la terre:
 Le brillant des grandeurs est un esclat de verre;
 Un ardant qui nous trompe aussi-tost qu'on y court.
 Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie:
 Mais pourtant tu sçauras que le bruit de ma scie
 Me plaist mieux mille fois que le bruit de la cour;

* Lisez Plutarque, dans le dernier chspitre de la Vie de Paul Emile. Le fils de Perseus, dernier successeur d'Alexandre le Grand, devint Menuisier à Rome.

Contre une vieille dame qui blasmoit maïstre Adam sur ce qu'il l'empeschoit de dormir la matinée , à cause du bruit qu'il faisoit en posant un plancher chez elle.

S T A N C E S.

LOrs que la Mort qui tout attrape,
Par un funeste changement,
Vous mettra deffous une trape,
Où tout le sçavoir d'Esculape
N'aura qu'un vain soulagement
Contre le dard dont elle frappe ;

QUE vostre incomparable trongne,
La vive image du bon temps,
Ne sera plus qu'une charongne,
Où les vers iront en besongne,
Plus affamez & plus contens
Que dans une cave un yvrongne ;

QUE ces honneurs & ces services
Dont vous flattez tant vostre corps,
Vous feront conter pour des vices,
Dans ce cloaque de supplices,
Qui de tout temps est chez les morts
Pour les amateurs de delices ;

MAISTRE ADAM.

EN un mot, quand vous serez morte ;
 Et que la justice du sort,
 Fuffiez vous plus riche & plus forte ;
 Vous fera passer une porte
 D'où jamais personne ne fort,
 Quelque priere qu'on apporte ;

ALORS, vieille sempiternelle ;
 Vos plaisirs seront effacez :
 L'effroy d'une nuit éternelle
 Bannira de vostre prunelle,
 Pour vous faire dormir assez,
 Vostre ame horrible & criminelle.

*Caprice de maistre Adam contre les Muses, sur ce
 qu'il avoit fait des vers pour un grand Seigneur, au-
 quel il fit en suite un cercueil.*

CAPRICE.

GREDINES du mont Parnasse ;
 Muses, qui dans l'univers
 Faites porter la beface
 A tant de faiseurs de vers ;
 Vostre nature immortelle
 N'est rien qu'une bagatelle ;

Puis que l'éloge plus beau
Dont vous flattez les Monarques,
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

LORS que vous pristes la peine
De venir sur mon berceau
Emplir ma parlante veine
De vostre menteur ruisseau,
Trois fois maudite soit l'heure
Qu'entrant dans cette demeure
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompistes le vase
Où vous apportiez l'extase
Dont vous m'avez enchanté.

CETTE veine frenetique
Par qui mes sens sont brouillez,
Et qui fait qu'en ma boutique
Tous mes outils sont rouillez,
Avec son enthousiasme,
N'auroit pas porté mon ame
A ses apas superflus,
Que d'avoir, en faux augure,
Peint d'éternelle nature
Un heros qui ne vit plus.

J'ABANDONNE VOS trophées,
D iv

Pegase , & vostre valon ,
 Vos Amphions, vos Orphées ;
 Phœbus, & son violon :
 Je fulmine , je deteste
 Contre l'ardeur qui me reste :
 Et mesprisant vos douceurs ,
 Je retourne à mes chevilles ,
 Esperant d'un jeu de quilles
 Gagner plus que des neuf Sœurs.

R E P O N S E

*À Monsieur de Gerard , Capitaine d'un Vaisseau du
 Roy dans l'Armée Navale à Toulon.*

E P I S T R E

QUE veux-tu que j'escrive en l'estat où je suis ?
 Depuis que ton absence eut causé mes ennuis ,
 Que de nostre couvent je quitte la marmite ,
 De frere petuneur , je me suis fait hermite :
 Je vis dans un climat loing du monde & du bruit ,
 Où Bacus seulement me conseille & m'instruit
 A tirer tous les jours d'une pipe allumée
 L'encens que mon naseau souffle à ta renommée.

Je n'ay point delaiissé l'usage du tobat ,
 Plus fumeux qu'un Sorcier qui revient du Sabat.
 En ce lieu solitaire où mon destin me range ,
 Dedans mon souvenir tu passes pour mon Ange.
 Si j'avois le pouvoir de saisir au collet
 Ce chevillu cheval qui fut à Pacollet ,
 Je veux bien à jamais passer pour un viédase ;
 Si , pour t'aller trouver , je ne quittois Pegase ;
 Ne voulant point monter cet emplumé cheval ,
 Que lors que je voudray courir à l'hospital ,
 Où , tout rossé qu'il est , incessamment il mene
 Les plus grans favoris des Nimphes d'Hipocrene.
 Ma bouche t'exprimant l'ardeur de mon esprit ,
 T'entretiendroit bien plus que ne fait cet escrit.
 Puis que le grand Abbé , l'appuy de nostre gloire ,
 Ttrouve un crime en disant quatre lignes sans boi-
 re ,

O ! que la coupe en main je te dirois souvent :
 Frere , pour observer les regles du couvent ,
 Disons que tout l'esclat des grandeurs de la terre
 Est moindre à nos desirs que la pompe d'un verre ,
 Où Nature feconde , en son pouvoir divin ,
 Fait briller la santé dans la liqueur du vin.
 Malgré l'ambition qui gouverne ton ame ,
 Et qui dans le mespris du fer & de la flâme
 Oblige ta valeur à rechercher le sort
 Qui rend l'homme immortel par les mains de la
 Mort ;

Je te peindrois si bien ma solitude sainte ,
 Où le contentement de vuider une peinte
 Esgale pour le moins celuy qu'en ton vaisseau
 Tu prends lors qu'il le faut en faire espuiser l'eau ;
 Qu'a moins que d'avoir pris l'usage & la fortune
 Du batard qu'Anphitrite a conçu de Neptune ,
 Tu sentirois regner en ton ame un desir
 Qui t'y feroit venir partager mon plaisir.
 Je connois ton humeur si douce & si charmante ,
 Qu'encore que celuy qui baïsa Bradamante
 Dans les plaines de Mars ait moins que toy valu ,
 Tu ne denirois pas ce bien à ton salut.
 Tu trouverois sans doute en ce lieu solitaire ,
 Suivant ma passion , dequoy te satisfaire.
 La cour ne paroist point dans ce paisible lieu ;
 La misere du temps n'y fait point jurer Dieu ;
 Et l'aveugle Fortune , en sa fatale pompe ,
 Ne fait point luire icy l'ardant dont elle trompe.
 J'ay sauvé mon vaisseau de ces funestes vans ,
 Et comme j'ay le nom du premier des vivans ,
 De crainte d'offencer le principe de l'estre ,
 Me voulant conserver ce paradis terrestre ,
 J'ay banny d'avec moy d'un effort mutiné
 La femme dont Hymen m'avoit embeguiné.
 Dépestré des liens de ce nuisible encombre ,
 Je marche seulement assisté de mon ombre :
 Encore me nuit-elle en ces gestes divers ,
 Au branle de la main dont je t'escriis ces vers

Que je destine au feu, s'ils manquent de puissance
De m'y faire jouir de ta douce presence.
Icy l'horrible effroy de l'empire des flots
N'a jamais fait blemir le front des matelots ;
Et ce vaisseau fameux où ta valeur commande
Sur le second amas d'une Argauniste bande ,
N'a rien comme ce lieu pour charmer ma raison ,
Quand mesme tu voudrois m'en faire le Jason.
Voilà ce que je puis pour le present t'escrire.
Un jour que mon Phœbus aura mieux dequoy frire ,
Je jure le poinçon vers qui je suis couché ,
Je jure sa liqueur qui m'a si bien touché ;
Bref je jure ce Dieu qui naquist d'une cuisse ,
Un jour que Jupiter estoit sou comme un Suisse ,
Que je peindray si bien ta gloire dans mes vers ,
Qu'on ne trouvera pas encore en l'univers ,
Dans le nombre infiny des pousseurs de varlope .
Un qui soit plus que moy chery de Caliope.
Adieu, frere, l'honneur de tout le genre humain,
Le sommeil m'a saisi la pipe dans la main :
Et tout ce que je puis, c'est d'achever de mettre
Très-humble serviteur au bout de cette lettre.



CHANSON BACHIQUE.

QUE Phœbus soit dedans l'onde ;
 Ou dans son oblique tour ,
 Je bois tousjours à la ronde ;
 Le vin est tout mon amour.
 Soldat du fils de Semelle ,
 Tout le tourment qui me poinct ;
 C'est quand mon ventre groumelle ,
 Faute de ne boise poinct.

AUSSI-TOST que la lumiere
 Vient redorer les coteaux ,
 Pouffé d'un desir de boire ,
 Je carresse les tonneaux.
 Ravy de revoir l'Aurore ,
 Le verre en main je luy dis :
 Voit-on plus au rive More
 Que sur mon nez de rubis ?

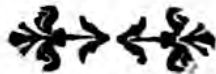
SI quelque jour estant yvre
 La Parque arreste mes pas ,
 Je ne veux point , pour revivre ,
 Quitter un si doux trépas :
 Je m'en iray dans l'Averne

MAISTRE ADAM.

Faire ennivrer Aleçon,
Et planteray ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

LE plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçoit la guerre,
Il n'y gagneroit pas :
Jamais je ne m'estonne :
Et je croy , quand je boy ,
Que si Jupiter tonne ,
C'est qu'il a peur de moy.

LA nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau ,
Qu'aussi-tost ma pensée
Est de voir un tonneau.
Et luy tirant la bonde ,
Je demande au Soleil :
As-tu beu dedans l'onde
D'un élément pareil ?



CHANSON BACHIQUE.

QUITONS le soin avare
De nos ans le bourreau,
Et qui d'un fer barbare
Nous creuse le tombeau :
Et n'ayons plus d'envie
Que d'honorer Bacus,
Puis qu'en perdant la vie
Nous perdons nos escus.

SI la Parque inhumaine
Souffroit pour de l'argent,
De quinzaine à quinzaine,
Comme fait un sergent ;
Pour vivre davantage,
Je ferrerois du bien :
Mais nargue du mesnage ;
Puisqu'il ne sert de tien.



TRISTAN LHERMITE.

FRANÇOIS TRISTAN LHERMITE, Gentilhomme de feu Monsieur Gaston Duc d'Orléans, né au château de Souliers dans la Province de la Marche, a été estimé de tous les beaux esprits de son temps, & même du Cardinal de Richelieu, comme il le dit lui-même; cependant il n'en reçut jamais de bien, ni de Monsieur le Duc d'Orléans, quoiqu'il eût beaucoup de considération pour les gens de mérite: Cela joint au peu de patrimoine qu'il avoit, a contribué à le faire mourir pauvre; & c'est de lui-même qu'il a voulu parler dans cette prosopopée;

EBLOUY de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flatay toujours d'une esperance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.

Je me vis toujours pauvre, & taschai de parestre;

Je vèquis dans la peine, attendant le bonheur ;
Et mourus sur un cofre , en attendant mon maistre :

Il a fait plusieurs Pièces de Théâtre , qui eurent beaucoup de réuffite de fon temps : mais l'on peut dire , qu'il n'y a presque que la *Mariane* qui ait mérité à bon droit les applaudiffemens qu'elle a reçus, & qui ait bien soutenu la réputation de fon auteur.

Il mourut pulmonique à l'hôtel de Guise le 27 septembre 1655 , âgé de 54 ans.





TRISTAN.

L A M E R.

O D E

A son Altesse Royale.

DE P U I S la mort de Maricour,
J'ay l'esprit plein d'inquietude ;
J'abhore le bruit de la cour ,
Et n'aime que la solitude :
Nul plaisir ne me peut toucher ,
Fors celuy de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise ,
Où mon dueil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la mer.

N'EST-ce pas un des beaux objets

Tome IV.

E

TRISTAN.

Qu'ait jamais formé la nature ?
 N'est-ce pas un des beaux sujets
 Que puisse prendre la peinture ?
 Et ce courage ambitieux
 Qui, pensant voler jusqu'aux cieux
 Eut une celebre disgrace ,
 En faillant un dessein si beau ;
 Pouvoit-il cacher son audace
 Dans un plus superbe tombeau ?

L'EAU qui s'est , durant son reflux ,
 Insensiblement évadée ,
 Aux lieux qu'elle ne couvre plus
 A laissé la vase ridée ;
 C'est comme un grand champ labouré ;
 Nos soldats d'un pas assuré
 Y marchent sans courir fortune ;
 Et s'avancans bien loin du bord ,
 S'en vont jusqu'au lit de Neptune
 Considerer le Dieu qui dort.

LE vent , qui murmuroit si haut ,
 Tient maintenant la bouche close ;
 De peur d'éveiller en sursaut
 La Divinité qui repose.
 La Mer , dans la tranquillité ,
 Avecque tant d'humilité

TRISTAN.

Diffimule son insolence ,
Qu'on ne peut soupçonner ses flots
De la cruelle violence
Dont se plaignent les matelots.

Le Soleil à longs traits ardans
Y donne encore de la grace ,
Et tâche à se mirer dedans
Comme on feroit dans une glace :
Mais les flots de vert émaillez ,
Qui semblent des jaspes taillez ,
S'entredérobent son visage ;
Et , par de petits tremblements ,
Font voir , au lieu de son image ,
Mille pointes de diamants.

QUAND cet astre ne vient encor
Que de commencer sa carrière
Dans des cercles d'argent & d'or ,
D'azur , de pourpre & de lumière ;
Quand l'Aurore , en sortant du lit ,
Elle que la honte embellit ,
Rend la couleur à toutes choses ,
Et montre d'un doigt endormy
Sur un chemin semé de roses
La clarté qui sort à demy ;

A U lever de ce grand flambeau ,
E ij

TRISTAN.

Un étonnement prend les ames ;
 Voyant icy naistre de l'eau
 Tant de couleurs & tant de flames ;
 C'est lors que Doris & ses sœurs ,
 Benissans les claires douceurs
 Du nouveau jour qui se r'allume ,
 S'aprestent à faire secher
 Leurs cheveux blanchissans d'écume
 Dessus la croupe d'un rocher.

SOUVENT , de la pointe où je suis ,
 Lors que la lumiere decline ,
 J'aperçois des jours & des nuits
 En mesme endroit de la marine :
 C'est lors qu'enfermé de brouillards
 Cet astre lance des regards
 Dans un nuage épais & sombre ,
 Qui , reflechissans à costé ,
 Nous font voir des montagnes d'ombre
 Avec des sources de clarté.

LORS que le temps se veut changer ;
 Que la nature , qui s'ennuye ,
 Se va quelque part décharger
 De sa tristesse avec la pluye ;
 Lors mille monstres écaillez
 Que la tourmente a réveillez.

TRISTAN.

Sortent de l'onde à sa venue ,
Saluant Iris dans les cieux ,
Qui vient étaler dans la nue
Toutes les delices des yeux.

MAIS voicy venir le montant :
Les ondes , demy courroucées ,
Peu à peu vont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées.
Les vagues , d'un cours diligent ,
A longs plis de verre ou d'argent
Se viennent rompre sur la rive ,
Où leur debris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmy les cailloux.

SUR ces bords d'ossements blanchis ,
De pauvres pescheurs font la ronde ,
Esperans bien d'estre enrichis
Par quelque largesse de l'onde :
Car la mer éternellement
Garde ce noble sentiment ,
Avecque son humeur brutale ,
De n'engloutir aucuns tresors ,
Que d'une fougue liberale
Elle ne jette sur ses bords.

QUAND les vagues s'enflent d'orgueil ,

TRISTAN.

Et se viennent crever de rage
 Contre la pointe d'un écueil ;
 Où cent barques ont fait naufrage ;
 Alors qu'une sombre vapeur
 Imprime une mortelle peur
 Avec ses presages funestes ;
 Et que les vents seditieux ,
 Pour éteindre les feux celestes ,
 Portent l'eau jusques dans les cieux ;

LE vaisseau , poussé dans les airs ,
 N'aperçoit point de feux propices :
 On n'y void , au jour des éclairs ,
 Que gouffres & que precipices :
 Tantost il est haut élané ;
 Tantost il se treuve enfoncé
 Jusques sur les sablons humides ;
 Et se void toujourns investir
 D'un gros de montagnes liquides ,
 Qui s'avancent pour l'engloutir.

L'ORAGE ajoute une autre nuit
 A celle qui vient dessus l'onde ;
 Et la Mer fait un si grand bruit ,
 Qu'elle en assourdit tout le monde.
 La foudre éclate incessamment ;
 Et dans ce confus éléments

Il descend un si grand deluge,
Qu'à voir l'eau dans l'eau s'abyfmer,
Il n'est personne qui ne juge
Qu'une Mer tombe dans la Mer.

LE pilote, defesperé
Du temps qui l'est venu surprendre,
N'a pas le front plus assuré
Qu'un criminel qu'on meine peindre.
La noire image du malheur
Confond son art & sa valeur :
Il ne peut faire aller aux voiles :
Il n'entend plus à son travail,
Ne reconnoist plus les estoilles,
Et ne tient plus le gouvernail :

SON sens ne se peut rapeller :
Son courage vient à se rendre :
Il n'a pas l'esprit de parler,
Ny ses gens celui de l'entendre :
Il se perd dans l'obscurité :
Et si quelque foible clarté
Luy paroist, parmi les tenebres,
Dans le ciel tout tendu de dueil,
Il croit voir des flambeaux funebres
Allumez dessus son cercueil.

APRE's cette grande rumeur,

Les vents tout à coup font silence ,
 Et la Mer en meilleure humeur
 Perd sa rage & sa violence.
 Les Tritons d'écailles vestus ,
 Avecque leurs cornets tortus ,
 En sonnant , charment sa furie ;
 Et , se montrans de tous costez ,
 Apaisent la mutinerie
 Où les flots s'étoient emportez.

LE jour , en partant d'orient ,
 L'écume toute fraîche éclaire ;
 Et poursuit son cours , en riant
 D'avoir pris la Mer en colere.
 Ceux que le ciel a preservez ,
 A l'heure se voyans sauvez ,
 Reprennent aussi tost courage ,
 Et perdent leurs devotions
 Et le souvenir de l'orage ,
 Voyans voguer des alcyons.

LE pirate au cœur endurcy ,
 Où la violence est empreinte ,
 Voyant le temps tout éclaircy ,
 Rougit d'avoir passy de crainte.
 Il brave ce fier élément ,
 Qui le combloit d'étonnement.

En luy découvrant ses abysses ;
 Et s'assure tout de nouveau ,
 Que ce complice de ses crimes
 Ne fera jamais son bourreau.

GASTON , daigne voir ce tableau ;
 Et ne m'impute pas à blâme
 Si je te presente de l'eau ,
 A toy qui parois tout de flame.
 Nos oracles sont des menteurs ,
 Et nos devins des imposteurs ;
 Ou tu joindras à ton domaine
 Tous les estats & les confins
 Où le Dieu des ondes promeine
 Son char tiré par des dauphins.

CETTE isle , qui par tant de jours ,
 Fut étroitement assiegée ,
 Te doit l'honneur de son secours ,
 Et celuy de s'estre vengée.
 Ce fut ta liberalité
 Qui treuva la facilité
 D'y faire entrer tant de pinaces ,
 Qui promirent , sous ton aveu ,
 De ne craindre pas les menaces
 De toute l'Angleterre en feu.

CE fut toy qui les animas :

Ce fut toy qui les fis refoudre
 A percer des forets de mats ,
 D'où sortoient tant d'éclats de foudre,
 Et nos soldats avantureux ,
 Sous tes auspices bien-heureux ,
 Virent dans la nuit la plus brune
 Que , si tout les favorisoit ,
 Ils devoient leur bonne fortune
 A ton œil qui les conduisoit.

MAIS, grand Prince, tout cet honneur
 N'est qu'un des rayons de la gloire
 Dont ton courage & ton bon-heur
 Enrichiront un jour l'histoire.
 Cet admirable événement
 N'est qu'un petit trait seulement
 D'une vertu que l'on adore.
 Et, pour couvrir ton front guerrier,
 La victoire fait bien encoie
 D'autres couronnes de laurier.

SOIT que la Grece en sa douleur
 Par ses gemissemens t'appelle,
 Et sollicite ta valeur
 De rompre son joug infidelle ;
 Soit qu'avec tes predecesseurs
 Tu vueilles pretendre aux douceurs

De Naples & de la Sicile ;
Tout obstacle sera brisé :
Et ton bras se rendra facile
Le dessein le plus mal-ayfé.

CE sera lors qu'avec des Vers
Qui naistront d'une belle veine ,
Je feray voir à l'Univers
Que ta valeur est plus qu'humaine .
Mes traits auront tant de clartez ,
De pompe , d'art & de beautez ,
Que l'envie en deviendra blesme ;
Et baissant ses honteux regards ,
Penfera qu'Apollen luy-mefme
Ait écrit les gestes de Mars .



LA PAMOISON.

SONNET.

AU POINT que le mal empira
 Qui vous fit pâmer sur la place,
 Tout nostre sang se retira;
 Nous devinmes froids comme glace.

ON eust creu sans doute, à nous voir
 En cet accident pitoyable,
 Que vostre alcove estoit l'ouvroir
 De quelque sculteur admirable.

NOUS estions tous, en ce moment,
 Sans parole & sans mouvement
 Du mal dont vous estiez touchée :

CE n'estoient qu'images par tout,
 Dont la plus belle estoit couchée,
 Et les autres estoient debout.



EPIGRAMME.

Sur la chronologie de Monsieur de la Peyre.

LA PEYRE voulant remonter
De ce temps jusqu'au premier age,
N'a point d'auteur à nous citer
Qui vaille son seul témoignage :
Les bonnes mœurs, la piété
Et l'amour de la verité,
Jointes à la science profonde,
L'honneur, & la franchise encor,
Le font passer à tout le monde
Pour un homme du siècle d'or.



 PROSOPOPE'E D'UN COURTISAN.

EBLIOUY de l'éclat de la splendeur mondaine ;
 Je me flatay toûjours d'une esperance vaine ,
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.
 Je me vis toûjours pauvre, & tâchay de parestre ;
 Je vêquis dans la peine , attendant le bonheur ;
 Et mourus sur un cofre , en attendant mon maistre.

P R O S O P O P E ' E .

D'une femme assassinée par son mary jaloux.

E P I G R A M M E .

LE poignard d'un jaloux dans ma gorge fut mis,
 Pource qu'à ses amis je faisois bon visage :
 Ah ! le cruel qu'il est , qu'eust-il fait davantage
 S'il m'eust treuvée en faute avec ses ennemis ?



L'Auteur estant prié par des belles dames de leur faire promptement une piece de Theatre pour représenter à la Campagne , & se voyant pressé de leur écrire le sujet qu'il avoit choisi pour cette Comedie , à laquelle il n'avoit point pensé , leur envoya les Vers qui suivent :

SUJET DE LA COMEDIE DES FLEURS.

S T A N C E S

PUIS qu'il vous plaist que je vous die
Le sujet de la Comedie
Que je medite pour vos sœurs ;
Les images m'en sont presentes.
Les personnages sont des Fleurs :
Car vous estes des Fleurs naissantes.

UN Lys reconnu pour un Prince ,
Arrive dans une province ;
Mais , comme un Prince de son sang ,
Il est beau sur toute autre chose ;
Et vient , vestu de fatin blanc ,
Pour faire l'amour à la Rose.

POUR dire quelle est sa noblesse
À cette charmante maistresse

TRISTAN.

Qui s'habille de vermillon ,
 Le Lys avec des presens d'ambre ;
 Delegue un jeune Papillon ,
 Son gentilhomme de la chambre.

EN suite le Prince s'avance
 Pour luy faire la reverence.
 Ils se troublent à leur aspect ;
 Le sang leur descend & leur monte :
 L'un pâlit de trop de respect ,
 L'autre rougit d'honneste honte.

MAIS cette Infante de merite ,
 Dès cette premiere visite
 Luy lance des regards trop doux :
 Le Soucy , qui brûle pour elle ,
 A mesme temps en est jaloux ;
 Ce qui fait naistre une querelle.

ON arme pour les deux caballes.
 On n'entend plus rien que tymballes ,
 Que trompettes & que clairons :
 Car , avec tambour & trompette ,
 Les Bourdons & les Moucherons
 Sonnent la charge & la retraite.

ENFIN le Lys a la victoire ;
 Il revient couronné de gloire ;

Attirant sur luy tous les yeux.
La Rose , qui s'en pâme d'aise ;
Embrasse le victorieux ;
Et le victorieux la baise.

DE cette agreable entreveue ,
L'Absynthe fait , avec la Rhue ,
Un discours de mauvaise odeur :
Et la jeune Epine-vinette ,
Qui prend' party pour la pudeur ,
Y montre son humeur aigrette.

D'AUTRE costé , madame Ortie ,
Qui veut estre de la partie
Avec son cousin le Chardon ,
Vient citer une médifance
D'une jeune fleur de Melon
A qui l'on voit enfler la panse.

MAIS la Rose enfin les fait taire ;
Par un secret bien salutaire ,
Aprouvé de tout l'univers.
Et dissipant tout cet ombrage ;
La Buglose met les couverts
Pour le festin du mariage.

TOUT contribue à cette feste.
Sur le soir un ballet s'apreste ,

Où l'on oit des airs plus qu'humains :
 On y danse , on s'y met à rire.
 Le Pavor vient , on se retire ;
 Bon soir. Je vous baise les mains.

E P I T R E

*A Madame la Duchesse de ***.*

C'EST en vain qu'Amour rompt ses ar-
 mes ,

Est teint son flambeau de ses larmes ,
 Et fait de plaintives clameurs ;
 Belle Duchesse , je me meurs.
 Il faut que par d'autres Orphées
 Il fasse chanter ses trophées ;
 Puis que , pressé de m'en aller ,
 Je ne puis chanter , ny parler.

EN vain les Muses desolées
 Vont à pieds nuds , échevelées ,
 Offrans des vœux pour ma santé ,
 Quoyqu'il fasse froid & croté.
 La Parque ne s'en fait que rire ;
 Et je suis contraint de vous dire .

Voyant ses mauvaises humeurs ,
Belle Duchesse , je me meurs.

L'ART a beau venir à mon aide ;
Le mal a vaincu le remède ;
La médecine & ses secrets
Ne font plus en moy de progrès ;
Mes poumons ne meuvent qu'à peine :
Et je n'ay plus assez d'haleine
Pour vous dire dans ces douleurs ,
Belle Duchesse , je me meurs.

CEPENDANT , ô femme adorable ,
De qui l'esprit est admirable ,
Et dont toutes les actions
Sont dignes d'admiration ;
Le devoir enfin vous engage
A faire un plus heureux voyage
En des lieux de nege couvers ,
Et que vous allez rendre vers :
Car vos yeux ont le privilege
De fondre la glace & la nege.

SI l'orgueil pouvoit s'abaisser
De l'Humeur qui me fait tousser ;
S'il faloit qu'au mal , qui m'étonne
Et parmy les feuilles d'autonne

Est prest à me faire tomber ;
 Mon destin me peust dérober ;
 Je pourrois marcher sur vos traces
 Avec les Amours & les Graces ,
 Qui par un sentiment jaloux
 Ne s'éloignent jamais de vous :
 J'irois juger des doctes langues
 Qui vous preparent des harangues ,
 Par qui vos rares qualitez
 Prendront de nouvelles beautez :
 J'observerois vos reparties
 D'une douceur grave assorties ,
 Et par qui seront confondus
 Les esprits les plus entendus.
 Mais ma fin est toute visible ;
 Je sens bien qu'il m'est impossible
 D'estre témoin de ces honneurs.
 Belle Duchesse , je me meurs.

O QUE de concerts magnifiques ;
 Que de différentes musiques ,
 De luths , d'épinetes , de voix ,
 De violons & de haut-bois
 Viendront honorer vos entrées
 En ces agreables contrées !
 On aura , comme au carnaval ,
 Tous les soirs ou ballet ou bal :

Par tout sera quelque assemblée
 Qu'on ne verra jamais troublée,
 Si l'amour, ce doux importun,
 N'y trouble le sens de quelqu'un.
 Mais quelque spectacle qu'on voye
 Dans une si publique joye,
 Quant à moy je ne verray rien,
 Et ne sentiray point de bien :
 Car, ô dame très-honorable,
 Je le dis, & suis véritable
 Plus que tous les autres rimeurs ;
 Belle Duchesse, je me meurs.

O D E

*A Mademoiselle DD, excellente Comedienne, pour
 luy persuader de monter sur le Theatre.*

DI MOY, qui te peut empêcher
 De parestre sur le Theatre ?
 Est-ce que tu crains de pecher
 En rendant le peuple idolatre ?

**FUY-tu cette profession
 Comme suspecte d'infamie ?**

TRISTAN.

Aujourd'huy c'est une action
Dont la gloire se rend amie.

CETTE crainte est le sentiment
D'une raison qui n'est pas faine ,
Depuis que nostte grand Armand
Daigne prendre soin de la Scene.

DI moy , n'a-t'on pas nettoyé
Le cothurne de tous ses vices ,
Depuis qu'on le void employé
Dans ces innocentes delices ?

AUJOURD'HUY , qu'on l'a sceu purger
De ses matieres de scandale ,
Il peut estre veu sans danger
De ceux qui portent la sandale.

SON beau lustre n'est plus terny
D'une libertine pensée :
On y void le crime puny ,
Et la vertu recompensée.

C'EST où s'étale le beau fruit
Des doctes filles de Memoire :
C'est où , sans peine , on est instruit
Pour la morale & pour l'histoire.

POURQUOY doncques differes-tu
De mettre cet art en usage,
Où la Fortune & la Vertu
S'exprimeront sur ton visage ?

AU sentiment des plus polis,
Tu rendras ta gloire immortelle,
Comme la grande Amarillis,
Et comme la docte Isabelle.

DE cent Princes qui te verront
: Tu seras tout haut estimée ;
Et nos Poëtes écriront
Pour soutenir ta renommée.

NE croy pas que ma vanité
Vueille seconder ton mérite,
A gagner l'immortalité,
Dont ma plume te sollicite.

CE ne sera que par hasard
Si, dans ces superbes spectacles,
Mes vers quelquefois prennent part
A l'honneur de ces beaux miracles.

JE cede à ces doctes rêveurs
Qui, par des lumieres infuses,
Emportent toutes les faveurs
Qu'on obtient à la cour des Muses.

TRISTAN.

JE ne fay point ces Vers de choix
Par qui l'oreille est enchantée :
On envelope des anchois
De Mariane & de Panthée.

JE suis presque au rang des brouillons
Qui gastent les plus belles choses ,
Qui se piquent aux éguillons,
Et ne cueillent jamais les roses.

TOUTEFOIS le grand Richelieu
Fait quelque estat de mes ouvrages :
Ce qui plaist à ce demy-Dieu
Ne devrait pas déplaire aux sages.

PUIS un Comte brave & charmant
Prend quelque plaisir à les lire :
S'ils sont beaux à son sentiment ,
C'est toute la gloire où j'aspire.



 EPISTRE BURLESQUE.

*Envoyée un jour de caresme prenant à une demoiselle
de dix ou douze ans, qui s'estoit mise à faire des
vers.*

A VOUS, ô la belle des belles,
Je veux tracer quelques nouvelles
De qui le tissu variant
Soit d'un style doux & riant.

MAIS c'est en vain que je les cherche
Mon esprit se bat sur la perche,
Comme fait un émerillon
Qui veut voler le papillon :
J'ay beau, selon nostre coustume,
Grater mon front, ronger ma plume,
Batre des pieds, haüßer les yeux,
Attendant des faveurs des Cieux :
Quelque soin que je puisse prendre,
La verve n'en veut point descendre,
En voicy le secret caché :
Tout le Parnasse est débauché ;
Les Muses, en habit fantasque,
Courent sur le Pegase en masque,
Tome IV. **G**

TRISTAN.

Y faisant des chary-varis
Comme ceux qu'on fait à Paris.

C'EST pour une réjouissance
D'une fort celebre naissance ;
Et l'on ne veut rien épargner
Dans le soin de la témoigner.
Une petite Muse est née
En cette belle matinée ,
Qui par ses aimables douceurs
Occupe l'esprit des neuf Sœurs.

QU'ELLE est blanche, & qu'elle est bellote!
Il me semble qu'on l'emmailote ,
Et qu'elle imite par ses cris
Celuy des petites souris.

TANDIS que la grosse Talie
Luy fait cuire de la boulie ,
Clio , qui se veut employer ,
La remue auprès du foyer.
Là s'étalent ses petits langes ,
Qui sont des Odes de louanges :
Là se chauffent sur des chenets
Ses drapeaux , qui sont des Sonnets ,
Avec quelque fine Epigrame
Que l'on tourne devant la flame.

Je me trompe , si son beguin
 N'est taillé d'un petit Pasquin ;
 Et mesmes si ses oreillettes
 Ne sont deux petites Fleurettes.
 Elle a des-ja , pour bracelets ,
 Deux jolis petits Virelets.
 Mais quand elle sera plus grande ,
 Aux Muses je me recommande ;
 Je ne crois pas qu'en l'univers
 On puisse plus treuver un Vers ,
 Tant cette Infante si sublime
 Aura fait encherir la rithme.
 On met déjà sur le métier
 Le fil d'un Roman tout entier ,
 Pour passementer ses brassieres
 Qui seront des Oeuvres entières
 Son bonnet sera fait aussi
 D'un Poëme un peu racourci ,
 Où l'on verra pour broderie
 Tous les Vers d'une Bergerie.
 Ses souliers , qui seront fort beaux ,
 Seront sans doute deux Rondeaux ;
 Et ses bas seront deux Balades ,
 Si ce ne sont deux Mascarades.
 Pour luy faire un petit tablier ,
 Un Chant royal se doit plier ,
 Dont l'Envoy d'une pointe fine
 S'appliquera sur sa poitrine :

Et pour lasser, quelque Chançon
 Ira derriere en limaçon :
 Ou, si l'on y met des agrafes
 Ce seront belles Epitaphes,
 De qui les jolies anelets
 Seront de petits Triolets.
 Sa robe sera damascée
 De quelque nouvelle Odissée :
 Et pour beau passément dessus,
 On mettra six rangs de Rebus
 Accommodez en Acrostiches,
 Afin de parestre plus riches :
 Et pour Pontignac, des Quadrins
 Formez de Vers Alexandrins.

O quelle merveilleuse chose !
 Nous voilà reduits à la Prose ;
 Si nous n'écrivons, bien ou mal,
 Quelque avorton de Madrigal,
 Que voudra nous oster peut-estre
 La Mufette qui vient de naistre.
 Mon sens en est hors de son lieu ;
 C'est pourquoy je vous dis adieu.



*D'UN MEDISANT.**EPIGRAMME.*

ON dit que c'est un chien qui mord même les
siens.

Mais je trouve qu'il est d'une humeur bien contraire;
Car à coups de bâton l'ont fait crier les chiens,
Mais à coups de bâton souvent on l'a fait taire.

*POUR UN PORTRAIT D'UNE BELLE DAME.**EPIGRAMME.*

OQUE l'auteur de ce portrait
A d'ignorance ou de malice !
On devrait le mettre en justice ,
Comme un larron pris sur le fait.
Car son pinceau , n'exprimant pas
Cette merveille incomparable ,
Luy dérobe beaucoup d'apas ,
Dont le prix est inestimable.

 SUR UNE FACHEUSE ABSENCE.

ANAXANDRE en partant me fit une promesse,
 Qu'avant que le printemps se couronnât de fleurs,
 Il viendrait par sa joye adoucir ma tristesse,
 Et pousser des soupirs qui secheroient mes pleurs.
 Roses de ce verger, qui vous montrez si vives,
 Vous paroissez trop tost pour mon contentement :
 Pourquoi n'estes-vous plus tardives ?
 Que ne respectez-vous la foy de mon amant ?

LE PRELUDE DES AMOURS.

SONNET.

JE N'ESCRY point icy l'embrasement de Troye,
 Ses larmes, ses soupirs, & ses cris éclatans,
 Ny l'effroy qui faisit ses tristes habitans
 Lors que des Grecs vainqueurs ils se virent la proye.
 J'y dépeins seulement les pleurs dont je me noye,
 Le feu qui me consume, & les devoirs constans
 Qu'avecque tant de soing j'ay rendus si long-temps
 A celle dont l'orgueil au sepulcre m'envoye.

AUSI je n'attens pas que le bruit de mes vers ,
Portant ma renommée au bout de l'univers ,
Estande ma memoire au delà de ma vie :

J'EN veux moins acquerir d'honneur que d'amitié.
Les autres ont deffein de donner de l'envie ;
Et le point où j'aspire est de faire pitié.

LE PROMENOIR DES DEUX AMANS.

O D E

AUPRE'S de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux ,
L'onde lutte avec les cailloux ,
Et la lumiere avecque l'ombre.

CES flots, lassez de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier ,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'EST un des miroirs où le Faune
Vient voir si son teint cramoisy ,
Depuis que l'Amour l'a saisy ,
Ne seroit point devenu jaune.

TRISTAN.

L'OMBRE de cette fleur vermeille ;
 Et celle de ces joncs pendans ,
 Paroissent estre là dedans
 Les songes de l'eau qui sommeille.

LES plus aimables influences
 Qui rajeunissent l'univers ,
 Ont relevé ces tapis vers
 De fleurs de toutes les nuances.

DANS ce bois , ny dans ces montagnes ;
 Jamais chasseur ne vint encor.
 Si quelqu'un y sonne du cor ,
 C'est Diane avec ses compagnes.

CE vieux chesne a des marques saintes ;
 Sans doute qui le couperoit
 Le sang chaud en découleroit ,
 Et l'arbre pousseroit des plaintes.

CE rossignol , melancolique
 Du souvenir de son mal-heur ,
 Tasche de charmer sa douleur ,
 Mettant son histoire en musique.

IL reprend sa note premiere ,
 Pour chanter d'un art sans pareil
 Sous ce rameau , que le Soleil
 A doré d'un trait de lumiere.

SUR ce frefne , deux tourterelles
 S'entretiennent de leurs tourmens ,
 Et font les doux appointemens
 De leurs amoureuses querelles.

UN jour Venus avec Anchise
 Parmy ses forts s'alloit perdant ;
 Et deux Amours , en l'attendant ,
 Disputoient pour une cerise.

DANS toutes ces routes divines ,
 Les Nymphes dansent aux chansons ,
 Et donnent la grace aux buissons
 De porter des fleurs fans espines.

JAMAIS les vents ny le tonnerre
 N'ont troublé la paix de ces lieux ;
 Et la complaisance des Dieux
 Y sourit toujours à la terre.

CROY mon conseil , chere Climene ;
 Pour laisser arriver le soir ,
 Je te prie , allons nous assoir
 Sur le bord de cette fontaine.

N'oy-tu pas soupirer Zephire ,
 De merveille & d'amour atteint ,
 Voyant des roses sur ton teint
 Qui ne sont pas de son empire ?

TRISTAN.

SA bouche d'odeur toute pleine
 A soufflé sur nostre chemin ,
 Meflant un esprit de jasmin
 A l'ambre de ta douce haleine.

PANCHE la teste sur cette onde
 Dont le cristal paroist si noir :
 Je t'y veux faire appercevoir
 L'object le plus charmant du monde.

TU ne dois pas estre estonnée
 Si, vivant sous tes douces loix ,
 J'appelle ces beaux yeux mes rois ;
 Mes astres & ma destinée.

BIEN que ta froideur soit extrefme ,
 Si deffous l'habit d'un garçon
 Tu te voyois de la façon ,
 Tu mourrois d'amour pour toy-mesme.

VOY mille Amours, qui se vont prendre
 Dans les filets de tes cheveux ;
 Et d'autres, qui cachent leurs feux
 Deffous une si belle cendre.

CETTE troupe jeune & folastre ;
 Si tu pensois la despiter ,
 S'iroit soudain précipiter
 Du haut de ces deux monts d'albastre.

JE tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes desirs,
Tant j'ay de peur que mes souspirs
Ne luy fassent faire naufrage.

DE crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
A cet infidele élément
Tous les tresors de la nature.

VEUX-tu, par un doux privilege,
Me mettre au dessus des humains ?
Fay moy boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

AH ! je n'en puis plus, je me pafme ;
Mon ame est preste à s'envoler :
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flame.

TA bouche d'un baiser humide
Pourroit amortir ce grand feu :
De crainte de pecher un peu,
N'acheve pas un homicide.

J'AUROIS plus de bonne fortune,
Careffé d'un jeune Soleil,
Que celui qui dans le sommeil
Receut des faveurs de la Lune.

H ij

CLIMENE , ce baiser m'enyvre ;
 Cet autre me rend tout tranfy ;
 Si je ne meurs de cestuy-cy ,
 Je ne suis pas digne de vivre.

LA GOUVERNANTE IMPORTUNE,

S T A N C E S.

VIEUX singe , au visage froncé ;
 De qui tous les pages se rient ,
 Et dont le seul nom prononcé
 Fait taire les enfans qui crient ;
 Vieux simulacre de la Mort ,
 Qui nous importunes si fort
 Par le chagrin de ta vieillesse ;
 A parler sans déguisement ,
 Le temps avec trop de paresse
 Te traîne vers le monument,

IL n'est point de chesnes plus vieux ;
 Ny de corneilles plus antiques :
 Tu peux avoir veu de tes yeux
 Tout ce qu'on lit dans nos croniques ;

Tes membres , saisis d'un frisson ,
 Tremblent de la mesme façon
 Que font les feuilles en automne :
 Tu ne fais plus rien que cracher :
 Et toute la terre s'estonne
 De te voir encore marcher.

MAIS on ne vit plus si long-temps :
 Ton corps , devenu pourriture ,
 A payé depuis cinquante ans
 Ce qu'il devoit à la nature.
 Qui t'a fait sortir du tombeau ?
 Caron t'avoit en son batteau
 Mise au delà du fleuve sombre :
 Et rompant ton dernier sommeil ,
 Lors que tu n'es plus rien qu'une ombre ,
 Tu viens éclairer mon Soleil.

RENTRE dans ton dernier repos ,
 Squelette couvert de poussiere ,
 Que par de magiques propos
 On a fait sortir de la biere.
 Ou si , pour faire des sabats ,
 Tu dois demeurer icy bas ,
 Par un ordre des destinées :
 Va te retirer dans les trous
 De ces maisons abandonnées ,
 Où ne hantent que les hibous.

TRISTAN.

POURQUOY viens-tu dans cette cour ,
 Pour y choquer la complaisance ?
 Toujours les Graces & l'Amour
 Y languissent en ta presence.
 Le Ris, les Jeux, & les Plaisirs
 Que le sujet de mes desirs
 Fait par tout éclore à sa veue ;
 Fuyant tes importunitéz ,
 Prennent l'effor à ta venue ,
 Ainsi qu'oiseaux épouventez.

C'EST toy qui murmures tousjours
 Quand je parle avec Angelique ,
 Accusant d'innocens discours
 De quelque mauvaise pratique :
 C'est toy qui, d'un cœur obstiné ,
 Fais la ronde autour de Daphné ,
 Rendant son accez difficile ;
 Et qui ne sçauois endurer
 Que Mirtil ait pour Amarille
 La liberté de soupirer.

DEVANT toy l'on ne peut parler
 Avec pretexte legitime.
 Dire bon jour, c'est cajoler ;
 Et tourner l'œil, c'est faire un crime.
 Ton humeur, pleine de soupçons ,
 Fait de ridicules leçons

A des cœurs exempts de malices :
 Et tes defenses, bien souvent,
 Leur enseignent des artifices
 Qu'ils ignoroient auparavant.

LA vertu froide & sans couleur
 En ternit sa grace immortelle,
 Et soupire avecque douleur
 Voyant qu'elle est souz ta tutelle ;
 Elle a décrié ton support,
 Ne pouvant souffrir sans effort
 Les soins dont ton esprit s'acquie ;
 Car ton sens debile & leger
 Se rend oppresseur du merite
 Qu'il s'ingere de proteger.

AVEC d'importunes clartez
 Tu veilles de trop belles choses,
 Qui te void parmi ces beautez,
 Void un serpent parmy des roses,
 Mais tu fais beaucoup plus de mal
 Que ce dangereux animal,
 Si l'on en croit la renommée ;
 Car tu piques, en trahison,
 D'une sagette envenimée
 Qui n'a point de contrepoison.

QUAND tu m'as blessé jusqu'au cœur

H iv

TRISTAN.

Par tes inhumaines censures ;
 Tu soustrais avecque rigueur
 Les appareils de mes blessures :
 Angelique cherche par fois
 Dans le ton charmant de sa voix
 Quelque douceur qui me console ;
 Mais tu l'apperçois promptement ;
 Et viens retrancher sa parole
 Dès le premier mot seulement.

DESORMAIS applique toy mieux ;
 Prenant garde à ce qui te touche ;
 Fay tarir la glus de tes yeux ,
 Et non pas le miel de sa bouche ;
 N'espan plus la mauvaife odeur
 D'une criminelle laideur ,
 Parmy des beautez innocentes ;
 Au lieu de tant de traits laschez
 Qui blessent des vertus naissantes ;
 Repen-toy de tes vieux pechez.



*LE SOUSPIR AMBIGU.**MADRIGAL.*

SOUSPIR, subtil esprit de flame,
Qui fors du beau sein de Madame,
Que fait son cœur ? Apprens-le moy.
Me conserve-t'il bien la foy ?
Ne serois-tu point l'interprete
D'une autre passion secrete ?
O cieux ! qui d'un si rare effort
Mistes tant de vertus en elle,
Destournez un si mauvais sort :
Qu'elle ne soit point infidelle :
Et faites plustost que la belle
Vienne à soupirer de ma mort ;
Que non pas d'une amour nouvelle.



L'ÉGALITÉ DES CHARMES.

M A D R I G A L.

DEUX merveilles de l'univers
Tiennent en leurs mains ma fortune ;
Et leurs appas sont bien divers,
Car l'une est blonde , & l'autre brune,
Cependant leurs jeunes beautez
Regnent dessus mes volontez
Avec une égale puissance :
Et dans leur glorieux destin ,
Je ne voy que la difference
D'un beau soir & d'un beau matin.



EPITAPHE D'UN PETIT CHIEN.

CY GIST un Chien, qui par nature
 Sçavoit discerner sagement,
 Durant la nuit la plus obscure,
 Le voleur d'avecque l'amant.
 Sa discrète fidélité
 Fit qu'avec beaucoup de tendresse
 A sa mort il fut regretté
 Par son maistre & par sa maistresse.

LES SOINS MAL CONSIDEREZ.

JE souffre tant de maux, que l'ingrate Climene
 Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine.
 Elle reste incrédule; & moy, je meurs martyr.
 Amour, puis qu'il est vray que je fers à ta gloire;
 Fay-luy croire les maux que tu me fais sentir;
 Ou ne m'en fay sentir qu'autant qu'elle en peut
 croire.



LE RAVISSEMENT D'EUROPE.
S O N N E T.

EUROPE s'appuyant d'une main sur la eroupe,
 Et se tenant de l'autre aux cornes du Taureau,
 Regardoit le rivage, & reclamoit sa troupe
 Qui s'affligéoit de voir cet accident nouveau.

TANDIS, l'amoureux Dieu qui brûloit dedans
 l'eau,

Fend son jaspe liquide, & de ses pieds le coupe,
 Aussi legerement que peut faire un vaisseau
 Qui le vent favorable a droitement en poupe.

MAIS Neptune envieux de ce ravissement,
 Disoit, par mocquerie, à ce lascif amant,
 Dont l'impudique ardeur n'a jamais eu de bornes :

INCONSTANT, qu'un sujet ne sçauroit arrester,
 Puisque, malgré Junon, tu veux avoir des cornes,
 Que ne se refout-elle à t'en faire porter ?



LE PORTIER INEXORABLE,

SONNET.

SI l'amour du bon vin , qui ton visage enflame ;
Adoucit quelquefois ton courage irrité.
Suisse , rabats un peu de ta severité ,
Et permets ce matin que j'aïlle voir madame.

DEUX flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'ame ;
Seront le prix certain de ta civilité,
Mais il ferme la porte avec brutalité ;
En vain je le conjure , en vain je le reclame ;

SI ce lieu m'est tousjours de si fascheux accez ;
Je ne puis esperer aucun heureux succez ,
Et que rien me console en ma peine cruelle.

DIEUX ! pour éterniser la rigueur de mes fers ,
Mettez-vous point Cerbere à garder cette belle ;
Il suffit de ce Suisse à garder les Enfers.



 MISERE DE L'HOMME DU MONDE.

SONNET.

VENIR à la clarté sans force & sans adresse ;
 Et n'ayant fait long-temps que dormir & manger ,
 Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger ,
 Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse :

APRE'S , servir long-temps une ingrante maîtresse ,
 Qu'on ne peut acquérir , qu'on ne peut obliger ;
 Ou qui , d'un naturel inconstant & léger ,
 Donne fort peu de joye & beaucoup de tristesse .

CABALER dans la Cour : Puis , devenu grison ,
 Se retirant du bruit , attendre en sa maison
 Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables :

C'EST l'heureux sort de l'homme . O miserable sort !
 Tous ces attachemens sont-ils considérables ,
 Pour aimer tant la vie , & craindre tant la mort ?



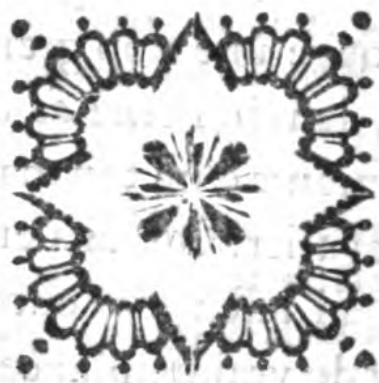
LE P. LE MOINE.

PIERRE LE MOINE, Poëte François, né à Chaumont en Bassigny, l'an 1602, fut admis dans la société de Jesus à Nancy, le 4 octobre de l'an 1619. M. Costar l'a beaucoup loué, & dit de lui qu'il y a dans ses vers beaucoup de grandeur & d'élévation, & une diction noble & magnifique. D'autres y ont trouvé une trop grande égalité, & disent que, dans le *Poëme de S. Louis*, ce Pere parle toujours d'un ton martial, & qu'il a l'air trop cavalier. On lui a encore reproché qu'il n'a ni assez de douceur dans ses vers, ni assez de vraisemblance dans ses fictions. Le P. Rapin prétend que nous n'avons aucun ouvrage en notre langue où il y ait autant de Poësie que dans le *Poëme de S. Louis*; mais que l'auteur n'a pas assez de retenue, qu'il se laisse trop aller à la vivacité de son esprit, & que son imagination le me-

ne toujours trop loin. M. Despreaux, interrogé pourquoi il n'avoit pas parlé dans ses *Ecrits du P. le Moine*, répondit :

IL s'est trop élevé, pour en dire du mal ;
Il s'est trop égaré, pour en dire du bien.

Le *P. le Moine* mourut à Paris le 22 août 1671, âgé de soixante-neuf ans.





LE P. LE MOINE.

A V I S D E S M U S E S .

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

*Que l'ancienne dignité des Lettres se doit rétablir par
son exemple & par sa faveur.*

LES reynes des esprits, les neuf filles sçavantes,
Du monde en sa jeunesse autrefois gouvernantes,
Ordonnoient les citez, établissoient les loix,
Vivoient dans les palais, domestiques des Roys;
Et d'une égalité légitime & commune,
Faisoient tout ce que fait aujourd'huy la Fortune,
Mais cet ordre, changé par un âge ferré
Qui succeda bien-tost au bel âge doré,
Les vices déchaînez l'Innocence chassèrent:
Les Muses avec elle au desert se sauverent.

Tome IV.

I

La Fortune se mit en credit à son tour ;
 Elle eut incontinent des autels à la cour ;
 Et sans peser le droit , sans ouïr la justice ,
 De l'honneur & du bien se fit distributrice.
 L'ignorance regna durant ce mauvais temps ;
 Elle fut ordinaire aux cabinets des grands.
 La noblesse d'alors mal instruite & grossiere ;
 Pareille au marbre brut qui sort de la carrière ;
 Ne recevoit des arts ny forme ny couleur ;
 Toute sa gloire estoit une rude valeur.
 Et sans la majesté , que la science donne ,
 Les roys ne remplissoient qu'à demy leur couronne.

EN France seulement , & sous le ciel des Lys,
 Il nasquit de tout temps des esprits plus polis ;
 Et les neuf doctes Sœurs eurent , avec Astrée ;
 Aux cabinets des roys assez facile entrée.
 Mais quoy ! ce n'estoit pas pour y faire séjour.
 La Fortune à regret les voyoit à la cour.
 Tout leur office estoit d'y chanter à la feste
 Ou de quelque hymenée ou de quelque conquête ;
 De parfumer les grands , de leur cueillir des fleurs
 Et de peindre leurs noms en diverses couleurs.

UNE saison meilleure enfin est arrivée.
 Armand , fils de Henry , leur gloire a relevée.
 Il leur fera reprendre , avec leur dignité ,
 La fraischeur qui faisoit leur premiere beauté.

On ne les verra plus , par d'indignes offrandes ,
Aux pieds de la Fortune abaisser leurs guirlandes ;
On ne les verra plus tendre aux riches la main ;
Ny vendre des bouquets , pour acheter du pain.

NON moins que de lauriers de pourpre environnées,
Et par les mains d'Armand de perles couronnées ,
Sans craindre de rebut , au Louvre elles viendront ,
Et leur rang sous le dais en gloire elles tiendront.
Le Parnasse , jadis si pauvre & si rustique ,
Vistité par les grands , deviendra magnifique :
Et ses arbres sacrez , autrefois negligez ,
D'illustres escussions à l'avenir chargez ,
Feront , par un accord honorable à la France ,
L'union de la Gloire avecque la Science.



JEU POÉTIQUE,

A M. DES YVETEAUX, CONSEILLER D'ESTAT.

Il fait la description du lieu où il passe l'automne, & luy rend compte des divertissemens qu'il y prend.

LE PASSY, d'où je vous écris,
 Au pied d'un espalier de poires d'ambre gris,
 N'est qu'à deux pas du lit, où la royale Seine
 Aux yeux de Paris se promène.

AUSSI voit-on d'icy, sur la lice des eaux,
 Passer à tout moment des files de vaisseaux.
 On entend l'écho du rivage,
 Qui se plaît à répondre au bruit de l'attelage;
 Et du matin, de cent voix réveiller
 Les vents, qui sous les bois couchez pour sommeiller,
 Se levent en colere, & font fremir la plaine
 Par tout où passe leur haleine.

A gauche d'autre part, sous les arbres du Cours,
 On voit à la fraischeur voltiger les Amours:
 On les entend faire du bruit de l'aïfle,
 Quand sur le soir quelque estoile nouvelle

Vient s'allumer la pointe de leurs dars
Du feu qu'épandent ses regards.

D'AUTRESFOIS on les voit étaler leur plumage,
Montez, comme cocqs de bagage,
Sur le faiste voûté des carrosses dorez,
Qui vers Auteuil avec pompe tirez,
De plus d'éclairs font briller leur orniere,
Qu'il n'en tombe du char qui porte la lumiere.

ON les voit là, sur l'herbe descendus,
Aller, comme à cheval, sur leurs arcs détendus,
Leurs fleches leur servent de gaules.
Ils voltigent autour des saules.
Les Zephirs, volant après eux,
Sautent à l'or de leurs cheveux :
Et de la Riviere prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine,
A petit bruit, nageant entre deux eaux,
Suivent l'éclat de leurs flambeaux.

DE là par fois, d'une rapine course,
Tirant vers la fameuse source
Où l'on voit en toute saison
Tant de corps langoureux chercher leur guerison,
Ils vont d'une brûlante haleine
Mettre le feu dans la fontaine ;

Et quiconque y vient après eux ,
 Surpris de ces humides feux ,
 En les beuvant , boit une maladie
 A quoy nulle eau ne remedie.

A main droite , l'on voit le superbe Meudon ;
 Hautain de sa richesse , autant que de son nom ,
 Qui de la pesanteur de sa lourde terrasse
 Epouvante le Fleuve , & la plaine menace.

C E S architectes si hardis ,
 Qui la premiere tour entreprirent jadis ,
 Formerent-t'ils jamais leurs plans sur des pensées
 Plus vastes & plus exhaussées ,
 Que ceux qui , pour bafir ce mole fourcilleux ;
 Laisserent vents & nuages sous eux ?

SOUS le pied verdoyant qu'avance la colline ;
 Vers le pont sous lequel l'onde en passant s'incline ,
 Cent logis somptueux , richement travaillez ,
 Et couronnez de toits d'ardoises écaillez ,
 Semblent monter en l'air , pour étaler au Fleuve
 De leur ambition quelque hautaine preuve.

Mais, tout hautains, tout somptueux qu'ils sont ,
 Ils soumettent l'orgueil de leur superbe front
 A celui de l'auguste & magnanime frere
 Du plus grand Roy qui soit de l'Hidaspe à l'Ibere.

Là toujours la terre fleurit ;
 A toute heure le jour y rit :
 La nuit mesme , quand elle y passe ,
 Affecte d'avoir de la grace :

Et l'hyver , si mutin , si turbulent ailleurs ,
 Respecte là les moindres fleurs.

Et tout cela se fait pour l'amour de Philippe ,
 Dont l'esprit obligeant tout nuage dissipe ;
 Et qui , depuis qu'il fut par les Graces nourry ,
 Près d'elles demeuré leur constant favory ,
 S'est fait , par leur adresse , adroit en l'art de plaire ,
 A sous elles appris tous les airs de bien faire ,
 Et trouvé le secret , si rare & si charmant ,
 De joindre au doux l'auguste , & l'agreable au grand.

PLUS bas on void , dans une plaine verte ,
 Une fois tous les ans de javelles couverte ,
 Les eaux d'Issi , qui semblent s'élever
 Pour rafraîchir le jour , & les vents abrever.

NON loin de-là se découvre la Barre ,
 Où , par un sentiment aussi juste que rare ,
 On voit gemir ormes , charmes , tillots ,
 On voit pleurer les Nymphes à grands flots ,
 Et les fleurs se livrer à la melancolie ,
 Depuis que la sage Julie ,
 Et le brave sçavant que luy soumit l'Amour ,
 Ont abandonné ce sejour.

MAIS à tout prendre , il n'est rien qui me plaise
 Comme la solitude , où je respire à mon aise ,
 Tantost au murmure des eaux ,
 Tantost à l'ombre des ormeaux ,
 Qui de leurs bras feuillus font une gallerie ,
 Où sans tableaux & sans tapisserie ,
 En traits formez d'esprit , & d'esprit colorez ,
 Je voy de tous les temps les exploits figurez.

LE bastiment n'est pas de ces hauts édifices ,
 De rapines meublez , fondez en injustices ,
 Où le luxe insolent met des pais en parcs ,
 Des fleuves en canaux , & des monts en remparts.

ON n'y void point le sang des races devorées ;
 En estrades d'yvoire , en alcoves dorées ;
 On n'y void point l'espoir des peuples ruinez ,
 En meubles superflus , du Levant amenez ;
 On n'y void rien des autres artifices
 Qui servent de matiere aux bizarres delices ;
 Mais on y void la mediocrité
 Prise au compas de l'exacte équité ,
 La bonne foy , la conscience pure
 De toute honte & de toute souillure :
 Richesse rare en ce temps perverty ,
 Où le sale gain d'un party
 Donne plus de credit , que la vertu n'en donne
 A quelque preux qu'elle couronne.

LES Graces sont icy modestes & sans fard ;
 Elles n'y prennent rien de l'art.
 Et par tout où marche Christine ,
 Qui les égale en taille & les égale en mine ,
 Elles vont devant elle , & sement son chemin
 De force tubereuse & de force jasmin.

LE Soleil mesme est complaisant pour elle ;
 Et par les mains de l'Aurore nouvelle ,
 Dès que le jour commence à se dorer ,
 Il fait ses fruits & ses fleurs colorer ,

CE matin je l'ay veue , en son habit de feste ,
 La guirlande au tour de la teste ,
 Les yeux brillans , le front serain ,
 De longs pinceaux de laque & de pourpre à la main ,
 Donner couleur à la grenade
 Qui met en feu toute une palissade.

EN mesme temps , & des mesmes pinceaux ,
 Coulant le long des arbrisseaux
 Qui font à la muraille une riche parure
 De fruits divers & d'égale verdure ,
 Elle teignoit en rouge le brignon ,
 Qui de Pomone fut autrefois le mignon ;
 Elle donnoit un éclat au pavie ,
 Dont la rose eust eu de l'envie ;

Et puis, couchant un vernis delicat
 Sur la claire peau du muscat,
 Elle peignoit d'une mignarde touche
 L'amadote & la mouillebouche.

A chaque trait qu'elle faisoit,
 Un Zephir l'ouvrage baifoit ;
 Et d'une haleine parfumée,
 De l'esprit des fleurs animée,
 Il ajoutoit à la couleur
 L'agrément de la bonne odeur ;

TANDIS que du prochain bocage ;
 Les oyseaux éveillez sembloient de leur ramage,
 A voix haute, inviter Christine à recevoir
 L'Aurore qui la vouloit voir,
 Après avoir mis pour luy plaire,
 Sans que Cefale ait osé l'en distraire ;
 Tout ce qu'elle portoit de plus vives couleurs
 A peindre ses fruits & ses fleurs.

JE pourrois, Vauquelin, le reste vous déduire ;
 Mais vostre tour est de m'instruire ;
 Et mon desir est de sçavoir comment
 Cet automne se passe au rivage Normand.

VOSTRE agreable chasseresse,
 Qu'à si grand tort vous taxez de vieillesse ;

Quoy qu'elle n'ait de l'arriere-saison
 Que le bon sens & la fine raison ,
 Va-t'elle toujourn sur le sable ,
 D'un arc à traits plombez , aux ramiers redou-
 table ,
 Le long des bords d'écume blanchiffans ,
 Faire des meurtres innocens ?
 Ne s'est-il point rendu d'arrest sur la querelle
 Des Nymphes de la Mer , & d'elle ?
 Ces jalouses dames des eaux ,
 N'aiment pas qu'à leur veue , & parmy leurs ro-
 feaux ,
 A leurs Tritons, les dames de la terre ,
 Du feu de leurs regards, aillent faire la guerre.
 Qu'elle laisse Thetis & son moete élément ,
 A l'Aquilon , son frenetique amant ;
 Et qu'elle quitte les conquestes
 Qui sont à faire au pais des tempestes ,
 Aux ministres fougueux des neigeuses saisons ,
 Qu'Eole tient dans ses prisons.

MANDEZ-moy , si le Fleuve d'Orne
 Parle encore aussi haut , leve aussi haut la corne
 Qu'il faisoit autrefois , quand vos nobles ayeux ,
 Poètes inspirez des cieux ,
 Tenoient rang , vis à vis d'Horace ,
 Au lieu le plus beau de Parnasse.

MAIS un jet d'eau, qui semble, en s'élevant,
 Faire effort contre l'air & se plaindre du vent,
 De son bruit à finir m'invite,
 Et veut que sans delay, pour le voir, je vous quite!

SECRET DE LONGUE VIE.

A MADAME LA MARQUISE DE LEUVILLE

Il luy represente le vray secret de conserver la santé de son esprit & de son corps ; & l'avertit des choses qu'elle doit éviter, & des remedes dont elle doit user, pour avoir une vie longue & tranquile.

MARQUISE aussi sage qu'illustre,
 Digne du dais & du balustre,
 Si jamais la sincerité,
 La bonne foy, la probité,
 L'honneur, la vertu, la franchise,
 Ont mérité qu'une Marquise
 Eust droit de balustre & de dais
 Et de fauteuil dans le Palais;
 Professeur d'une medecine
 Aussi delicate que fine,
 Qui fait par de rares secrets
 Des merveilles à peu de frais;

De la part des Graces , regentes ,
 Et de nostre école intendentes ,
 Je viens aujourd'huy , député
 Directeur de vostre santé ,
 Vous instruire d'une methode
 Aisée , agreable , commode ;
 Par laquelle , malgré le temps
 Avant-coureur des mauvais ans ;
 Vous pourrez avoir une vie
 En tout âge digne d'envie.

LE secret pour vous bien porter ;
 Sans desormais vous tourmenter
 A prendre fené ny rhubarbe
 De vos docteurs à longue barbe ;
 C'est de bien purger vostre cœur
 De toute teinture d'aigreur ;
 De tout chagrin qui rend la bile
 Ou plus aduste ou plus mobile ,
 Et de tout soin vieil ou nouveau
 Qui peut échauffer le cerveau.

IL n'est point de climat au monde
 Où la terre ne soit feconde
 En moissons de mauvais fouscis ,
 Qui , mal ménagez & mal pris ,
 Quelque sucre que l'on y mette ,
 Ont une amertume secreto ,

Qui, se répandant par les sens,
 Corrompt la fleur des jeunes ans ;
 Et fait venir avant l'autonne
 Le blanc dont l'hyver se couronne.

CETTE triste & funeste fleur
 N'est pas d'une seule couleur ;
 Elle est palle, jaune, ou changeante ;
 Comme l'est la main qui la plante.
 Et selon que ses jours divers
 Sont ou plus clairs, ou plus couverts ;
 Dans l'ame avec elle se glisse,
 Ou l'infame & jaune Avarice,
 Ou le palle & fievreux Amour
 Qui brusle de nuit & de jour,
 Ou cette obscure frenesie
 Que nous appellons Jaloufie.
 Donc avec soin vous les fuyrez ;
 Fussent-ils pour vous plus dorez
 Que le premier que vit la plaine
 S'éclorre du corps de Climene.

LAISSEZ les veilles aux esprits
 Du genre des chauvesouris :
 Laissez les aux noires Furies,
 Meres des noires réveries,
 Qui ne dorment pas un moment ;
 Au continuel sifflement

Que font, sur leur front sans coëffure,
Les serpens de leur chevelure.

ON peut se divertir au jeu,
Pourveu qu'on n'en prenne que peu,
Et que l'on se garde d'en faire
Une nourriture ordinaire.
Prime & piquet perpetuels,
Poivre & ragoufts continuels,
Consumant d'une ardeur égale
L'esprit de l'humeur radicale,
Et d'un égal déreglement
Détruisant le temperament.
Les fièvres tierces & les quartes
Viennent après l'abus des cartes;
Comme, après l'excez des ragoufts,
Les maux des pieds, ceux des genoux,
Les gravelles, les sciatiques,
Et pareils bourreaux domestiques,
Par la Nature sont laschez
Pour chastier les débauchez.

EST-IL rien de moins salulaire
Que d'estre toûjours sedentaire,
Et dans un fauteuil de veloux
Estre exposée aux mesmes cloux
Que les malheureux dont se joue,
La Fortune avecque sa roue?

LE P. LE MOINE.

Quels esprits peut porter au cœur
 Un air grossi de la vapeur
 De douze chandelles brûlantes,
 De douze joueuses ardentes,
 Et d'autant de joueurs fieffez,
 Qui, de convoitise échauffez,
 Meslent en commun les fumées
 De leurs passions allumées ?

POUR guérir les obstructions
 Que causent ces infections,
 Vous prendrez toutes les semaines
 Six dragmes du bois de Vincennes
 Sur autant de feuilles de Cours,
 Teintes aux rayons des beaux jours ;
 Pourveu qu'il s'en trouve de pures
 Des contagieuses morsures
 De certains insectes volans,
 Armez d'aiguillons & de dents ;
 Qu'en vulgaire Amours on appelle ;
 Espece maligne & cruelle,
 Dont la piqueure & le poison
 Sont à craindre en toute saison.

DEUX livres d'air, pris sur la plaine
 Voisine du lit de la Seine,
 Ou pris sur la cime du mont
 Où Boulogne élève le front,

Et mis en conferve liquide ,
Avec peu de ce frais humide
Qui tombe au coucher du Soleil ,
Vous feront un plus doux sommeil ,
Que tous les extraits chimeriques
Des chercheurs d'essences chimiques.

TOURNEZ l'esprit , jetez les yeux ,
Ou sur la terre , ou vers les cieux :
Toutes ces beautez vegetables ,
Vos rivales & vos semblables ,
Les favorites du printemps ,
Et les filles des jeunes ans ;
Toutes ces beautez éclatantes ,
Du monde celeste habitantes ,
Qui sont illustres comme vous ,
Et comme vous ont l'esprit doux ,
Toujours fraiches , toujours seraines ,
Et sans remedes toujours saines ,
Ne doivent leur temperament
Qu'au grand air & qu'au mouvement ,

L'ORANGER , qui meurt dans la serre ,
Se porte bien en pleine terre ;
Et le myrrhe , frais en plein vent ,
Sous le couvert est languissant ;
Les tubereuses r'enfermées ,
Moins belles & moins parfumées ,

Par leur tristesse & leur passeur
 Semblent exprimer leur douleur.

LES Nymphes des eaux croupissantes,
 Toujours sales, toujours pesantes,
 Infectent le tour de leurs lits
 Des vapeurs de leurs corps pourris :
 Mais celles qui dans une eau vive,
 S'égayant le long de leur rive,
 Prennent librement les détours
 Que l'affiète donne à leur cours,
 En toute saison toujours belles,
 En tout âge toujours nouvelles,
 Se font suivre par les Zephirs,
 Qui semblent, de leurs chauds soupirs
 Et du battement de leurs ailes,
 Montrer l'amour qu'ils ont pour elles.

L'ASTRE, pere de la santé,
 Comme pere de la beauté,
 Le Soleil, par qui toutes choses,
 Du sein de la nature écloses,
 Ont la vie & le sentiment,
 Ont l'embonpoint & l'agrément ;
 Quelques riches, quelques pompeuses
 Que soient ses maisons lumineuses,
 Jamais, ny l'hyver ny l'esté,
 Dans un siege d'or arrêté,

N'y languit avecque les Heures ,
Les concierges de ces demeures :
Il se maintient , marchant toujours ,
De mesme train , de mesme cours ,
Le long de ces vastes allées
De feux celestes étoilées ,
Où le dispensateur des temps
A marqué les mois & les ans.

COMME luy , sa belle germaine ,
Qui toute la nuit se promene
Dans un char émaillé d'argent
Au dessus des routes du vent ,
Se remet par la promenade ,
Quand , de quelque éclipse malade ,
Elle perd le jour & le teint
De son passé front qui s'éteint.

AINSI , Marquise , si vous faites
Ce que font ces brillans Planetes ;
Comme vous depuis si longtems
Si bienfaits & si bienfaifans ;
Si , comme les fleurs dont l'Aurore
Peuple le royaume de Flore ,
Vous sçavez vous nourrir d'un air
Epuré , lumineux & clair ,
Vostre santé toujours entiere ,
Vos yeux toujours pleins de lumiere ;

Vostre visage toûjours frais ,
 Vos desirs toûjours satisfaits ,
 Vostre douceur toûjours égale ;
 Vostre bonté toûjours loyale ,
 Vostre cœur toûjours obligeant ,
 Vostre esprit toûjours engageant ,
 Vous feront une destinée
 Aussi longue , aussi fortunée
 Que vostre merite le veut ,
 Et que vostre étoile le peut.

LE SOMMEIL.

A LA PLUS NOBLE DES MUSES.

Pour la consoler de ses insomnies , il luy fait une représentation de son palais , & des effets qu'il fait sur les corps ; & luy représente qu'il est de la constitution des choses les plus belles & les plus nobles , de ne point dormir.

LES YEUX demy fillez , & la teste panchée ,
 Une main sur le lit negligemment couchée ,
 Et le dos appuyé de gerbes de pavos ,
 Le Sommeil vous écrit , Uranie , en ces mots ;

DE mon palais de jait, sans fenestre & sans porte,
J'entens avec chagrin les plaintes que m'apporte
Un Zephir envoyé, qui de vous visiter
En vain toutes les nuits me vient solliciter.
Il frappe, il fait du bruit; & du vent de son aïfle
Commis aussi pressant que messager fidele,
Il trouble le repos qui regne dans ma cour;
Et ne me laisse en paix, que quand il est grand jour.

PEUT-estre ignorez-vous, sage & docte Uranie,
 Quelle est ma cruauté, quelle est ma tyrannie.
Sçachez donc que je suis le frere de la Mort:
Je fais ce qu'elle fait, quoy qu'avec moins d'effort,
Comme elle j'oste aux yeux la vie & la lumiere:
Je fais d'un lit de pourpre une pompeuse bierre:
Par mes charmes, j'égale aux esclaves les rois,
J'oste aux braves le cœur, aux éloquens la voix:
Et le plus grand esprit, si tost que je le touche,
Immuable & massif, se change en une souche.

AUSI mon palais noir, où jamais il ne luit,
Est plus sombre & plus sourd que celui de la Nuit,
Cette obscure Déesse au moins a sous ses voiles
Ses flambeaux & ses feux, sa Lune & ses Estoiles.
Chez moy, sage Uranie, il n'est rien de pareil:
La Lune n'y paroist, non plus que le Soleil;
Et les ombres jamais n'y furent éclairées
Des lustres attachez aux voûtes azurées.

LA , parmy les glirons & parmy les hiboux ;
 Jamais il n'arriva rien de semblable à vous :
 Il n'y vient que des corps faits de vapeurs informes ;
 Que des masques hideux , que des spectres énormes.
Les feux des beaux esprits , les éclairs des beaux
 yeux ,
S'éteignent du moment qu'ils entrent dans ces lieux ;
Et les phantômes noirs , qui naissent à la foule
De l'obscur liqueur qui de ma corne coule ,
Ennemis de tout lustre & de toute clarté ,
Par tout où je les mene étouffent la beauté.

NE m'appellez donc plus ; & cessez de vous plaindre
 Dequoy je ne vay pas tant de beaux feux éteindre,
 Vostre divin esprit a toujours à veiller ,
 Ayant toujours à luire , & toujours à briller.
Regardez sur le Ciel ces beautez lumineuses ,
Des siecles & des ans éternelles danseuses ;
Leurs yeux , toujours actifs & toujours éclatans ;
Ne se ferment jamais , & veillent en tous temps.

L'AURORE , comme vous de pudeur colorée ,
 Et , comme vous , de fleurs & de perles parée ,
 Ne sommeille jamais , jamais ne s'affoupit ,
 Quoy que le monde ait crû , quoy que la fable
 ait dit :
Et mes pavots jamais ses roses n'obscurcissent ,
Mes ailles sur ses yeux jamais ne s'étendirent.

LA LUNE au front d'argent veille toutes les nuits,
 J'ay beau , pour l'endormir , faire cesser les bruits ,
 Beau retenir les vents , arrester les orages ,
 Et beau lier les flots le long de leurs rivages ;
 Jamais elle ne dort ; & ne dormant jamais ,
 Elle n'en a le teint ny moins clair , ni moins frais :

CET œil toujourns ardent, toujourns plein de lumiere,
 Ceint d'une si brillante & si belle paupiere ,
 Jamais ne s'est fermé , depuis que dans les cieux
 La Nature l'ouvrit à tous les autres yeux :
 Et quoy que l'on ait crû de la couche branlante
 Que la mer tous les soirs en son sein luy presente
 Quoy que l'on die encor de ces rideaux volans
 Qui d'humides vapeurs luy sont faits par les vents ,
 S'il arrive par fois que l'ombre l'obscurcisse ,
 Il n'arrive jamais que l'ombre l'affoupisse.

LES sirenes du ciel , qui de leurs doux accords
 Sçavent toutes les nuits endormir tous les corps ,
 Depuis le feu qui ceint la sphere de la Lune ,
 Jusqu'au sable étendu sous le lit de Neptune ,
 Dans leurs salons d'azur , où domine la paix ,
 Où regne le repos , ne sommeillent jamais.

QUE vous dirai-je encor de ces vierges sçavantes ,
 Reynes des beaux esprits , du Parnasse intendantes !

Vous estes de leur cour, vous estes de leur corps ;
 Elles vous ont ouvert leurs plus riches tresors.
 Quand vous fustes portée à leur montagne sainte,
 La feste en fut celebre en toute son enceinte :
 Vostre nom y parut écrit sur mille fleurs :
 Vous fustes ajoutée au nombre des neuf Sœurs :
 Aux yeux de tout leur peuple, elles vous couronne-
 rent

D'un cercle de jasmin qu'elles-mesmes tournerent :
 Tandis qu'à vostre honneur mille cignes chantant,
 Et mille autres oyseaux avec eux concertant,
 Aux lauriers d'alentour vos louanges apprirent ;
 Et les voix des lauriers aux échos les redirent.

D'AILLEURS vous sçavez bien, si sur le sacré
 mont ,

Où de tant d'instrumens tant de concerts se font ;
 Où des roseaux parlans couronnent les fontaines,
 Où les bois font un bruit semblable aux voix hu-
 maines ,

Dont il se forme autant de langages divers,
 Les uns en prose pure & les autres en vers,
 Que l'esprit, habitant de ces forests sçavantes,
 Fait en elles mouvoir de feuilles differentes,
 Les neuf pudiques Sœurs ont, parmy tant de bruit,
 Un moment de sommeil soit de jour ou de nuit.

Et vous n'ignorez pas, que le temps de leurs veilles
 Est pour elles un temps de gloire & de merveilles ;

Que

Que ce n'est qu'en ce temps qu'elles font ces extraits,
 Qui sont de mesme odeur de loin comme de près,
 Qui parfument les noms ou quelque goutte en tombe,
 Et font vivre les morts au delà de la tombe.

QUE vous diray-je plus ? Les Meres des bienfaits,
 Les Graces, comme vous, ne s'endorment jamais :
 Les yeux toujours ouvers, & les mains toujours
 prestes
 A faire par leurs soins de nouvelles conquestes,
 Elles se font des rets de tissus engageans,
 Qu'elles tendent par tout aux petits comme aux
 grands.

DIRAY-je que les eaux des Naiades dormantes
 Sont à l'air d'alentour, sont au jour pestilentes ?
 Et que la pesanteur, que l'assoupissement,
 Qui dans un lit bourbeux retient leur mouvement,
 Etouffe les passans, & desole la plaine,
 Par la corruption de leur mauvaise haleine ?
 Au lieu que ces ruisseaux qui, toujours se mouvant,
 Comme pour éгалer leur cours au cours du vent,
 Semblent faits du crystal que le flambeau du monde
 Fond de ses derniers feux quand il descend sous
 l'onde :

Et les Nymphes, qui font leur sejour dans leurs lits,
 Filles de Galatée & Nymphes de Thetis,

118 LE P. LEMOINE.

Toûjours pures de corps & d'esprit lumineuses ;
A la cour de Neptune ont rang de Precieuses.

ENFIN voyez par tout où s'étendent vos yeux ;
Où s'étend vostre esprit , qui voit encore mieux ;
Vous verrez qu'il n'est point de beauté qui ne veille ;
Et n'ait une infornie à la vostre pareille.

CESSEZ donc , Uranie ; & ne m'adressez plus
Des vœux perdus en vain , des souhaits superflus ;
Vous avez trop d'esprit , & trop peu de matiere ;
Et jamais je ne regne où regne la lumiere.



G O D E A U ,
EVÊQUE DE VENCE.

ANTOINE GODEAU , natif de Dreux ; étoit parent de Conrart : il logeoit chez lui quand il venoit à Paris ; & ce fut pour entendre la lecture des Poësies qu'il apportoit de Dreux , que Conrart assembla pour la premiere fois ces gens de Lettres , dont les conférences bientôt après donnerent naissance à l'Académie Françoise. *Godeau* en fut un des premiers membres. Il fut Evêque de Grasse , & puis de Vence. C'étoit un Prélat d'une grande vertu , d'un grand mérite , & d'une grande probité. Il ne s'est pas seulement rendu recommandable par les ouvrages de prose qu'il a faits pour la gloire de l'Eglise , mais encore par ceux de Poësie , dans lesquels on voit par tout reluire une majesté & une sainte élévation.

Sa Muse , quoique Chrétienne, n'a rien perdu de ses agrémens ; & la grandeur de son style répond parfaitement à celle des matieres qu'il traite. On ne conçoit pas , en voyant la liste des ouvrages de Godeau , comment il a pû tant écrire ; c'est une facilité , c'est une fécondité sans exemple. Il disoit que *le Paradis d'un Auteur, c'étoit de composer ; que son Purgatoire, c'étoit de relire & de retoucher ses compositions ; mais que son Enfer, c'étoit de corriger les épreuves de l'Imprimeur.* Quelques-uns ont prétendu que son mérite l'auroit fait nommer à un Evêché plus considérable que celui de Grasse ; si Monsieur le Cardinal de Richelieu n'eût voulu dire un bon mot en le lui donnant ; car Monsieur Godeau lui ayant présenté le *Benedicite* qu'il avoit fait en vers qu'il admira , il lui dit : Monsieur Godeau , vous m'avez donné *Benedicite* ; & moi , je vous donne *Grasse*.

Il parut avec éclat aux Assemblées du

Clergé , où il fit admirer tout à la fois son éloquence , sa fermeté & son zele.

Il se retira dans son Diocèse en Provence , où il s'occupoit à travailler pour l'avantage de l'Eglise , lorsqu'il tomba en apoplexie le jour de Pâques de l'année 1672 , dont il mourut le quatrième jour d'après qui étoit le second avril , avec un grand regret de toute l'Eglise , dont il avoit été un des principaux ornemens. On dit qu'il fit des Poësies galantes étant Evêque ; & que Voiture lui adressa ce Rondeau , au sujet de Mademoiselle de Rambouillet , depuis Madame de Montausier :

COMME un galant & brave chevalier ;
 Vous m'appellez en combat singulier
 D'Amour , de Vers & de Prose polie :
 Mais à si peu mon cœur ne s'humilie ;
 Je ne vous tiens que pour un écolier.

ET fussiez-vous brave , docte & guerrier ,
 En cas d'amour n'aspirez au laurier :

Rien ne déplaist à la belle Julie
Comme un galant.

QUITTEZ l'amour, ce n'est vôtre métier,
Faites des Vers, traduisez le Pseautier.
Vôtre façon d'écrire est fort jolie :
Mais gardez vous de faire de folie ;
Où je sçauray , ma foy , vous châtier
Comme un galant.





G O D E A U.

C A N T I Q U E.

LUMINEUSES troupes des Anges,
Honneur de l'immortelle cour,
Ardentes fournaises d'amour,
Chantres des divines louanges;
Vous, à qui de ses saints arrets
Dieu fait connoître les secrets;
Aigles qui portez son tonnerre,
Astres vivans, ames des cieux,
Vangeurs des crimes de la terre,
Louez Dieu qui vous donne un rang si glorieux;

TOY qui d'or, d'azur & de roses
Seme l'horison blanchissant,
Et vois avec le jour naissant
Renâître tant de belles choses,
Lors qu'en cet appareil pompeux
Au pere des celestes feux

Tu reviens ouvrir la carrière ,
 Beny la main dont tu reçois
 Les richesses de ta lumière ,
Et demeure fidele à l'ordre de ses loix.

FLAMBEAU , dont la clarté féconde
 Fait vivre & mouvoir tous les corps ;
 Qui , sans épuiser tes threfors ,
 Ne cesses d'enrichir le monde ;
 Doux pere des fruits & des fleurs ;
 Qui , par tes fertiles chaleurs ,
 Acheves leur vive peinture ;
 Eternel arbitre des jours ,
 Brillant époux de la nature ,
Soleil , adore Dieu qui gouverne ton cours.

VOUS , dont la nuit seme ses voiles ,
 Cheres compagnes du sommeil ,
 Claires rivales du Soleil ,
 Yeux du ciel , puissantes Etoiles ;
 Toûjours d'un feu luisant & pur
 Eclatez dans le sombre azur
 Où le Seigneur vous a placées :
 Et soyez chacune une miroir
 Qui represente à nos pensées
Un Dieu , qu'avec raison l'on aime sans le voir.

FELICITE' des miserables,

Dont

Dont les charmes délicieux,
 Malgré le fort capricieux,
 Rendent tous les hommes semblables ;
 Enchanteur des soucis cuisans,
 Pere des mensonges plaifans,
 Mort, qui nous conferves la vie ;
 Sommeil, qui vois à tes pavors
 Toute la nature asservie,
 D'un Dieu toujours veillant adore le repos.

VOUS, qui du sommet des montagnes
 Roulez d'un cours impetueux,
 Et de flots noirs & tortueux
 Inondez les vertes campagnes ;
 Torrens, dont la prompte fureur
 Emporte aux yeux du laboureur
 L'ondoyant espoir de ses peines ;
 Par cet épouventable bruit
 Dont vous murmurez dans les plaines,
 Celebrez le Seigneur dont la main vous conduit.

VAPEURS dans la nue enfermées,
 Ministres du divin courroux,
 Voix terribles du Dieu jaloux,
 Soldats du Seigneur des armées ;
 Foudres, par vos coups merveilleux ;
 Faites aux hommes orgueilleux
 Reverer la main qui vous lance :

Et sur la teste des guerriers
 Qui se mocquent de sa puissance ;
 Ne respectez jamais ni palmes , ni lauriers.

VOUS , de qui les eaux fugitives
 Serpentent entre les cailloux ,
 Et provoquent d'un bruit si doux
 Le somme à venir sur nos rives ;
 Miroirs de crystal & d'argent ,
 Ruisseaux , qui d'un pas diligent
 Fuyez vers l'empire de l'onde ,
 Durant vostre cours deormais
 Louez le monarque du monde ,
 Qui ne voit point couler ses ans ni ses attraits ;

PERE fecond de la verdure ;
 Toy , qui viens rendre à l'univers
 L'éclat des ornemens divers
 Que luy dérobe la froidure ;
 Toy , que les aimables Zephyrs
 Echaufent d'amoureux soupirs ;
 Printemps , jeunesse de l'année ,
 Rend graces à Dieu de ces fleurs
 De qui ta teste est couronnée ,
 Et sçache que sa main en mesle les couleurs ;

ESTE' , dont les chaleurs fecondes

Meurissent les épics dorez ,
Qui dans les sillons alterez
Font ondoyer leurs testes blondes ;
Et toy , qui rends nos vœux contens ,
Automne , qui du doux printemps
Dégages les douces promesses :
Saisons pleines de tant d'appas ,
Louez l'auteur de vos richesses ,
Qui daigne vous régler d'un si juste compas.

VOUS , de qui la terre se pare ,
Lors qu'au bel œil du firmament
Elle montre pompeusement
Ce qu'elle produit de plus rare :
Beaux miracles d'un peu de jours ,
Chers desirs , fragiles amours
De nos innocentes bergeres ,
Thresor des jardins curieux ,
Et leurs étoiles passageres ,
Fleurs , benissez la main qui vous seme des cieux.

ROSE à la feuille delicate ,
Qui d'un éclat si lumineux ,
Au milieu d'un thrône épineux ,
Etales ta pourpre incarnate ;
Bien que la fraischeur de ton teint ,
Par le mesme astre qui la peint ,
En peu d'heures te soit ravie ;

Beny l'auteur de ton destin,
 Qui fait à la plus longue vie
 Des plus belles des fleurs envier ton matin.

COURIER qui jamais ne reposes,
 Sage medecin des ennuis;
 Flambeau, qui des plus noires nuits
 Tires la verité des choses;
 Temps, dont le pouvoir souverain,
 Sur le fer, le marbre & l'airain
 Laisse de si funestes marques;
 Fay par tes coups lents & mortels
 Tomber les palais des monarques;
 Mais du grand Roy des rois respecte les autels.

VOUS, qui, dès que le jour redore
 Le ciel d'astres étincelant,
 Faites un petit camp volant
 Pour piller les pleurs de l'Aurore;
 Qui gardez de si justes loix,
 Que pour les peuples & les rois
 Elles sont de riches exemples,
 Chastes ouvrières du miel,
 Par vostre cire dans nos temples
 Rendez un clair hommage au monarque du Ciel.

VOUS, qui sous les sombres feuillages,

Par de si justes tremblemens
 Et de si doctes roulemens,
 Variez si bien vos ramages;
 Chantres innocens & jaloux,
 Qui formez des combats si doux
 Pour la gloire de l'harmonie;
 Rossignols, delices des bois,
 Louez la Sageſſe infinie
 Qui conduit les accords de voſtre belle voix.

TOY, qui blanchis ton mors d'écume
 Et par un clair hanniffement
 Témoignes ton contentement
 Alors que le combat s'allume;
 Courſier, qui, percé de cent coups,
 Montres par un noble courroux
 Que nulle peur ne te travaille;
 Beny Dieu, dont l'autorité
 Règle le fort de la bataille,
 Où paroît ton courage & ta fidélité.

TOY, qui d'encens & de canelle
 Te formes un riche tombeau,
 Qui devient le fameux berceau,
 Où ta beauté ſe renouvelle;
 Oyseau, qui n'as point de pareil;
 Phœnix, dont le feu du Soleil
 Eteint & rallume la vie,

Beny Dieu, de qui la bonté
 A ses louanges te convie
 Par le fort merveilleux de ton éternité.

VOUS, qui, soit en paix, soit en guerre ;
 Aux termes d'un juste devoir
 Reglez le suprême pouvoir
 Qui vous rend les Dieux de la terre ;
 Princes, dont les fatales mains
 Gouvernent le sort des humains,
 Et de qui le sceptre est un foudre ;
 Deformais louez & craignez
 Celui qui vous peut mettre en poudre ;
 Celui qui vous fait vivre, & par qui vous régnez.

PEUPLES, lors que vostre souffrance
 Est au comble de sa rigueur,
 Du Dieu qui voit vostre langue
 Attendez vostre delivrance :
 Ne roulez pas dans vostre sein
 Un noir & perfide dessein
 Contre vos maistres legitimes :
 Mais d'un repentir genereux,
 Lavant les taches de vos crimes ;
 Devenez innocens, pour estre plus heureux.

SACREZ vangeurs des violences ;

Juste terreur des vicieux ;
 Vous qu'on voit , sans mains & sans yeux ;
 Des loix gouverner les balances ;
 Vous , dont les arrests solemnels
 Font le destin des criminels ;
 Source du repos des Provinces ;
 Ferme appuy de la pieté ,
 Base du thrône de nos Princes ,
 Juges , louez de Dieu la suprême Equité.

INNOCENS Ministres des Temples ,
 Medecins de nos passions ,
 De qui les moindres actions
 Doivent estre de grands exemples :
 Gardes vigilans des autels ;
 Vous , qui du salut des mortels
 Estes les terrestres arbitres ;
 Portiers du celeste sejour ,
 Prestres , par tant d'illustres titres ;
 Devez-vous pas à Dieu la louange & l'amour ?

VOUS , de qui les pudiques charmes
 Ne font point la guerre à nos sens ,
 Et qui de vos yeux innocens
 Versez moins de feux que de larmes ;
 Vierges , qui ne demandez pas
 Qu'au lustre vain de vos appas

On donne de vaines louanges,
 Célébrez d'un concert charmant
 Celui qui vous tient, comme aux anges,
 Lieu de pere & d'époux, de monarque & d'amant.

CHASTES ennemis des delices ;
 Qui reglez si bien vos desirs,
 Et trouvez vos plus doux plaisirs
 Dans les plus rigoureux cilices ;
 Vous qui constamment preferez
 A l'éclat des lambris dorez
 L'horreur de vos grottes secretes ;
 Anges d'un peu de chair couverts,
 Morts vivans, saints anachorettes,
 Louez Dieu qui preside à vos combats divers.

PERES de mille doux mensonges,
 Vous, dont le pinceau decevant
 Donne un si beau corps si souvent
 Au plus difforme de vos songes ;
 Chantres, qui jusques dans les cieus
 Pouffez vos airs harmonieux ;
 Arbitres de la renommée ;
 Que d'une plus illustre ardeur
 Deformais vostre ame allumée
 D'un objet sans défaut celebre la grandeur.

AU captif, dont l'ame est si basse ;

Laissez soupirer ses douleurs ,
 En n'enseigniez point à ses pleurs
 L'art de couler de bonne grace :
 Pour contenter sa vanité ,
 Cessez de flatter la beauté
 Dont son esprit est idolâtre ;
 Et sçachez que vostre pinceau
 Doit rougir d'animer du plâtre ,
 Luy qui du Roy des Cieux peut faire le tableau

BRILLANTE idole des avars ,
 Corrupteur public des estats ,
 Qui dans l'ame des potentats
 Verse des desseins si barbares ;
 Fatal ennemi des vertus ,
 Par qui les vices abatus.
 Relevent bien-tost leurs trophées ;
 Lâche tyran des beaux esprits ,
 Flambeau des guerres étouffées ,
 Tu n'es point de mes vers , ni l'objet , ni le prix

LE seul sujet qui me peut plaire ,
 C'est mon Dieu , qui seul m'a charmé.
 Pour luy je me sens enflâmé
 D'une ardeur qui n'est point vulgaire ;
 Pour luy ma lyre a des accords ,
 Qui , par d'agréables transports ,

Jusqu'au ciel portent ma pensée ;
 Et qui font peut-estre avouer
 Que la Muse est bien insensée ,
Qui craint d'estre barbare en le voulant louer.

SANS les loix de sa Providence ,
 Les Princes les plus redoutez
 Verroient bien-toist de tous costez
 Tomber leur gloire en décadence :
 Il sçait confondre leurs projets :
 Des plus zelez de leurs sujets
 Il fait , quand il veut , des rebelles :
 Il conduit leurs actes guerriers :
 Et selon ses loix éternelles ,
Couvre leur front de honte, ou le ceint de lauriers.

EN agissant , il se repose ;
 Il change tout , sans se changer ;
 Il peut , sans un bras étranger ,
 Executer ce qu'il propose ;
 Il donne , & ne s'appauvrit pas ;
 Il fait tout d'un juste compas ;
 Tout fléchit sous sa main puissante ;
 Le neant reconnoît sa voix ;
 Il soutient la terre pesante ;
Et son thrône est fondé dessus son propre poids.

LA fortune n'a point de roue ;

Et jamais ses tours differens
 N'ont fait les rois & les tyrans ;
 Les idoles d'or & de boue :
 C'est Dieu , qui de ses propres mains
 Donne aux peuples des souverains ,
 Dans sa grace , ou dans sa colere ;
 Et qui , par ses ordres divers ,
 Ou comme juge , ou comme pere ;
Mais toujours justement , gouverne l'univers ;

IL est l'éternelle sagesse ;
 Il est l'unique verité ;
 Sans melange & sans qualité ;
 Son essence fait sa richesse ;
 Il est tout ce que nous croyons ;
 Et rien de ce que nous voyons ,
 Encore qu'il soit toutes choses ;
 Dans luy-mesme il trouve son lieu ;
 Il tient seul la chaisne des causes.
 Que diray-je , mortels : En un mot , il est Dieu.

GRAND Dieu , ce n'est qu'à tes merveilles ;
 Ce n'est qu'à ton nom precieux ,
 Que par un destin glorieux
 Ma jeunesse a donné ses veilles.
 Maintenant que , loin des dangers ,
 A l'ombre des verds orangers ,

J'ay de si douces destinées,
 Doy-je pas avec plus d'effort
 User mes meilleures années
 A louer ta bonté qui m'a conduit au port ?

JE veux bien prendre la houlette ;
 Pourveu qu'en menant tes troupeaux,
 Pour toy , sur le bord des ruisseaux,
 Je puisse accorder ma musette ;
 Pour toy , dont l'amour paternel
 Venant par un coup solennel
 De conserver nos pasturages,
 Apprends aux siecles à venir
 Que tu fais gronder tes orages,
 Pour te faire connoistre , & non pour nous punir.



CANTIQUE DES TROIS ENFANS,

ESPOIR de toute ame affligée,
Grand Dieu, nostre unique recours ;
Par qui la trame de nos jours,
Malgré les feux, est prolongée ;
Seigneur, dont la puissante main
Des fers d'un tyran inhumain
Sauva nos ancestres fidelles,
Que ton nom soit toujours beny !
Que, par des chansons immortelles,
On celebre à jamais ton pouvoir infiny !

QUE dans le sejour où ces anges,
Qui ne sont que flâme & qu'ardeur,
Servent de thrône à ta grandeur,
On chante tes saintes louanges !
Qu'on te benisse dans les cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautez n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons !

RARES & superbes ouvrages,

Merveilles , chefs-d'œuvres divers
 Qui paroissez dans l'univers,
 Venez rendre à Dieu vos hommages.
 Ce que vous avez de beauté,
 De richesse & de majesté,
 Vous le devez à sa puissance :
 Elle vous a formez de rien ;
 Et la loy de sa providence
 Est de vostre grandeur l'infailible soutien.

BENISSEZ Dieu, troupes ailées,
 Anges, qu'embrase son amour ;
 Clairs flambeaux, qui dans ce séjour
 Guidez nos ames exilées ;
 Voûtes d'or, miracles roulans,
 Globes de flâme étincelans,
 Palais d'admirable structure,
 Thrônes d'azur, superbes corps,
 Beaux Cieux, gloire de la nature,
 Celebrez sa grandeur en vos charmans accords.

MERS aux pilotes inconnues,
 Rendez hommage au Souverain
 Par qui, sur des globes d'airain,
 Vous estes en haut soutenues.
 Et toy, pere de la clarté,
 Miroir de la divinité,

Amour de la terre & de l'onde ;
 Oeil du ciel qui nous fait tout voir ;
 Roy des astres , ame du monde ,
 Beny Dieu qui t'éclaire & qui te fait mouvoir ;

LOUEZ sa grandeur nompareille ,
 Inconstant Soleil de la nuit ,
 De qui le char roule sans bruit
 Lors que la Nature sommeille ;
 Illustre courriere des mois ,
 Lune , dont les secretes loix
 Gouvernent les plaines salées ;
 Feux errans , celestes flambeaux ;
 Fleurs d'or sur le ciel étalées ,
 Astres , benissez Dieu qui vous a faits si beaux ;

PERLES brillantes & liquides ,
 Douce nourriture des fleurs ,
 Celeste miel , fertiles pleurs
 Dont l'aube rend les prez humides ;
 Et vous , corps sans ame mouvans ,
 Objets trompeurs , jouets des vents ;
 Sources d'agreables orages ,
 Espoir des bleds à demy morts ,
 Voiles du ciel , subtils nuages ,
 Louez Dieu dont la main dispense vos thresors ;

HORRIBLES auteurs des tempestes ;

Rois de l'air , terreurs des nochers ,
 Vents , qui des plus fermes rochers
 Ebranlez les superbes testes ;
 Foudres , qui grondez dans les airs ,
 Ravines , orages , éclairs ,
 Effroy des ames criminelles ;
 Armes dont le ciel irrité
 Punit icy-bas les rebelles ,
Benissez du Seigneur la haute majesté.

FEU , qui d'une vitesse extrême ,
 As pris place dessous les cieux ,
 Où , sans te montrer à nos yeux ,
 Tu vis seulement de toy-mesme ;
 Air , où le ciel avec horreur
 De son équitable fureur
 Imprime les sanglantes marques ,
 Louez Dieu qui se sert de vous ,
 Quand les peuples & les monarques
Ont par leurs attentats provoqué son courroux.

PRINTEMPS , qui fais pousser les herbes ;
 Hyver , couronné de glaçons ;
 Esté , dont les riches moissons
 Rendent nos campagnes superbes ;
 Gresse , neige , brouillards épais ,
 Louez le Seigneur à jamais ;

Celebrez

G O D E A U.

747

Celebrez son nom adorable.
Tout ce qu'il produit est parfait ;
Et cet univers admirable
De son divin pouvoir n'est qu'un petit effet.

NUIT amoureuse du silence,
De qui les pavots innocens
Des soins qui travaillent nos sens
Adoucissent la violence ;
Jour , qui chassant l'obscurité ,
Fais connoître la verité
Dès objets que cachent les ombres ;
Benissez ce Dieu nompareil ,
Sans qui les astres seroient sombres ;
Et qui de ses clartez éblouit le Soleil.

RICHE & pesante creature,
Vieille nourrice des humains ,
Qui rends au travail de leurs mains
La recompense avec usure ;
Tertres par leurs soins cultivez ,
Monts jusques au ciel élevez ,
Prez fleuris , abondantes plaines ;
Vallons de richesses couverts ,
Louez les grandeurs souveraines
De l'adorable auteur de vos thresors divers.

FLEUVES, qui , durant vostre course

Tome IV.

N

G O D E A U.

Vous enfant de mille ruisseaux ,
Portez de si pesans fardeaux ,
Benissez Dieu dès vostre source.
Et vous , de qui le lieu natal
Semble une coupe de crystal ,
Fontaines ; ames des prairies ;
Clairs ruisseaux , d'un paisible bruit
Le long de vos rives fleuries
Parlez de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

FAMEUX theatre des naufrages ;
Toy , dont les flots impetueux
Viennent d'un pas respectueux
Baïser le sable des rivages ;
Creux & vaste empire du vent ,
Dont le calme est si decevant ;
Molle ceinture de la terre ,
Lien des peuples écartez ,
Champ de la paix & de la guerre ;
Mer , fay benir ton maistre à tes flots redoutez

VIVANS écueils, lourdes balaines ,
Reines de l'humide troupeau ,
Qui trouvez à peine assez d'eau
Au milieu des liquides plaines ;
Hostes de l'air & des forests ,
Dont les chansons ont des attraits

Qui charment si bien nos oreilles ;
 Et vous , où Dieu ne fait pas voir
 Moins de beautez & de merveilles ,
 Terrestres animaux , benissez son pouvoir.

RENDEZ-luy vos justes hommages ;
 Redoublez vos saintes ferveurs.
 O vous qu'il comble de faveurs ,
 Hommes , ses vivantes images ;
 Peuple , qu'il a choisi pour sien ,
 Dont il s'est rendu le soutien
 Tandis que tu luy fus fidelle ;
 Et vous qui près de ses autels ,
 Où vostre charge vous appelle ,
 Implorez sa faveur pour les autres mortels !

AMES , qui parmy la licence ,
 Et sous cet air contagieux
 Qui se répand en tant de lieux ,
 Vous conservez dans l'innocence ;
 Pour qui les sentiers des vertus ,
 Quoy que rudes & peu battus ,
 Sont pleins d'immortelles delices ,
 Louez ce Dieu qui vous conduit ,
 Qui vous fait triompher des vices ;
 Et vous sert de Soleil au milieu de la nuit.

MAIS nous qu'il couronne de gloire ,

Qu'il garde au milieu de ses feux ;
 A qui, dans un combat fameux,
 Il fait remporter la victoire ;
 Nous dont il a brisé les fers ;
 Nous qu'il retire des enfers ;
 De qui la cause arme les anges ;
 Celebrons son nom à jamais ,
 Faisons retentir ses louanges :
Et quand nous parlerons , parlons de ses bienfaits :

QUI n'eut dit qu'un sanglant courage
 Alloit contenter sa fureur ,
 Que nostre foy n'estoit qu'erreur ;
 Et nostre constance que rage ;
 Alors que d'un cruel effort
 On nous enfermoit où la Mort
 Regne sur un thrône de flâme ?
 Mais ce Dieu , dont les saintes loix
 N'ont jamais fortty de nostre ame ,
Revoque les arrests que prononcent les rois :

LES rigueurs de la servitude ;
 Les tourmens, les pertes, l'ennuy ;
 Alors qu'on les souffre pour luy ,
 N'ont rien ni d'amer ni de rude :
 On court au plus honteux trépas ;
Le vice , avec tous ses appas ,

Rencontre des cœurs immobiles :
 Leurs efforts ne sont plus mortels :
 Et les roseaux les plus fragiles,
 En colonnes changez , soutiennent ses autels.

S O N N E T

Sur la Conversion de saint Paul.

GRACE , qui du grand Paul domtez l'esprit rebelle ,

Que ce coup est fameux ! que ce triomphe est beau !
 En luy , d'un loup cruel , tu fais un doux agneau ;
 Et d'un fier adverfaire , un Apôtre fidelle.

LA Croix luy fit horreur , la Croix luy semble belle ;
 L'ennemy de l'église est son époux nouveau ;
 Il en fut la terreur , il en est le flambeau ;
 Il vouloit la détruire , il veut mourir pour elle.

PAR une heureuse cheute , il monte dans les cieux ;
 Une vive lumiere , en aveuglant ses yeux ,
 De son cœur aveuglé chasse la nuit obscure.

GRACE , qui de tes dons le combles aujourd'huy ;
 Bientost de tes faveurs tu recevras l'usure :
 Il est vaincu par toy ; mais tu vaincras par luy.

PARAPHRASE DU PSEAUME 136.

ASSIS sur les bords de l'Eufrate,
 Dont le fier & rapide cours
 Baigne les orgueilleuses tours
 De qui Babylone se flate ;
 Objet de la fureur des cieux,
 O Sion ! ô chere patrie !
Le triste souvenir de ta gloire flétrie
 Nous tira des larmes des yeux.

NOS harpes toutes détendues,
 En cet estat où nos douleurs
 Ne vouloient de nous que des pleurs ;
 Estoiert aux faules suspendues.
 Mais, en cette captivité,
 Nos maistres pleins de violence
Ne nous permettoient pas de garder le silence ;
 Ni de pleurer en liberté.

REPRENEZ vos harpes muettes,
 Disoient ces vainqueurs inhumains ;
 Chantez-nous ces cantiques saints,
 Qu'apprit Sion de ses prophetes.
Ce discours accreut nos douleurs ;

Il nous vint de honte confondre ;
 Et dans nostre transport , nous n'y pûmes répondre
 Que par des soupirs & des pleurs.

COMMENT ? Ferions-nous cet outrage
 Aux hymnes sacrez de Sion ,
 Qu'une barbare nation
 Entendist leur divin langage ?
 Quel sacrilege , que des chants
 Faits pour celebrer les louanges
 Du Monarque éternel des hommes & des anges
 Charment l'oreille des méchans ?

O SION ! si de ma memoire
 Jamais je songe à te bannir ,
 Si de ce charmant souvenir
 Je ne fais ma plus grande gloire ,
 Que je sente engourdir mes doigts !
 Qu'aussi-tôt ma langue sechée ,
 Au palais enrôué demeurant attachée ,
 Perde l'usage de la voix !

SOUVIEN-toy , grand Dieu des batailles ;
 Des fureurs des enfans d'Edom ,
 Au jour où , blasphémant ton nom ,
 Ils renverserent nos murailles ;
 Où tenant en main le flambeau ,

Ils disoient d'une voix cruelle :
Des superbes palais d'une ville si belle
 Ne faites qu'un vaste tombeau.

SACHÉ , orgueilleuse Babylone,
 Que Dieu , qui par tes cruautés
 Punit nos infidelitez ,
 En poudre reduira ton thrône.
 Beny celui , de qui la main
 Lancera sur toy le tonnerre ,
Et qui nous vengera par une juste guerre
 Des maux de ton joug inhumain.

JUSTE main , & non pas cruelle ;
 Qui , sans qu'on la puisse accuser ;
 Doit contre la pierre écraser
 Tes fils pendus à la mamelle.
 Dieu te fera , dans ce malheur ;
 Voir la vanité de ta gloire ;
Et que nos seuls pechez t'ont donné la victoire ,
 Que tu donnes à ta valeur.



DESMARETS.

JEAN DESMARETS sieur DE SAINT SORLIN, Parisien, Contrôleur - Général de l'Extraordinaire des Guerres, Secrétaire général de la Marine de Levant, Poëte François, & de l'Académie dès le commencement de son institution, fut député de la part de M. le Cardinal de Richelieu vers M. le Premier-Président le Jay, pour faire vérifier les Lettres Patentes de l'Académie par le Parlement. M. le Cardinal de Richelieu voyant le talent qu'il avoit pour la Poësie, l'engagea à faire quelques pieces de Theatre. *Desmarets* en fit une intitulée *Aspasie*, qui fut jouée devant le Duc de Parme; & une autre appelée *Mirame*, pour laquelle le Cardinal de Richelieu avoit des tendresses de pere, & dont la représentation lui coûta deux ou trois cent mille écus. Le Cardinal de Richelieu l'engagea encore à en faire d'autres: & comme il vouloit s'en excuser sur son Poëme de *Cloris* qu'il faisoit alors, le Cardinal * lui dit, qu'il aimoit

* *Monsieur Pellisson.*

mieux jouir des fruits de sa Poësie autant qu'il seroit possible ; & que , ne croyant pas vivre assez long-temps pour voir la fin d'un si long ouvrage , il le prioit de s'occuper pour lui à quelques Pieces de Theatre , dans lesquelles il pût se délasser agréablement de la fatigue des grandes affaires. Outre ses ouvrages de Poësie , il a fait d'autres ouvrages de dévotion & de galanterie ; ce qui a fait dire à M. de Rostau que les théâtres , les ruelles , les dames , les convents de religieuses , ont été remplies des vers de M. Desmarets , aussi bien que de sa prose. Il a fait une Comédie appelée *les Visionnaires* , qui fut fort bien reçue dans le monde. Il fit quelque temps après *les Délices de l'Esprit* , qu'il présenta à une personne de ses amis , pour lui en demander son sentiment : cet homme lui répondit , que *Vision pour Vision* , il aimoit autant *les Visionnaires*.





DESMARETS.

STANCES.

TRISTES & malheureuses nuits ;
Qui resveillez tous mes ennuis ,
Tandis que vous donnez repos à toute chose ;
Me plaindray-je tousjours ainsi ?
C'est assez soupirer , souffrez que je repose ;
Et ne me dites plus , Cloris n'est point icy.

DESJA la Lune en passissant
Fuit devant le Soleil naissant ;
Et le sommeil encor n'a fermé ma paupiere.
Pour moy seulement sous les cieux
La nuit est sans repos & le jour sans lumiere ;
Aussi tost que Cloris s'esloigne de mes yeux.

MESSAGERE de la clarté,
Déesse, de qui la beauté

Emprunte mille attraits de celle que j'adore,
Viens-tu m'annoncer son retour ?
Tu cours en vain pour moy; retourne, belle Aurore,
Si tu viens seulement pour annoncer le jour.

POURQUOY, courriere d'Orient,
Verses-tu des pleurs en riant ?
Pleures-tu de pitié, voyant ce que j'endure ?
Et si tu ris en mesme temps,
N'est-ce point que tu veux me donner un augure
Que je verray bien tost les beautez que j'attens ?

HEIAS! que ce penser est doux !
Le ciel de mon bien trop jaloux
Me deffend d'esperer l'heur que tu me proposes,
Mais toy, qui redonnes le jour,
Et qui rends à nos yeux toutes les belles choses,
Que ne ramenes-tu l'object de mon amour ?



LES GRACES.

A Mademoiselle de Bourbon.

MERVEILLEUSE beauté, race de tant de Rois,
Princesse, dont l'esclat fait honte aux immortelles,
Nous ne pensions estre que trois,
Et nous trouvons en vous mille Graces nouvelles.

LA VIOLETTE.

S'offrant pour servir d la Guirlande de fleurs de Mademoiselle de Rambouillet, qui luy a esté faite sous le nom de Julie.

FRANCHE d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Modeste en ma couleur, modeste en mon sejour;
Mais si sur vostre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.



P S A L M E X C V L

Dominus regnavit.

MORTELS , qui de la terre habitez les campagnes ,
 Et vous qui cultivez ces fertiles montagnes
 Que l'on void s'eslever au vaste sein des mers ;
 Peuples , Princes & Rois , qu'aux astres on envoie
 Des cantiques de joye ,
 Sçachant que le Seigneur regne par l'univers.

LES feux du firmament luy couronnent la teste ;
 Les nuages épais , l'orage , la tempeste ,
 La gresle & les frimats l'arment de tous costez :
 La justice a ses pieds est la base durable
 Du trosne espouventable ,
 D'où partent ses arrefts des hommes redoutez.

UN siffiant tourbillon de devorantes flames
 Pour porter la terreur dans les superbes ames
 Trace une large voye au devant de ses pas ;
 Et les cœurs forcenez qui s'opposent sans crainte
 A sa Majesté sainte ,
 Par ces horribles feux reçoivent le trespas.

ON a veu les esclairs messagers de la foudre ;
 Et la terre , ayant peur d'estre reduite en poudre ;
 Aussi tost en trembla jusqu'en ses fondemens.
 Le Soleil effrayé retarda sa carriere ,
 Croyant que sa lumiere
 Alloit estre destruite avec les elemens.

DEVANT l'ire de Dieu les monts s'humilierent ;
 Et leurs chefs orgueilleux de crainte se plierent ,
 Jusques à s'abaisser aux creux de leurs vallons :
 Les rivages des mers se cachèrent sous l'onde
 Devant l'auteur du monde ,
 Comme font les roseaux devant les Aquilons.

LES cieux, où le Seigneur fait gronder son tonnerre,
 Annoncent sa justice aux meschans de la terre ,
 Pour leur faire estouffer leurs pensers criminels :
 Et les peuples du monde , estonnez de sa gloire ,
 Par un chant de victoire
 Honorent le pouvoir de ses bras éternels.

O vous, dont l'ame simple, à l'erreur asservie ;
 Adore vainement des déitez sans vie ,
 Qu'un mortel artisan a taillé de ses mains ;
 Soyez confus , Gentils , dont les espoirs frivoles
 S'attachent aux idoles ,
 Qui n'ont pas le pouvoir du moindre des humains.

ADOREZ le Seigneur , publiez ses louanges ,
 Vous qui le contemplez, heureux Esprits des Anges
 Pouffez jusqu'icy bas vos immortelles voix ;
 Que leur douce harmonie arrive à nostre oreille ;
 Que Sion s'esmerveille
 Des grandeurs de son maistre, & revere ses loix.

C'EST ce Dieu tout-puissant qui gouverne le monde,
 Qui conduit les ressorts de la terre & de l'onde,
 Et qui regle des cieus les mouvemens divers :
 C'est luy qui de là haut vid consumer en cendre ,
 Puis aux ombres descendre
 Ces mortels que pour Dieux se forgea l'univers.

VOUS que l'amour de Dieu d'un saint zele trans-
 porte ,
 Haïffez le péché d'une hayne aussi forte
 Qu'un cygne peut haïr l'aigle aux ongles tranchans.
 Ce Dieu, qui ses esleus de l'olympé regarde,
 Est nostre seure garde ,
 Et nous delivrera de la main des meschans.

DIEU dans l'ame des bons ses lumieres desploye ;
 Et dans les humbles cœurs seme une douce joye,
 D'où s'esleve un transport sans cesse renaissant.
 Donc resjouissez-vous, ames saintes & justes ,
 Et de titres augustes
 Honorez le Seigneur si doux & si puissant.

TOMBEAU DU CARDINAL DE RICHELIEU.

O D E.

PLACE aux Muses immortelles,
O troupe de médifans,
Detestables partisans
D'ennemis ou de rebelles.
Neuf déesses a la fois
Vont faire bruire leurs voix :
Fuyez, elles vont parestre,
Pour couvrir de lauriers vers
Richelieu, qui fit son maistre
L'arbitre de l'univers.

RARE modèle des Princes ;
Louis, juste conquerant,
Qui d'un espace si grand
As élargy tes provinces ;
Si par son puissant conseil,
Ton courage sans pareil
Conceut les faits qu'on adore ;
S'il donna force à tes loix ;
Souffre qu'en lui l'on honore
La merveille de ton choix.

DES MARETS.

QUAND la Parque inexorable
Eut par un dur accident
Fait voir le triste occident
De cet astre incomparable ;
Le chœur des divines sœurs,
Dont il aimoit les douceurs
Et la majesté sublime ,
Sentit à ce grand malheur ,
Que le seul silence exprime
Une profonde douleur.

L'ENVIE aux dents venimeuses ,
Aux ongles noirs & perçans,
Qui , laissant les impuissans ,
S'attaque aux testes fameuses ;
Mais qui dans les jours d'Armand
Grondoit à peine un moment ,
Sous ses grandeurs étouffée ;
Prend ce temps d'un lâche cœur ,
Pensant dresser son trophée
Sur la mort de son vainqueur.

SOUDAIN de noires malices
Ses beaux faits sont combattus :
On déguise ses vertus
De l'affeux masque des vices.
Sa justice est cruauté ;
Son courage , une fierté

Funeste à l'heur de la terre :
Et tous d'une ingrate voix ,
Font un crime de la guerre
Qui mit l'Espagne aux abois.

DANS leur deuil , les filles saintes
Se réveillent en sursaut ,
Pour livrer un rude assaut
A ces insolentes feintes.
Elles ramassent leurs sens ,
Pour opposer leurs accens
Au bruit mensonger qui vole :
Et pour aider leur chaleur ,
Le dépit rend la parole
Qu'avoit ravy la douleur.

PLACE donc , ô bande impure ,
A cet immortel troupeau ,
Qui va luy faire un Tombeau
D'inébranlable structure.
Des marbres suivront leurs voix ;
Comme le chantre autrefois
Qui bastit Thebes à sept portes :
Et déjà ne voy-je pas
Cent & cent colomnes fortes
Roulantes après leurs pas ?

DEJA je les voy rangées.

Quel miracle ! Je voy plus :
 De leurs chapiteaux feuillus
 Leurs testes sont ombragées.
 Plus haut ; d'un jaspe vermeil,
 S'élevent d'ordre pareil
 Les frises & les corniches ;
 Et dans l'intervalle égal
 Le porphyre orne les niches
 Pour le marbre ou le métal.

VOICY l'illustre rebelle,
 La rivale de nos Rois,
 Aux autels ainsi qu'aux loix
 Audacieuse infidelle ;
 De marbre, au front couronné,
 D'un fier rempart ruiné ;
 Captive & toujours altiere ;
 Et qui traînant son flambeau,
 Vient se placer la premiere
 Pour l'ornement du tombeau.

L'IMAGE du Dieu qu'adore
 Le vaste empire azuré,
 La fuit, comme ayant juré
 De la secourir encore.
 Mais il nous montre ses fers,
 Et que les affronts soufferts

Ont ravalé son audace.
Il est forcé justement
D'orner la seconde place
Du superbe monument.

CETTE reine est Albione,
Fiere de titres vieilliss,
Et qui mesle en vain les Lis
Aux Roses de sa couronne.
La Revolte aux yeux hagards,
L'Erreur aux louches regards,
Suivent en jaspe de Pare;
Et toutes, avec rougeur,
Du sceptre & de la thiare
Vont honorer le vangeur.

QUE cette image est polie!
Et qu'un ouvrage si beau
Est fait d'un docte ciseau!
C'est l'agréable Italie.
L'art, sans l'aide des couleurs,
Y joint la joye & les pleurs:
Elle rit de se voir libre:
Elle pleure en mesme temps
Celuy qui sauva le Tybre
Des fers des nouveaux Tytans.

TROIS à couronnes ducales

DES MARETS.

Viennent prendre icy leur rang :
 Deux font d'un pur marbre blanc,
 L'autre à veines inégales.
 C'est Savoye aux aspres monts,
 Et Mantoue aux lacs profonds ;
 L'autre est l'ingrate Lorraine.
 Les deux sont en liberté ;
 L'autre aux fers, porte la peine
 De son infidélité.

QUEL puissant colosse arrive,
 De bronze aux replis dorez,
 Qui de princes deschirez
 Foule une troupe captive ?
 C'est l'Espagne au front altier,
 Qui bridait le monde entier
 Par cent terres divisées ;
 Et qui dedans ses lambeaux,
 De ses couronnes brisées
 Sauve à peine les morceaux.

LA belliqueuse Allemagne
 Qui s'enfle d'un titre vain,
 Tenant un globe en sa main,
 Les yeux bandez l'accompagne.
 L'une & l'autre, en s'embrassant,
 Semblent sous un faix pressant

Sentir leur corps qui succombe ,
Baissent leurs chefs affoiblis ,
Et tristes ornent la tombe
Du grand ministre des Lis.

DEJA ces grandes statues
Parent le tour du Tombeau.
Que le spectacle en est beau !
Que de fiertez abatues !
Mais les Muses que j'entends ;
Par des tons plus éclatans
Appellent d'autres merveilles.
Leurs accens délicieux
Charment déjà les oreilles ,
Et nous vont charmer les yeux.

QUATRE grands coursiers d'albâtre
Avancent leurs nobles corps ,
Et semblent mâcher leurs mords
D'une bouche opiniastre.
Ils traînent un char jaspé ,
Dont le trône est occupé
Par un Princesse auguste ,
Qui porte écrit dans ses mains :
J'ay pour mon Roy, le plus juste
De tous les Rois des humains.

D'UN Lis sa dextre est armée ;

Ses cheveux font ennoblis
 D'une couronne de Lis :
 De Lis sa robe est semée.
 Elle pleure en triomphant ;
 Et de douleur étouffant,
 S'éleve sur l'édifice ;
 Puis d'un air imperieux
 Regne sur le frontispice
 Du monument glorieux.

QUEL mysterieux mélange
 Traîne la Religion ,
 D'un bœuf avec un lion ,
 Et d'un aigle avec un ange ?
 Sur son beau char à genoux
 Elle porte les saints cloux ,
 Et l'étendart adorable ;
 Et d'une grave douccur
 Monte au sepulchre honorable
 De son fameux défenseur.

QUELLES brillantes images !
 Quel travail si diligent
 Fondit tant d'or & d'argent
 Pour former ces beaux ouvrages !
 Ce sont les vertus d'Armand ,
 Qui le portent dignement

Sur un nuage d'agate ;
 Et qui d'un vol glorieux ,
 L'ostant à la terre ingrate ,
 Semblent l'enlever aux cieux.

DE front paroist la Prudence ;
 La Force est à son costé ;
 Et près de la Pieté
 Celle qui tient la Balance.
 Voyez la Vertu sans prix ,
 Le frein des puissans esprits ;
 Qui tempere toute chose.
 Voici l'immuable Foy ,
 Sur qui seurement repose
 L'heur d'un Estat & d'un Roy.

LA l'exacte Vigilance
 Ouvre un œil vif & perçant :
 Là décoche un trait puissant
 La guerrière Diligence :
 Icy d'un regard humain ,
 Mais d'une prudente main ,
 Repand son or la Largesse :
 Là par leurs charmes vainqueurs
 La Courtoisie & l'Adresse
 Font la conquête des cœurs.

ICY paroist l'Eloquence ,

Tome IV.

R

Fort appuy des grands conseils :
 Là, feconde en appareils ,
 Luit la sage Prevoyance ,
 Le Secret au front couvert ;
 La Franchise au cœur ouvert ,
 La Vivacité brillante ,
 La Constance au ferme pas ,
 Et l'Autorité puissante ,
 Colonne des grands Estats ;

LA Science au vol sublime ,
 Tous ses tresors deployant ;
 Et la Grace costoyant
 La Majesté magnanime ;
 L'innocence aux doux regards
 Qui pure de toutes parts
 Leve au ciel sa teste illustre.
 Et là de son clair flambeau
 La Noblesse épand un lustre
 Sur tout l'auguste troupeau.

CETTE machine pompeuse
 Monte sur le monument ,
 Portant de l'heureux Armand
 La figure lumineuse.
 Le labeur est accompli :
 L'œil de merveille est remply :

L'art fait que tout y respire.
Et je lis sur le milieu :
Peuples , c'est assez vous dire ,
Cy gist le grand Richelieu.

TOY , chantent alors les Muses ,
Qui plein d'ardeur & de foy ,
Rendis des faits de ton Roy
Tant de nations confuses ;
Voy , cher amant de nos sons ,
L'ouvrage que nous dressons
Pour faire vivre ta vie ;
Et qui, malgré les hyvers
Et la fureur de l'envie ,
Verra finir l'univers.

VOY du ciel que la journée
Qui borna ton noble cours,
Ainsi que tes autres jours
Fut de gloire couronnée.
Voy les larmes de ton Roy.
Voy vivre mesme après toy
Tes conseils que l'on admire ;
Et qui regneront puissans ,
Tandis que dans cet empire
Pourra regner le Bon sens.

*Les Amours du Compas & de la Regle, & ceux du
Soleil & de l'Ombre.*

A M. LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

P O E M E.

ANIMÉ' du beau feu d'une nouvelle audace,
 D'un pied libre je cours aux vallons de Parnasse;
 Et la Muse en riant me conduit par la main,
 Où ne marcha jamais le Grec ny le Romain.
 Richelieu, dont les soins embrassent tout le monde,
 Et de qui la conduite en merveilles feconde
 Sera de nos neveux le juste étonnement,
 Au recit de mes jeux donne quelque moment,
 Dedale n'avoit pas de ses rames plumeuses
 Encore traversé les ondes écumeuses;
 Et d'un art merveilleux, par le vague des airs,
 Evité de Minos la colere & les fers:
 Il n'avoit pas encor, pour un honteux usage,
 Fait servir au taureau l'incestueux ouvrage,
 Qui fut du lit royal le reproche éternel,
 Et rendit l'artisan celebre & criminel:
 Quand sa sœur, qui vit l'art surpasser la nature,
 Luy presenta Perdix sa chere nourriture;

Afin qu'un jour , instruit par ses doctes leçons ,
Il se rendist fameux entre ses nourrissons.
L'enfant montra d'abord une ame industrieuse ,
Capable de conseil , prompte , laborieuse :
Et le soleil passant par ses douze maisons ,
A peine eut quatre fois ramené les saisons ,
Que les mains de Perdix heureusement guidées ,
Par un esprit fertile en nouvelles idées ,
Formèrent un amas d'ouvrages curieux ,
Que Dedale admira , puis en fut envieux.
Perdix, un jour épris de l'amour de l'étude ,
Cherchant pour en jouir l'heur de la solitude ,
Après mille détours , coucha ses membres las
Sur le seuil consacré du temple de Pallas.
Soudain , qui le croira ? comme de sa cervelle
Jupiter fit sortir la sçavante pucelle ,
Naquirent du cerveau du jeune vertueux
La Scie & le Compas , deux enfans monstrueux ;
Mais dont l'utilité , dans les arts secourable ,
Rend du pere à jamais la memoire adorable.
Des deux nobles jumeaux , l'un en peu de moments
Enrichit les beaux arts d'infinis ornemens :
Et l'autre aux dents d'acier , long supplice des arbres ,
Fut capable d'ouvrir le cœur mesme des marbres.
Son frere le Compas fut pourvû seulement
De jambes & de teste , & marcha justement ,
Tournant de tous costez par ordre & par mes
Et de cercles divers traçant quelque figure.

Dedale, qui cherchoit l'apprentif égaré,
Enfin l'appercevant sur le seuil reveré,
Vit le moment natal où le disciple habile
Enfantoit ces jumeaux de son cerveau fertile.
Aussi-tost la rougeur sur son front s'épandit,
Jaloux que son neveu par là vint en credit.
Enfin de la raison ayant perdu l'usage,
La fureur s'empara de son triste courage.
Le respect de sa sœur ne fit qu'un vain effort :
Du disciple innocent il medita la mort.
D'une aspre jalousie abominable exemple !
Il le precipita de la voûte du temple.
Mais Pallas, qui prend soin des esprits vertueux ;
Suspend du corps tombant le poids impetueux :
Et transforme en oiseau l'artisan admirable,
Qu'un esprit trop fecond avoit rendu coupable.
La Scie & le Compas , témoins de ce malheur ,
Se sentirent touchez d'une vive douleur ;
Et redoutant les traits de l'envieuse rage ,
Craignirent à leur tour de souffrir mesme outrage ;
Changerent leur regret au soin de se sauver.
La Scie, estant sans pied, ne put se soulever :
Et perdant tout respect , quoy que fille bien née ;
Détesta du vieillard la fureur obstinée.
Dedale, qui la vit dans ces transports ardens ,
Pour adoucir ses cris , usa toutes ses dents :
Puis d'un fer retaila leurs breches abattues.
Le Compas se sauva sur ses jambes pointues.

D'un pas viste & craintif il se mit à courir,
Sans marquer un seul trait qui le pût découvrir.
Dedale trop subtil eust reconnu ses traces :
Mais comme un giboyeur monté sur des échasses,
Qui sans mouiller ses pieds traverse les marets,
De mesme le Compas arpenta les guerets.
Enfin, se trouvant las, dans un bois il s'arreste ;
Contre le tronc d'un chesne il appuyoit sa teste,
Pleurant son pere mort, & le sort de sa sœur ;
Quand d'un sommeil paisible il sentit la douceur.
Le Soleil, connoissant sa gentille nature,
Et prevoyant l'éclat de sa race future,
Luy dit en ce moment : Leve toy de ce lieu :
Tu seras digne époux de la fille d'un Dieu.
Souvent dans nostre sort les deitez prosperes,
Font naistre le bonheur au fort de nos miseres.
Le Compas glorieux se réveille en sursaut,
Emeu de cette veue & d'un honneur si haut :
Regarde le Soleil fixement comme un aigle,
Luy rend grace, s'en va ; puis rencontre la Regle
Droite, d'un grave port, pleine de majesté,
Inflexible, & sur tout observant l'équité :
Luy jette un doux regard, la contemple, & s'étonne.
Aussi-tost à l'aimer son ame s'abandonne :
Et sans se souvenir des propos du Soleil,
Adore le miracle, & le croit sans pareil.
Il l'aborde ; & remply d'une honnestre assurance,
Tournant la jambe en arc, luy fait la reverence.

Pour rendre le salut à ce grotesque amant ;
 Le Regle ne daigna se courber seulement.
 Lors , sans se rebuter , il luy tient ce langage :
 O vous, dont la beauté dans ses chaînes m'engage,
 Soulagez par pitié mes desirs vehemens !
 Et mille biens naistront de nos embrassemens.
 Perdix , ce rare esprit , me donna la naissance.
 N'ayez pas à mépris mon utile alliance.
 La Regle , pour borner ses vœux ambitieux ,
 Luy dit : Mon origine est mesme dans les cieux.
 Celuy dont je tiens l'estre entre les Dieux se nombrø ;
 Je nâquis des baisers du Soleil & de l'Ombre.
 Un jour parmy les Dieux mon pere se vançoit ,
 Que rien dans l'univers ses regards n'évitoit.
 Celuy des immortels qui preside aux messages ,
 Luy dit: As-tu vû l'Ombre en tous tes longs voyages ?
 Cette brune agreable , & de qui les douceurs
 Sont les plus chers plaisirs des doctes , des chasseurs ;
 Et de tant de mortels qui la trouvent plus belle
 Que tes plus beaux rayons que l'on quitte pour elle ?
 Le Soleil fut surpris ; & le pere du jour
 Sentit naistre en son cœur & la honte & l'amour.
 Du desir de la voir son ame est embrasée.
 Il la cherche par tout , croit sa conquête aisée.
 Mais l'Ombre habilement évitoit ses regards :
 Cette froide beauté fuyoit de toutes parts :
 Sa course s'avançoit d'une invisible adresse :
 Il la suit ; elle fuit d'une égale vitesse ;

Il double en son ardeur ses efforts vainement ;
 Tous les corps s'opposoient à son contentement.
 Il pense la tenir ; sans la voir, il la touche ;
 De ses rayons aigus il joint cette farouche :
 Enfin ne pouvant mieux soulager sa langueur ,
 En courant il la baise en toute sa longueur ;
 Et parmy les baisers de cette douce guerre ,
 De leur droite union je nâquis sur la terre.
 Le Compas ressentit un amour sans pareil
 La connoissant alors pour fille du Soleil.
 Il vit naistre l'espoir d'acquérir sa maistresse ;
 Roulant en son esprit la divine promesse.
 Plein d'une belle audace il luy tient ce discours :
 Le mesme Dieu du jour m'a promis vos amours.
 Quoy , dit-elle en riant , je serois la conquête
 D'un amant qui n'auroit que les pieds & la teste ?
 Mon pere voudroit-il m'imposer cette loy ?
 Aurois-je pour époux un tel monstre que toy ?
 Va presenter ailleurs tes impuissantes flâmes ,
 Trop difforme galand pour pouvoir plaire aux dames.
 Toutefois nos amours , repliqua le Compas ,
 Produiront des enfans qui vaincront le trépas :
 De nous deux sortira la belle Architecture ,
 Et mille nobles arts pour polir la nature.
 Ne pense pas , dit-elle , ébranler mon repos ;
 Ou pour autoriser tes fabuleux propos ,
 Tâche à charmer mes yeux par quelques gentilleses ;
 Et montre des effets pareils à tes promesses.

Le Compas aussi-tost sur un pied se dressa ,
Et de l'autre en tournant un grand cercle traça.
La Regle en fut ravie , & soudain se vint mettre
Dans le milieu du cercle , & fit le diametre.
Son amant l'embrassa, l'ayant à sa mercy ,
Tantost s'élargissant , & tantost racourcy :
Et l'on vit naistre alors, par leurs justes mesures,
Triangles & Carrez & mille autres figures.
Richelieu, c'est assez, j'abuse de ton temps ;
Repren le fil laissé de tes soins importans.
France, son cher soucy, pardon, si je l'amuse
Des contes enfantez d'une riante Muse.



CHAPELAIN.

JEAN CHAPELAIN, Parisien, fils & petit-fils d'un notaire de Paris, a vécu sous les ministères des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin, avec une si grande réputation, qu'on disoit communément de lui que les Muses Françoises avoient trouvé leur consolation, & une réparation avantageuse de la perte de Malherbe en sa personne : Balzac a fait son éloge en plusieurs endroits. Il seroit encore à présent dans la même réputation où il étoit alors, s'il se fût contenté de ne rien faire que cette belle Ode au Cardinal de Richelieu, que tous les maîtres de l'art ont admirée : mais le Poëme de *la Pucelle* qu'il mit au jour, qu'il avoit été trente ans à composer ou à promettre, & qu'il devoit pour son honneur promettre toujours, fit échouer sa réputation. C'est ce qui fit dire à un Poëte de ce tems-là :

Q ij

NOUS attendons de Chapelain ;
 Ce rare & fameux écrivain ,
 Cette digne & docte Pucelle.
 La cabale en dit force bien ,
 Depuis vingt ans l'on parle d'elle ;
 Et dans trois jours l'on n'en dira plus rien.

Ce Poëme donna encore lieu à deux autres vers Latins de M. de Mommor, maître des requêtes :

*Illa Capellani dudùm expectata Puella ,
 Post tanta in lucem tempora prodit anus.*

Quoique M. de S. Pavin ait dit du Poëme de la Pucelle, qu'il y avoit des fautes si belles dans cet ouvrage, que les ennemis de M. Chapelain se feroient fait gloire d'avouer ; mais qu'il seroit seulement à souhaiter que M. Chapelain oubliât une partie de cent belles choses qu'il sçait pour écrire plus au gout du public ; il dit encore dans un Sonnet ;

JE vous diray sincèrement

Mon sentiment sur la Pucelle.
L'art & la grace naturelle
S'y rencontrent également :

ELLE s'explique fortement ;
Ne dit jamais de bagatelle ;
Et toute sa conduite est telle ,
Qu'il faut la louer hautement :

ELLE est pompeuse ; elle est parée ;
Sa beauté fera de durée ;
Son éclat peut nous éblouir.

MAIS enfin , quoy qu'elle soit telle ;
Rarement on ira chez elle
Quand on voudra se réjouir.

M. *Chapelain* a eu mille écus de pension du Roi : & ce fut à lui que l'illustre Colbert eut recours pour faire choix des personnes célèbres par leur doctrine , que Louis XIV. gratifia de différentes pensions en 1663. Racine , dans sa jeunesse , consultoit *Chapelain* sur ses ouvrages , & se trouvoit bien de ses avis : ce fut à lui qu'il eut l'obligation d'être présenté à M. Colbert , & d'obtenir pour

L'Ode qu'il avoit faite sur le Mariage du Roy une gratification de cent louis d'or , & peu de temps après une pension de six cent livres. On lui a avoué , pour ses talens , une rare connoissance des regles de l'art poétique , beaucoup d'érudition & de probité. Il mourut à Paris le 22 Février 1674 , âgé de 79 ans.





CHAPELAIN.

O D E

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

GRAND Richelieu, de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans
De la nuit de ces derniers temps
Eclaircit l'ombre la plus noire ;
Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accomply nos souhaits, passé nostre esperance ;
Tes celestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des Heros, & la bonté des Dieux.

MAIS bien que sous ton grand genie
Le courage & le jugement,
De nostre heureux gouvernement
Composent la douce harmonie ;
Bien que tes superbes lauriers
S'égalent à ceux des guerriers,

Q iv

Dont les siècles passez racontent les miracles ;
 N'attend pas toutefois que je chante aujourd'huy
 La prudente valeur , qui malgré tant d'obstacles
 T'a rendu des humains le refuge & l'appuy.

JE trouve en moy trop de foiblesse
 Pour célébrer des actions,
 A qui cedent les fictions
 De l'Italie & de la Grece.
 Parmi les brillantes clartez
 Qu'elles jettent de tous costez ;
 Si je l'entreprendois je serois temeraire ;
 Il faut tant de vigueur pour s'en bien acquiter,
 Que , sans le feu divin de Virgile ou d'Homere,
 Il n'est point de mortel qui le doive tenter.

AUSI , quelque chaleur ardente
 Qui pour toy m'embrase le sein ,
 Lors que je pense à ce dessein
 La majesté m'en épouvante ;
 Je ne dispute point ce prix
 Avec tant de rares esprits ,
 Qui t'ont choisi pour but de leurs sçavantes veilles ;
 Et de ces actions contemplant la hauteur ,
 De peur d'en prophaner les augustes merveilles ,
 Je veux dans le silence en estre adorateur.

LE long des rives de Permesse ,
 La troupe de ses nourrissons

Medite pour toy des chansoies
 Dignes de l'ardeur qui les presse ;
 Ils sentent ranimer leurs voix
 A l'objet de tes grands exploits,
Et font de ta louange un concert magnifique.
La gravité s'y melle, avecque les douceurs ;
Apollon y preside, & d'un ton heroïque
Fait soutenir leur chant par celui des neuf Sœurs ;

ILS chantent quel fut ton merite ,
 Quand au gré de nos matelots
 Tu vainquis les vents & les flots ,
 Et domtas l'orgueil d'Anfitrite ;
 Quand nostre commerce affoibly ,
 Par toy puissamment restably,
Dans nos havres deserts ramena l'abondance ;
Et que, sur cent vaisseaux maistrifans les dangers ,
Ton nom seul aux Francois redonna l'assurance ;
Et fit naistre la crainte aux cœurs des étrangers.

ILS chantent les riches trophées
 Des dépouilles de nos mutins ,
 Quand de nos troubles intestins
 Les flâmes furent étouffées ;
 Quand la revolte dans son fort,
 Par une affreuse & longue mort ,
Paya si cherement l'usure de ses crimes ;
Et que ses boulevards enfin assujettis ,

Contre les appaëils des armes legitimes
Implorèrent en vain le secours de Thetis.

ILS chantent l'inſigne avantage
Par nous ſur l'aigle remporté,
Lorſ qu'un Prince perſecuté
Fut remis dans ſon heritage.

Ils décrivent l'horrible paſ,
Où par cent viſibles trépas

On creut de noſtre camp retarder la vaillance ;
Et figurent encore au milieu de nos rangs
Themis qui te preſta ſon glaive & ſa balance,
Afin de décider ces fameux différens.

ILS chantent l'effroyable foudre,
Qui d'un mouvement ſi ſoudain

Partit de ta puiffante main
Pour mettre Pignerol en poudre :

Ils diſent que tes bataillons,

Comme autant d'épais tourbillons,

Ebranlerent ce roc juſques dans ſes racines ;
Que meſme le vaincu t'eut pour liberateur ;
Et que tu luy baſtis ſur ſes propres ruines
Un rempart éternel contre l'uſurpateur.

ILS chantent nos courſes guerrieres,

Qui plus rapides que le vent

Nous ont acquis en te ſuivant.

La Meuse & le Rhein pour frontieres :
 Ils disent qu'au bruit de tes faits
 Le Danube creut d'ormais

N'estre pas en son antre asservi de nos armes ;
 Qu'il redouta le joug , fremit dans ses roseaux ,
 Pleura de nos succès , & grossi de ses larmes
 Plus viste vers l'Euxin precipita ses eaux.

ILS chantent tes conseils utiles ,
 Par qui malgré l'art des méchans
 La paix refleurit dans nos champs ,
 Et la justice dans nos villes ;
 Ils disent que les immortels
 De leur culte & de leurs autels

Ne doivent qu'à tes soins la pompe renaissant ;
 Et que ta prevoyance & ton autorité
 Sont les deux forts appuis dont l'Europe tremblante
 Soutient & raffermi sa foible liberté.

AINSI l'illustre renommée
 De tes progrès victorieux
 Avec un bruit harmonieux
 Par toute la terre est semée.
 Mais tu ne scaurois supporter
 Qu'on fasse ta gloire éclater ;

Ses moindres ornemens blessent ta modestie ;
 De tes propres exploits tes yeux sont éblouis ;
 Tu n'en peux avouer une seule partie ;
 Et veux qu'ils soient tous deus à l'honneur de Louis.

LORS que dessus n'estre hemisphere
 Ton feu se montre sans pareil ,
 Tu crois l'emprunter du soleil
 Qui seul nos provinces éclaire :
 De mesme que sur l'horison ,
 Durant la bruslante saison ,
 Un astre en plein midy quelquefois étincelle ;
 Bien que semblable à ceux dont se pare la nuit ,
 Il emprunte son feu de la flâme éternelle
 Qui seule dans les cieux d'elle-mesme reluit.

TON esprit humble s' imagine
 Qu'en ta haute felicité
 Ton éclat n'est qu'obscurité
 Si ton Prince ne t'illumine ;
 Tu consideres ta splendeur
 Comme un rayon de sa grandeur
 De qui superbement ta pourpre est embellie ;
 De sa seule clarté tu la penses tirer ;
 Et lors que sa lumiere à la tienne s'allie ,
 C'est alors seulement que tu crois éclairer.

TOUTEFOIS en toy l'on remarque
 Un feu qui luit séparément
 De celuy dont si vivement
 Resplendit nostre grand Monarque ;
 Comme le pilote égaré
 Voit l'ourse un feu séparé

Qui brille sur sa route & gouverne ses voiles ;
 Cependant que la lune accomplissant son tour
 Dessus un char d'argent environné d'étoiles
 Dans le sombre univers représente le jour.

BIEN que ton zele inestimable
 Consacre au maistre que tu fers
 Ce que les terres & les mers
 T'ont veu faire d'inimitable ,
 Il te reste encore des biens
 Qui ne sçauroient estre que tiens ,
 Au partage desquels tu ne reçois personne ;
 Ma Muse avec transport reconnoist ces tresors ;
 Et pour les publier me choisit & m'ordonne
 Que j'éleve ma voix , & suive ses accords.

JE sens que sa fureur m'inspire
 Pour rendre hommage à tes vertus ,
 Et que mes esprits abattus
 S'éveillent au son de sa lyre.
 Par elle ton sein m'est ouvert ;
 Je voy ton ame à découvert ;
 Je voy que tu languis d'une divine âme ;
 Que ton cœur est armé de constance & de foy ;
 Que ta sage conduite est au dessus au blâme ;
 Et que ta renommée est bien moindre que toy.

JE pourrois parler de ta race ,

De ce long ordre d'ayeux,
 De quiles beaux noms dans les cieus
 Tiennent une si belle place ;
 Dire les rares qualitez
 Par qui ces guerriers indomtez
 Ajoutent ant de lustre à nos vieilles histoires ;
 Et monstrent aux mortels de leur gloire étonnez
 Quel nombre de combats, d'affauts & de victoires,
 Les rend dignes des Rois qui nous les ont donnez.

MAIS j'aime mieux les grands exemples
 D'amour & de fidelité,
 Qui de nostre âge ont merité
 Des sacrifices & des temples ;
 J'aime mieux les pensers ardens,
 Qui détournent les accidens
 Dont l'aveugle destin menace nos provinces ;
 J'aime mieux l'équité des sublimes projets
 Conceus pour reprimer les peuples & les princes,
 Les injustes voisins, & les mauvais sujets.

DE quelque insupportable injure
 Que ton renom soit attaqué,
 Il ne scaitroit estre offusqué ;
 La lumiere en est toujours pure.
 Dans un paisible mouvement
 Tu r'éleves au firmament,

Et laisse contre toy murmurer sur la terre.
 Ainsi le haut Olympe à son pied fallonneux
 Laisse fumer la foudre , & gronder le tonnerre ,
 Et garde son sommet tranquille & lumineux.

TU vois deffous toy l'injustice
 Tâcher en vain de t'offenser ;
 D'un regard tu peux renverser
 Et l'insolence & l'artifice :
 Ton courage aux monstres fatal
 Est toujourn plus fort que le mal ;
 Sur le solide honneur sa base est établie ;
 Le droit & la raison l'accompagnent toujourn ;
 Et sans que sa vigueur soit jamais affoiblie ,
 Qu'on cede ou qu'on resiste , il va d'un mesme cours :

SUR toy-mesme tu te reposes ;
 Et dans le peril apparent,
 Tu vois d'un œil indifferent
 La vicissitude des choses :
 D'un ferme esprit tu te resous
 A complaire aux vœux des jaloux
 Dont l'agrandissement sur ta pertese fonde ;
 Du timon envié tu retires les mairs ,
 Et presses pour remettre au premier Roy du monde
 Le soin qu'il t'a commis du salut des humains.

TON propre bonheur t'importune ;

Alors qu'il fait des malheureux,
 On voit que tu souffres pour eux,
 Et que leur peine t'est commune.
 Quand leurs efforts sont impuissans
 Conte tes actes innocens,
 Dans leur d'sastre encor ta bonté les revere;
 Tu les plains dans les maux dont ils sont affligez,
 Et demands au ciel d'un cœur humble & sincere
 Qu'ils veillent seulement en estre soulagez.

TU n'es point charmé des richesses,
 Les dons ne te peuvent tenter;
 Et tu n'en sçaurois accepter
 Que pour en faire des largesses;
 Si ton Prince outre ton souhait
 T'honore de quelque bienfait,
 Soudain tu le répars en des graces diverses;
 Tu n'as que la fleur, nous en avons le fruit;
 Recevant les faveurs, aussi-tost tu les verses;
 Et le bien qui te cherche en mesme temps te fuit.

AU milieu de l'inquietude
 Qui regne dans le champ de Mars;
 Tu veilles pour tirer les arts
 De misere & de servitude;
 C'est par toy seul que pour jamais
 Du mont aux deux sacrez sommets
 L'ignorance s'écarte, & l'erreur est bannie;

Ta main , qui rend la vie à nos Estats mourans ,
 Par qui nos alliez sortent de tyrannie ,
 Affranchit l'Helicon du joug de ses tyrans.

MAIS , ô coupable negligence ,
 O Muse , pourquoy passes-tu
 Sa plus memorable vertu
 Sous un injurieux silence ?
 Touche ta lyre encore un peu ,
 Et luy fay chanter le beau feu
 Que le bien du public en ses veines allume.
 De son embrasement tu connois la grandeur ;
 Tu sçais que dans ce feu sa force se consume ,
 Et qu'il n'est plus vivant que par sa seule ardeur.

PAR elle son ame est nourrie ,
 C'est d'elle qu'il tient sa vigueur ;
 Il vit , mais il vit en langueur ,
 Lors qu'il voit languir sa patrie ;
 Comme elle il sent ses déplaisirs ,
 Il joint ses pleurs à ses soupirs ,
 Par ses gemissemens il répond à ses plaintes ;
 S'il vit , c'est seulement afin de la guerir :
 Il s'offre à recevoir ses mortelles atteintes ;
 Et , pourvû qu'il la sauve , il consent de perir.

DURANT la plus fiere tempeste
 Il abandonne son salut ,
 Et n'a pour veritable but

Que d'en garentir nostre teste ;
 Avec quelque noire fureur
 Que pleins de colere & d'horreur
 Le ciel tonne sur nous , & le sort nous poursuive ,
 A leurs traits inhumains il s'expose pour nous ;
 Et parmy les transports d'une amour excessive ,
 Il n'est point de tourment qui ne luy semble doux.

DANS sa conduite juste & sainte
 Il demeure en tranquillité ,
 Et son repos n'est agité
 Ny d'esperance ny de crainte ;
 Les menaces ny le pouvoir
 Ne l'ont sceu jamais émouvoir ,
 Et jamais nuls appas n'ont son ame surprise ;
 L'or pour luy cesse d'estre un metal precieux ,
 La beauté perissable est un bien qu'il méprise ;
 Pour l'un il est sans mains , & pour l'autre sans yeux.

EBLOUY de clartez si grandes ,
 Incomparable Richelieu ,
 Ainsi qu'a nostre Demy-dieu
 Je te viens faire mes offrandes.
 L'équitable siecle à venir
 Adorera ton souvenir ,
 Et du siecle present te nommera l'Alcide ;
 Tu serviras un jour d'objet à l'univers ,
 Aux Ministres d'exemple , aux Monarques de guide ,
 De matiere à l'histoire , & de sujet aux vers.

LALANE.

PIERRE LALANE, natif de Paris, fils d'un garde-rolle du Conseil privé, de fort bonne famille originaire de Bordeaux, où il y a encore un Président à Mortier de son nom, n'eut point d'autre emploi que celui des Belles-lettres. Il n'a jamais fait imprimer que trois pieces, parce que la délicatesse de son goût ne lui a pas permis d'en faire paroître davantage. Aussi voit-on dans ces trois pieces une grande noblesse de pensées, beaucoup de pureté, & une délicatesse de goût extraordinaire. Il épousa une fort belle femme, qui s'appelloit *Marie Galtelle des Roches*, qu'il aima beaucoup, & pour laquelle il fit ces belles stances qu'on verra au commencement de ses ouvrages; & il en a toujours parlé dans ses deux autres pieces, comme dans cette belle Stance adressée à M. Ménage :

CHACUN sçait que mes tristes yeux
Pleuroient ma compagne fidelle,
Amarante, qui fut si belle
Que l'on n'a rien veu sous les cieus
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

R ij

Et dans une autre piece qui n'est point imprimée dans ce recueil , qui ne cede rien à ces deux autres en beauté , il parle encore d'elle en ces termes :

O TOY ! s'écria-t'il , fugitive Amarante ;
 Toy qui mene mon ombre après la tienne errante ;
 Toy dont la cendre froide embrase tous mes sens ,
 Ecoute le recit des peines que je sens.
 Quand tu voyois le jour , & que ta belle vie
 Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie ;
 Je fus le seul choisi pour estre aimé de toy ,
 Et seul je meritay les gages de ta foy.
 Mais pardon , si je dis que je t'ay meritée ,
 De ce terme insolent ne sois point irritée :
 Si j'eus quelque merite , Amour nostre vainqueur
 Le versa dans mon ame en regnant dans mon cœur.
 Je sçay que ta beauté n'eut rien de comparable ;
 Qu'aux plus brillans esprits le tien fut preferable ;
 Que les vertus , les ris , les graces , les amours ,
 Pour te faire admirer te suivirent toujourns ;
 Que ces brillans regards , dont tu nous fis la guerre ,
 Tirerent après toy tous les yeux de la terre ;
 Et qu'enfin la nature épuisa ses tresors ,
 Quand par l'ordre du ciel elle forma ton corps.
 Cependant tu m'aimas , & j'eus le bien suprême
 De voir ta flâme égale à mon ardeur extrême ,

Dès que pour nous unir le soin des immortels
 Eut épuré mes feux aux pieds de leurs autels.
 O fortunés momens ! ô flateuses pensées !
 O biens évanouis ! ô delices passées !
 O doux ravissémens ! ô celestes plaisirs !
 Vous calmeriez encor mes violens desirs,
 Si quelque Dieu, tenté d'une si belle proye,
 Ne m'avoit point ravi la cause de ma joye.
 Mais dequoy, mal-heureux, osay-je discourir ?
 Puis-je, ô mon Amarante, y songer sans mourir ?
 Que fais-je de ma vie, après t'avoir perdue ?
 Qu'as-tu fait de ta flâme au tombeau descendue ?
 Y garde-tu toujourns ta premiere amitié ?
 De l'ennuy qui me ronge as-tu quelque pitié ?
 Dis-moy si chez les Dieux ce beau soin te devore ?
 Et si de ton berger il te souvient encore ?
 Ah ! tu ne repons rien : méconnois-tu ma voix !
 Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois !
 Est-ce donc qu'on oublie au bord des sepultures
 De ses chastes amours les douces aventures ?
 De moy, s'il est ainsi, je renonce au trépas ;
 Je veux vivre & souffrir pour ne s'oublier pas,
 Et que de mes tourmens la suite douloureuse
 Fasse vivre à jamais nostre histoire amoureuse.

M. Ménage a fait l'épigramme, en Italien,
 de la femme de M. de Lalane, qu'on ne se-
 ra pas fâché de voir ici :

L A L A N E.

Bonté , virtù , onestade ;
 Gentilezza . beltade ,
 Scherzi , trastulli , amori ;
 Qui stan sepolti con la bella Dori.

Il fit aussi en Latin celle de M. de Lalane,
 qui est fort belle , & que voicy :

*Conjugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo
 Flebilibus cecinit funera acerba modis ,
 Proh dolor ! ille tener tenerorum scriptor Amorum ;
 Conditur hoc tumuli marmore Lalanius.*

L'amour a souvent inspiré des Poëtes , &
 leur a dicté des vers fort passionnez pour
 leurs maîtresses ; mais on n'en a gueres vu
 prendre leurs femmes pour l'objet de leurs
 Poësies , & pleurer leur mort en vers. Ceux
 de Lalane marquent un bel esprit , un bon
 naturel & un cœur tendre.





LALANE.

S T A N C E S.

SUR LA MORT DE SA FEMME.

VOICI la solitude où sur l'herbe couchez,
D'un invisible trait également touchez,
Mon Amarante & moy prenions le frais à l'ombre
De cette forest sombre.

NOUS goûterions encore en cet heureux séjour
Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour,
Si la rigueur du sort ne me l'eust point ravie
Au plus beau de sa vie.

EST-ce donc icy-bas une loy du destin,
Que la plus belle chose y passe en un matin ?

Falloit-il en un jour voir Amarante naître,
Et la voir disparoître ?

DES plus vives couleurs la nature avoit peint
Et son front , & sa bouche , & ses yeux , & son teint ;
De cent charmes divers le meflange admirable
La rendoit adorable.

LES Graces & l'Amour , avec tous leurs appas ,
D'une cadence noble animerent ses pas :
Elle fut tout ensemble en son port , en son geste ,
Et pompeufe , & modeste.

SON esprit étonna les plus rares esprits ;
Sur les plus éclatans il emporta le prix ,
Et ne démentit point l'origine premiere
D'où fortit fa lumiere.

LE ciel ne fut jamais en ses plus grands effores
Si prodigue à verfer ses plus riches tresors ,
Que quand de fa plus pure & plus brillante flâme
Il forma fa belle ame.

DE tant de biens enfin son corps se vit comblé ,
Que pour en trop avoir il en fut accablé ;
Ainsi tombe une fleur dont la tige est moins forte
Que le faix qu'elle porte.

O Dieux ! injustes Dieux , de mes larmes témoins ,
Ou que n'eut-elle plus , ou que n'eut-elle moins !
Plus de force pour vivre , ou moins de dons celestes
A son corps si funestes ?

AH ! j'adresse ma plainte à qui n'écoute pas ,
Et je murmure en vain d'un si cruel trépas :
Quand une fois la Parque arreste nostre course ;
Nous tombons sans ressource.

JE sçay bien , ma raison , qu'en ce dernier malheur
Il n'est point de remede à mon aspre douleur ;
Sous d'incurables maux mon ame est abattue ;
Et c'est ce qui me tue.

MAIS , ô toy , fier tyran , mon superbe ennemy ,
Destin , poursuy ton coup ; tu n'as fait qu'à demy.
Ne vois-tu pas encore en ma langueur mourante
Un reste d'Amarante ?

SI je fus tout en elle en luy donnant ma foy ,
En me donnant la sienne elle fut toute en moy :
Lors que par ton decret sa mort fut resolue ,
La mienne fut conclue.

EXECUTE sur moy cet arrest inhumain :
Amarante me presse , elle me tend la main ;

Et dans mon triste cœur j'oy le sien qui s'écrie ,
Vien , Daphnis , je te prie.

AU nom d'une si tendre & si forte amitié ,
Destin , sois pitoyable en manquant de pitié ;
Joins mon ombre à la sienne , & dans la sepulture
Confond nostre aventure.

CE tenebreux séjour, tout horrible qu'il est ,
Des biens dont je me flatte est le seul qui me plaît ;
Et ce froid monument où ma flâme repose
Est pour moy toute chose.

AINSI parloit Daphnis en irritant le sort
Qui de son Amarante avoit hasté la mort :
Heureux , si dès l'instant qu'elle cessa de vivre ,
Il fust mort pour la suivre.

MAIS le ciel qui le plonge en un gouffre d'ennuy ,
Pour la gloire d'amour l'a gardé malgré luy ,
Afin que dans sa bouche Amarante demeure ,
Et revive à toute heure.



S T A N C E S

A M. MENAGE.

AFFRANCHIS-toy , romps tes liens ,
 Quelques legers qu'ils puissent estre ;
 Vien , Menage , en ce lieu champestre ,
 Où content de tes propres biens
 Tu n'auras que toy pour ton maistre.

NON que le maistre que tu fers
 Ne soit un homme incomparable ,
 Qu'il n'ait un merite adorable ,
 Et que la douceur de tes fers
 Ne soit charmante & desirable.

LUY-mesme viendroit dans ces bois
 Jouir au murmure de l'onde
 D'une felicité profonde ,
 Si les oracles de sa voix
 N'estoient point le salut du monde.

TOY qui peux prendre ce loisir ,
 Fuy le tumulte de la ville ;
 Et si tu veux estre tranquille ,

LALANE.

Ton ame ne sçauroit choisir
Un plus delicieux azile.

TES sens y goûteront en paix
Ce que la nature nous donne,
Qui toute simple & toute bonne
Y communique ses bienfaits,
Sans les refuser à personne.

LES plaisirs y sont purs & doux ;
Comme l'air que l'on y respire ;
L'innocence y tient son empire ;
Et chacun sans estre jaloux
Y possède ce qu'il desire.

LA folle passion d'amour
En est entierement bannie ;
Et l'ambitieuse manie
En cet agreable sejour
N'exerce point sa tyrannie.

LA plus éclatante grandeur
Pour qui le courtisan s'immole ;
Nous est moins qu'une vaine idole ;
Et nous méprisons la splendeur
De tous les tresors du Pactole.

NOUS n'avons sceu que trop souvent

Tout ce que peut un beau visage ;
Mais par un tel apprentissage
Nostre cœur, devenu sçavant ,
En est aussi devenu sage.

ICY comme dans un miroir
Nostre ame, à soy-mesme connue,
Et de nulle erreur prevenue ,
Se considere, & se fait voir
Libre , sans fard & toute nue.

DES violentes passions
Qui la tenoient envelopée ,
Comme d'un dedale échapée ;
A bien regler ses actions
Elle est seulement occupée.

CHACUN sçait que mes tristes yeux
Pleuroient ma compagne fidelle ,
Amarante qui fut si belle ,
Que l'on n'a rien vû sous les cieux
Qui ne fust moins aimable qu'elle.

J'ALLOIS succomber aux ennuis ,
Lors que je trouvay sans étude
Un charme en cette solitude ,
Qui me laissant de douces nuits ;
Enchanta mon inquiétude.

LALANE.

SI ton sein rongé de soucy
Porte quelque trait qui l'enflâme,
Nos jardins en ont le dictame :
Et dès que tu seras icy ,
Tout sera paisible en ton ame.

VIEN donc en ces lieux peu battus ;
Où la fortune & ses caresses ,
L'amour & toutes ses tendresses
Cedent aux solides vertus ,
Qui sont nos biens & nos maistresses.



P A T R I X.

PATRIX, gentilhomme Normand, natif de Caen, petit fils d'un docteur Régent de la même ville, qui étoit aussi Conseiller au Parlement de Rouen, avoit une charge chez Monsieur Gaston Duc d'Orléans, qui lui donna le Gouvernement de Limours, pour lequel il fit signifier à un grand Seigneur, qui le vouloit avoir pour une de ses créatures, les Commandemens de Dieu, où il y a *l'avoir d'autrui tu n'embleras*. Il a été beaucoup estimé des beaux esprits. Scarron l'ayant rencontré aux Eaux de Bourbon, dit, dans la description qu'il fait de ceux qui y étoient :

Et Patrix,
Quoy que Normand, homme de prix.

Quoiqu'il ait fait des vers remplis de morale & de dévotion, il prétendoit cependant être le premier auteur du style enjoué, dont Voiture s'est servi. C'est lui qui a fait cette chanson :

SOUPIRS , regards , petits soins ,
 En amour tout est langage :
 Et souvent qui parle le moins
 En témoigne davantage.
 Servir & perseverer ,
 C'est assez se déclarer.

Et un autre qu'il fit sur une dame pour laquelle M. l'Abbé de la Riviere , qui étoit pour lors le favori de Monsieur , avoit de l'inclination :

REPRENEZ , Remercourt ,
 Dès ce jour ,
 Vostre amitié sans amour.
 Fussiez-vous cent fois plus belle ,
 Sans luy je ne veux point d'elle.

Il avoit la conversation fort agréable : & on dit que , quand il rencontroit des compagnies où l'on parloit de sciences , il disoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il alloit goûter de leur vin. Il étoit garçon , & il a vécu plus de 80 ans.





P A T R I X .

C A N T I Q U E .

Du mépris des vanitez du monde.

FILIS, qui pour vous-même avez tant d'amitié,
Et prenez tant de soin de paroître si belle,
Entre nous, sans mentir, vous me faites pitié :
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

AU bal & dans le cours éclatent vos appas ;
Vostre beauté par tout paroist plus que mortelle ;
Mais de grace, Filis, & ne me battez pas :
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

VOUS, pauvres étourdis, qui sans reflexion
Discourez & courez de ruelle en ruelle,
Et comme de pays changez d'affection,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

IDOLATRES d'argent , qui jamais ne pensez
Qu'à joindre au vieux gagné quelque somme nou-
velle ,

En euffiez-vous des monts l'un sur l'autre entassez ,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

JUSTICIERS sans justice , autorisez pillars ,
Qui voulez qu'un chacun vous porte sa chandelle ,
Et Naboth & sa vigne enfermez dans vos parcs ,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?

EUST-ON par le duel, du demon inventé ,
Acquis selon le monde une gloire immortelle :
Ce vain triomphe , estant contre la charité ,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

GENS de cour peu versez à la sincerité ,
Qui jusqu'à l'intérest avez l'ame fidelle ,
Et sacrifiez tout à vostre vanité ,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ;

PRELATS , qui dissipez les tresors de l'autel ,
Est-ce imiter saint Pierre , & son divin modelle ?
Ayez moins d'équipage & de maistres-d'hostel :
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

GRANDS & fameux guerriers , qui, favoris de Mars,
Remplissez de vos faits la terre universelle ,

Euffiez-vous en valeur passé tous les Cefars,
A quoy bon tout cela pour la vie éternelle ?

GONZAGUE, par ces mots ayant si justement
 Et toujourns condamné la pòmpe temporelle,
 Pratiqurons son exemple, à dire incessamment :
A quoy bon tout cela pour la gloire éternelle ?

*Traité que fit l'Imagination de Mademoiselle de N**
 avec elle-mesme, quand elle entra en Religion.*

L'IMAGINATION PARLE.

QUOY ! du soir au matin il vous prend donc en-
 vie

D'aller dans un convent y finir vostre vie ?
 Et tout cela fondé sur la devotion
 D'un premier mouvement sujet à caution ?
 Est-ce une affaire faite, & de telle maniere
 Que vous y compreniez vostre Ame toute entier ?
 Entendez-vous m'y mettre, & sans condition,
 Moy qui suis vostre chere Imagination ?
 Ne vous épargnez pas, faites-vous y captive,
 Mesme si bon vous semble enterrer toute vive ;

A cela je ne mets nulle opposition ,
 Moyennant que ce soit à mon exception.
 Que ferois-je enfermée , estant de ma nature
 Si mal propre à ce joug d'éternelle closture ?
 N'en faites rien , de grace ; & vous ressouvenez ;
 Qu'il vous ennuyera fort si vous m'y confinez.
 Ou s'il faut que j'y sois , du moins sans conséquence
 Ménagez-y pour moy quelque honneste licence.
 Il n'en faut que toucher un mot legerement ,
 Et nous acheverons le reste adroitement.
 Quand je voudray sortir pour quelque promenade ;
 Il faudra supposer que je seray malade ,
 Et dire bas à ceux qui me verront aller :
 C'est une sœur infirme , & qui va prendre l'air.
 Ainsi me déroband prompte & délibérée ,
 Sans en faire à deux fois , j'iray dans l'empyrée ;
 Et vous rapporteray, comme dans un miroir ,
 Tout ce qu'en ces beaux lieux la foy m'aura fait voir.
 De descendre de là dans ces regions sombres
 Où regnent les demons , les spectres & les ombres ;
 Sans l'horreur que j'en ay , je vous l'offrirois bien ;
 Mais je vous tromperois , & ne m'engage à rien.
 Regardez seulement ce que je vous propose :
 C'est à vous d'accepter ou refuser la chose ;
 Au surplus vous jurant mon honneur & ma foy ;
 Que vous n'aurez jamais de reproches de moy.
 Si , comme vous sçavez, pour une vagabonde,
 Je fus sans vanité si retenue au monde ,

Dans la Religion , y mettant plus de soins ,
Je vous laisse à penser si je le seray moins ;
Et si je me dispense après chaque voyage ,
D'aucune fonction qui soit à mon usage.
Au chœur je me rendray , & puis bien y rester :
Mais si pour mon malheur je ne sçaurois chanter ,
Il n'en est point aussi , qui soit , en recompense ,
Plus capable que moy de garder le silence.
Pour le jeûne aisément je pourray m'y ranger ,
N'estant pas de mon chef sujette à trop manger ;
Je n'ay faim que d'aller , tant je suis libertine ;
Je seray sobre assez pourvû que je chemine.
Quand vous commencerez la recreation ,
J'en iray faire autant en ma condition ,
A la Cour, parmy ceux dont j'auray souvenance ;
Qui seront de mon temps & de ma connoissance ;
J'en verray la mode ; & si de rous costez
L'on ne s'y preste pas toujourns des charitez ;
Si l'infidelité dans sa plus noire espece ,
Ainsi que de coûtume, y prend le nom d'adresse ;
Et si c'est aux Cloris un ennuy sans égal
D'avoir la lèvre palle , & le nez rouge au bal ;
Et si cet accident , malheureux au possible ,
Comme il le fut toujourns ne leur est pas sensible,
De là je m'en iray tout au travers du cours ,
En dépit du ferein, faire deux ou trois tours ;
Voir qui sera la belle , & son port & sa taille ,
Comme elle se conduit avec son feu de paille ,

Quels feront les galans , s'il en est quelques-uns
 De vostre regne encore , ou s'ils seront défunts.
 Puis au petit galop, de mon train d'hirondelle ,
 Je me transporteray de ruelle en ruelle ;
 Pour sçavoir en passant quel recit on fera
 Des intrigues du siecle , & ce qu'on y dira ;
 Si Cleon se marie ; où vous auroit posée
 Loin de Paris un tel, s'il vous eust épousée ;
 Et le reste piteux de maints chasteaux jolis
 Que j'ay faits en Espagne , à present démolis ;
 Pour vous en divertir en ce lieu solitaire ,
 Aux heures , s'il en est , où vous n'avez que faire ;
 Sçachant certainement que dans vostre loisir ,
 Entre nous quelquefois vous y prendrez plaisir ;
 Ce qui m'obligera , plus que jamais fidelle ,
 De vous aller quester toûjours quelque nouvelle.
 Et comme le Solcil me garderay si bien ,
 Que je pourray tout voir sans me souiller de rien.



S O N E P I T A P H E.

PASSANT, arrête un peu : sous ces vers, que tu lis,
 Gisent de leur auteur les os ensevelis,
 Qu'au bord de cette tombe, & tout prest d'y des-
 cendre,
 Luy-mesme il composa, pour en couvrir sa cendre ;
 Devoir triste & funebre à ses manes rendu,
 Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
 Des amis survivans l'oubliance ordinaire
 Envers leurs amis morts, l'obligea de le faire,
 Sçachant bien qu'une fois estant party d'icy,
 Les siens probablement en useroient ainsi.
 N'attens pas néanmoins, passant, qu'il te convie
 D'apprendre ses vertus, ny son nom, ny sa vie,
 Ce qu'il fut dans le monde, ou ce qu'il ne fut pas,
 La perte que son siecle a faite à son trépas,
 Ny bref, comme en laissant la terre desolée,
 Son ame glorieuse au ciel s'en est allée,
 Nouvel astre, augmenter les feux du firmament ;
 Ridicules discours, jargon de monument,
 Qu'il ne met point icy dessus sa sepulture :
 Pour le faire passer à la race future :
 Il en sçait trop l'erreur ; & qu'en sincerité,
 Il n'a, maudit pecheur, nul honneur merité.

Au contraire , sans cesse endurcy dans son crime ,
 De cent folles amours l'éternelle victime ,
 Et l'infame jouet de mille vanitez ,
 Furent de son vivant toutes ses qualitez.
 O qu'heureux mille fois le ciel l'auroit fait naître ;
 S'il s'en fust corrigé , comme il les sceut connois-
 tre !
 Passe , va ton chemin ; & t'assure aujourd'huy ,
 Que c'est prier pour toy , que de prier pour luy.

*A son Altesse Royale , feu Monseigneur le Duc
 d'Orléans.*

JE BOY de l'eau que j'ay puisée
 Dans une source meprisée ;
 Et ne laisse pas néanmoins
 D'avoir mille & mille témoins ,
 Comme autrefois cette fontaine
 S'acquitt le nom de souveraine ,
 Après avoir fait quantité
 De merveilles pour la santé ,
 Et tiré des mains de la Parque
 Mainte personne de remarque.
 Mais comme tout ce qui fleurit
 Enfin se passe & déperit ,

Cette

Cette source ne tarda guere
 A tomber dans cette misere :
 Un medecin qu'on paya mal
 En décria le mineral,
 Boucha son cours, la tint captive ;
 La fit enterrer toute vive.
 Depuis on n'en a point parlé ;
 Son bruit si loin n'a plus volé ;
 Ny cette pauvre prisonniere ,
 Mis le nez hors de sa taniere.
 Or aujourd'huy, pour me guerir ;
 Ne sachant plus où recourir ,
 Je m'en suis venu tout malade ;
 Sur le corps de cette Nayade ;
 Et de mon accent enroué
 Au mesme temps m'y suis voué.
 Sur quoy la Nymphe tout à l'heure ;
 Du plus bas lieu de sa demeure
 Entendant mes necessitez ,
 M'a murmuré mille bontez :
 Dit qu'estant de race immortelle ;
 Je me pouvois fier en elle
 De tout ce que j'en souhaitois
 Au piteux estat où j'estois ;
 Et qu'en un mot , foy de Déesse ,
 Elle me tiendrait sa promesse ;
 Moyennant que de mon costé ,
 Je la remisse en liberté ;

Et fiffé en forte que fon onde ;
 Comme devant , revint au monde ,
 Et moy dès ce mefme moment ,
 De faire rompre viffement ,
 Soit fa grote , foit fa clofture ,
 Sa prifon , ou fa fepulture ,
 Comme il vous plaira l'appeller ;
 Afin de luy donner de l'air .
 Miracle ! a la premiere atteinte ,
 Dans fon tombeau , tant elle eftainte ,
 Elle a paru , je vous promets ,
 Plus fraifche & vive que jamais .
 Je la mire , * admire , & la loue ,
 J'en fuis amoureux , je l'avoue ;
 Et plus galant qu'un medecin ,
 Luy tiens le verre & le baffin ;
 Sans que jamais elle recule ,
 Ny qu'elle en faffe aucun fcrupule ;
 Tant cette pure déité
 Aime l'honnefte liberté :
 Bel exemple à nos demoifelles :
 Si je demandois cela d'elles ,
 Et qu'elles le vouluffent bien ,
 Poffible n'en ferois-je rien .
 Quoy qu'il en foit , fi je l'invoque ,
 Elle me rend le reciproque ,

* Mot dont les Flamans avoient coustume d'ufer quand
 ils vouloient dire qu'un galant regardoit fa maiftrefle .

Sans en faire difficulté,
Nonobstant ma mortalité.
Et lors que je dis devant elle,
Mon Dieu, que ma fontaine est belle !
Elle me dit par son ruisseau,
Mon Dieu, que mon malade est beau !
Ainsi se cajollent sans cesse
Le pelerin & la déesse.
Trop heureux, si par le secours
De ce messager qui toujours
Va, comme on dit, après luy-mesme,
J'obtenois cette grace extrême,
De vous faire presentement
Au moins un petit compliment.
Du train que je voy qu'il chemine,
Avec sa marche serpentine,
Ne desesperant point du tout
Qu'il n'en puisse venir à bout,
Je l'en charge, quoy qu'il arrive.
Et la route qu'il faut qu'il suive,
Est la mesme jusqu'aujourd'huy
Des autres ruisseaux comme luy :
De quelque endroit, de quelque plage,
De quelque roc, antre ou bocage,
Qui leur arrive de faillir,
Ils ne sçauroient jamais faillir ;
Car dès le ventre de leur mere,
Ils sçavent ce qu'ils ont à faire :

La pente les y fait rouler ;
 Ils n'ont qu'à se laisser aller ;
 Sans l'apprendre en pas une école ;
 Ny de carte , ny de bouffole :
 Ils vont chacun par leur canal ,
 A leur rendez-vous general ;
 D'où se redivisant d'ensemble ,
 Ils s'épandent où bon leur semble.
 Au moins j'entends que cettui-cy
 Presentement en use ainsi ;
 Et qu'évitant la * dorotade ,
 Dessous mainte inconnue arcade ;
 Il se rende au lieu proposé ,
 Et ne soit point devalisé.
 N'importe du temps qu'il y mette ;
 Pourvû que , comme je souhaite ,
 Il se traîne avec ses replis
 Jusqu'à la riviere du Lis.
 Passé cette nouvelle somme ,
 (Qui langue a peut aller à Rome)
 Le premier venu luy dira
 Où la victoire volera :
 Et là ne manquera pas d'estre
 L'ost redouté de nostre maistre :

* Feu M. le Duc d'Orleans avoit un courier nommé Dorot , grand menteur , & qui disoit toujours qu'on l'avoit devalisé.

Où vous trouvant sain & gaillard ;
Je suis d'avis que de ma part ,
Ce courier de liquide glace ,
Aille droit à vous , & vous fasse ;
Par un compliment tout nouveau ,
Un grand salut à la ruisseau :
Qui vous mouille , cela s'appelle ,
Jusques à hauteur de semelle ,
Sans plus avant vous ondoier :
Car je sçay qu'il vous faut choyer ,
Et jusqu'ou va la competence
D'une aquatique reverence.
Puis se retirant humblement ,
Trois ou quatre pas seulement ,
Qu'il vous parle comme discourent
Tous ses semblables quand ils courent ;
Et s'aile de vous enquerant
Avec son patois murmurant ,
Des gourmandes qu'aura l'Espagne
Avant la fin de la campagne ,
Et des aimables veritez
De vos faits & de vos fantez.
Cela fait , qu'il passe & repasse
De tous costez , & qu'il amasse
Dequoy me faire un peu la cour ;
Et m'entretenir au retour.
Vous le menerez par la ville ,
Comme un gouverneur son pupille ;

Et croy qu'il nous fera permis
 De luy faire voir nos amis ,
 Dont quelques-uns lui feront chere ;
 Les autres n'y penseront guere.
 Brunier lui clorra sa maison ,
 Et vous en sçavez la raison.
 Enfin , sa legation faite ,
 Vous penserez à sa retraite.
 Par luy chacun me mandera
 Tout ce que bon luy semblera.
 Ne vous mettez de son escorte
 En peine , que de bonne sorte.
 Il vaudra mieux , comme je croy ,
 Le laisser aller sur sa foy.
 Ces Messieurs , comme les rivieres ,
 Ont leurs routes particulieres ,
 Et des conduits par où marcher ,
 Assez malaisez à boucher.
 Et puis que luy sçauroit-on faire ?
 C'est un courant de belle eau claire ;
 On en peut un verre avaler ,
 Et le reste on le laisse aller.
 Si vos couriers , jusqu'à Betune ,
 Ne couroient pas plus de fortune ,
 Tant de perils à tout propos
 Ne troubleroit pas leur repos ;
 Ny ne s'y feroient pas captives
 Tant de ces petites missives ,

Qui d'ailleurs , comme de Paris ,
Y vont à l'insceu des maris.
Aussi n'apprehendent-ils gueres
Toutes les bandes adverfaires:
Et fans doute dès qu'il aura
Vostre dépesche , il partira.
Déjà refist-il son entrée
Dans cette paisible contrée ,
Où sa maman par son discours
Se vante d'allonger mes jours !
En cas que la bonne déesse
Se souviene de sa promesse ,
En mer on me l'érigera ,
Ou Thetis m'en éconduira.
Dieu sçait si je la rendray belle ;
Et comme luy pour l'amour d'elle ,
Hors du pair des autres ruisseaux ,
Dès saint Clair portera batteaux.
Qu'il s'y prendra de perles fines ,
Et de belles conques marines !
Ne voulez-vous point m'obliger
D'y venir par fois naviger ?
J'y seray le premier pilote
De toute la gent matelote ;
Et la regiray de façon ,
Que , s'ils prennent un beau poisson ,
Dès l'heure il est assez croyable
Que je l'auray dessus ma table.

Mais dequoy vous fay-je icy cas ?
 A propos vous n'en mangez pas.
 N'importe , cette mer nouvelle
 A vos yeux fera toûjours belle.
 Vous y verrez nos taverniers
 Devenus experts nautonniers ;
 Et Limours mesme & ses rivages ,
 Si peu fameux par les naufrages ,
 Combler ses manans de trefors
 Qu'on ne voit point aux autres ports.
 Mais cecy n'est qu'une chimere
 Dont entre nous je desespere :
 N'allez pas si tost vous fournir
 D'aucun batteau pour y venir :
 La dépense seroit trop grande ;
 Attendez que je vous le mande.
 J'ay peur que cette déïté
 Ne m'ayt pas dit la verité ;
 Et que son eau , quoy que divine ,
 Ne vaille rien à ma poitrine.
 En ce cas là point de quartier ,
 C'est trop abusé du métier ;
 Par moy derechef enterrée ,
 En vestale deshonorée ,
 Quelle fasse estat hardiment
 D'en avoir jusqu'au Jugement.
 J'empescheray bien qu'elle sorte.
 Pourquoi me tromper de la sorte ?

Je m'en ſçauray bien reſſentir.
Eſt-ce aux deeſſes à mentir ?
Cependant, d'un zele ſincere,
Je ſuis touûjours à l'ordinaire.

M O N S I E U R,

Votre très-humble, &c.
P A T R I X.



MADRIGAL.

JE songeois cette nuit que, de mal consumé ;
Coſte à coſte d'un pauvre on m'avoit inhumé ;
Et que, n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage ,
En mort de qualité je luy tins ce langage :
Retire-toy , coquin ; va pourrir loin d'icy :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin , ce me dit-il , d'une arrogance extreme !
Va cher cher tes coquins ailleurs ; coquin toy-meſme !
Icy tous ſont égaux ; je ne te dois plus rien :
Je ſuis ſur mon fumier , comme toy ſur le tien.



LA COMTESSE DE LA SUZE.

MADAME la Comtesse DE LA SUZE, Calviniste , fille du Maréchal de Châtillon, a autant fait d'honneur à la Poësie Françoisise par son esprit & par sa qualité, que par son sexe. Elle épousa en premieres nôces le Comte d'Adinchton, seigneur Ecoffois ; & en secondes, le Comte DE LA SUZE de la Maison de Champagne. On dit que son mari ayant conçu de la jalousie contre elle, eut dessein de l'emmener à une de ses terres ; mais qu'elle s'étoit faite Catholique pour éviter d'y aller. C'est ce qui a fait dire à la Reine de Suede, que *Madame de la Suze s'étoit rendue Catholique, pour ne voir son mari, ni en ce monde, ni en l'autre.* La désunion cependant dans laquelle vivoit Madame la Comtesse de la Suze avec son mari, causée par son changement de religion, ou par la jalousie continuelle de celui-ci, inspira le

dessein à Madame de la Suze de se démarier, pour lequel sujet elle fit offrir à son mari vingt-cinq mille écus. Le Comte de la Suze y consentit : & après plusieurs jugemens rendus en différens Tribunaux, le mariage fut cassé par arrêt du Parlement. On disoit à un des amis de cette dame, qui s'étoit mêlé de cette affaire, qu'il avoit fait perdre à Madame de la Suze cinquante mille écus : car non seulement elle eût conservé les vingt-cinq mille écus qu'elle avoit donnés à son mari, mais il lui eût donné encore vingt-cinq mille écus pour se défaire d'elle. Elle eut toute sa vie le cœur aussi galant que l'esprit. On a fait ces quatre vers Latins à sa louange, qu'on attribue à M. Fieubet :

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru ?

An Juno ? an Pallas ? nùm Venus ipsa venit ?

Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;

Si spectes oculos, Mater Amoris erit.





LA COMTESSE
DE LA SUZE.

E L E G I E.

BELLE & sage Daphné, merveille de nos jours ;
Que toutes les vertus accompagnent toujours ;
Et qui connois si bien leurs graces naturelles,
Que tu ne prens jamais leurs phantômes pour elles ;
Illustre & chere amie , à qui dans mes malheurs
J'ay toujours découvert mes secretes douleurs ;
Qui sçais ce qu'un mortel doit desirer ou craindre ;
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre ;
Ecoute mes ennuis ; soulages-en le fais.
J'ay bien plus à te dire aujourd'huy que jamais :
Et tes prudens conseils , tant de fois salutaires ,
Ne me sçauroient jamais estre plus necessaires.
Défends ma liberté , ma Daphné : je combats
Un Dieu dont j'ay souvent méprisé les appas ,

Qui, lassé de me voir insensible à ses charmes,
 A pris pour m'asservir ses plus puissantes armës.
 Ah ! que je l'appréhende avecque tant d'attraits !
 C'est le jeune Tirsis qui lui fournit des traits ;
 Tirsis, de tous les cœurs le charme inévitable ;
 Tirsis, en qui reluit tout ce qui rend aimable ;
 Et dont le ciel, prodigue à verser ses trefors,
 Ne forma que trop bien & l'esprit & le corps.
 Ce mérite pourtant, dont la force est si douce,
 N'est pas le seul sujet des soupirs que je pousse :
 Avec ses qualitez je l'aurois estimé ;
 Mais je n'aimerois point, s'il ne m'avoit aimé.
 Pour tout autre que luy je serois invincible :
 Jamais autre que luy ne me rendit sensible.
 Et je ne croyois pas l'Amour contagieux,
 Lors que, sans y penser, je le vis dans ses yeux.
 D'un péril si charmant mon ame fut surprise,
 Et dès ce premier jour craignit pour sa franchise :
 Mon courage orgueilleux alors se démentit,
 Et mon cœur soupira des maux qu'il pressentit.
 Il a par mille efforts tâché de se défendre :
 Mais je sens bien qu'enfin il est prest de se rendre ;
 Et ma foible raison, dans ce mortel danger,
 Se trahit elle-mesme, & sert à m'engager.
 Si mon repos t'est cher, si ma gloire t'est chere,
 En l'estat où je suis, dis-moy, que dois-je faire ?
 Quand je croiray Tirsis plus fort que mon devoir,
 Me faudra-t'il résoudre à cesser de le voir ?

Et par une fierté dont le penser me tue,
Dois-je priver mes yeux d'une si chere veue ?
Mais, Dieux ! ce ne seroit qu'une vaine rigueur :
Je ne puis, ni ne veux l'arracher de mon cœur.
Helas ! en tous endroits tu sçauras que sans cesse
Cet aimable garçon me tourmente & me presse.
Les Amours diligens à servir ses desirs,
A toute heure, en tous lieux, m'aportent ses soupirs,
M'expriment ses ennuis, ses transports & ses craintes,
Et d'un air languissant me redisent ses plaintes :
Enfin il suit par tout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas.
Quand j'espérois encor de l'oster de mon ame,
Souvent, dans le desir de surmonter sa flâme,
J'évitois ses regards comme un charme fatal ;
Car on m'avoit bien dit qu'Amour étoit un mal.
Mais, aimable Daphné, j'avois beau m'en défendre,
Ces subtils enchanteurs sçavoient bien me surprendre :
Et c'est ainsi qu'Amour, renversant mes projets,
Va reduire mon cœur au rang de ses sujets.
Dans un si triste estat, de mon sort incertaine,
Ah ! que j'ay dit de fois, en rêvant à ma peine :
Desirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de la felicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun soupire ;
Faut-il donc qu'un tyran usurpe votre empire ?
Qu'il me fasse oublier vos charmes les plus doux ?
Et que ses seuls tourmens me plaisent plus que vous ?

Faut-il que je m'expose à ces esprits severes ,
 Qui ne connoissent pas les amoureux mysteres ,
 Qui répandent sur tout leur venin dangereux ,
 Et ne scauroient souffrir ce qu'on n'a pas pour eux ,
 Et qui pis est , disois-je , hélas ! si je m'engage ,
 Peut-être un jour Tirsis , infidèle & volage ,
 Fera dedans mon cœur naître autant de soupirs
 Que j'auray pris de peine à flater ses desirs .
 On sçait de cent beautez les tristes aventures ;
 Et l'empire amoureux est rempli de parjures :
 C'est ce que j'opposois à ses plus doux poisons .
 Mais l'Amour est plus fort que toutes les raisons .
 Le Destin veut que j'aime ; il faut le satisfaire .
 Je n'y resiste plus ; hé , qu'y pourois-je faire ?
 Ces maîtres des mortels , les Dieux lui cedent bien ;
 Tes conseils seroient vains , Daphné ; ne me dis rien ;
 Laisse-moy soupirer . Ma peine est sans remede ,
 Mon cœur est trop charmé du feu qui le possède ,
 Une douce langueur occupe mes esprits .
 Et perdant tout espoir , ma Daphné , je t'écris ,
 Non pour chercher la fin de mon tourment extrême ;
 Mais pour me satisfaire , en te disant que j'aime .
 Si tu blâmois un mal où je vois tant d'appas ,
 Plains une malheureuse , & ne l'accuse pas .



E L E G I E.

L E PRINTEMPS rappelloit les amoureux desirs,
 Et brilloit dans son char poussé par les Zephirs ;
 Suivi d'un doux concert , & couronné de rose ,
 Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il compose ;
 Et toute la nature , en un riche appareil ,
 Languissoit doucement dans les bras du sommeil ;
 Quand la Bergere Iris , en rêvant à sa peine ,
 D'une mourante voix , près les bords de la Seine ;
 Exprima par ces mots le feu qui l'animoit ,
 Et qu'elle sentoit mieux qu'elle ne l'exprimoit :

NOIRES filles des nuits , douces & cheres ombres ,
 Je cherche un sûr asyle en vos retraites sombres.
 Couvrez bien mon ennuy de votre obscurité ;
 La douleur que je sens redoute la clarté :
 Et si je vous fais part de mes peines secrettes ,
 C'est parce qu'on sçait bien que vous êtes discrettes.
 Ecoutez donc mon mal , & plaignez mon tourment ;
 Je le veux consulter avec vous seulement.
 Une douce surprise , un désordre agréable ,
 Par une émotion qui n'est point exprimable ,
 Allume un feu secret dans le fond de mon cœur ;
 Qui le touche & l'agite , & s'en rend le vainqueur.

C'est là que , triomphant de mon ame asservie ;
 Il unit sa chaleur à celle de ma vie ;
 Et que , par un accès qui m'est délicieux ,
 Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux.
 Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme ,
 Je ne sçay quoi de doux se coule dans mon ame :
 Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur ;
 Que je ne puis juger si c'est joye ou douleur :
 Helas ! je n'en sçay rien : toutefois il me semble
 Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre ensemble.
 Et tout ce que j'en sçai , c'est que j'ai vû Tirsis ;
 Qu'avant que de le voir , j'avois moins de soucis ;
 Et que depuis ce jour j'ay toujours eu dans l'ame
 La peine , la douleur , la tristesse , & la flâme.
 Rien ne me divertit ; je ne dors point la nuit ;
 J'aime la solitude , & le monde me nuit ;
 Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure ;
 Je prens même plaisir d'irriter ma blessure ;
 J'entretiens des pensers que je devrois bannir ;
 Je pousse des sanglots que je veux retenir ;
 Lors que l'on parle à moi , je ne sçaurois rien dire ;
 Je rêve , je languis , je pleure , je soupire ;
 Au seul nom de Tirsis je change de couleur ;
 Quand il est près de moi , j'ai bien moins de dou-
 leur ;
 Si-tost qu'il est parti , je ne suis plus la même.
 D'où vient ce changement ? N'est-ce point que j'a-
 l'aime ?

Ce Dieu que je fuyois a-t'il surpris mes sens ?
Et si ce n'est Amour , qu'est-ce donc que je sens ?
Voilà tous les tourmens qu'on souffre en son empire,
Je le connoissois bien , mais je n'osois le dire ;
Et mon cœur , qui sentoit ce beau feu s'élever ,
Vouloit bien le souffrir , & non pas l'avouer.
Il feignoit d'ignorer le mal qui le possède ,
De peur d'être obligé d'y chercher du remede ;
Il faisoit un secret du nom de son vainqueur ,
De crainte d'alarmer la honte & la pudeur.
Enfin ce malheureux , qui n'osoit pas se rendre ;
S'entendoit avec lui pour s'y laisser surprendre.
Mais si , par un excès dont il fut prévenu ,
Il en eut de la honte après l'avoir connu ;
Aujourd'hui qu'il connoît tout ce qu'il a de charmes ;
Il trouve de la gloire à lui rendre les armes.
Sanglots entrecoupez , soupirs mourans & doux ,
Ennuis, transports, langueurs, je m'abandonne à vous ;
En vain j'ai combattu votre pouvoir extrême :
Puis que vous me forcez de confesser que j'aime ,
Oui , ma bouche , après vous , va le dire à son tour.
J'aime , & ce que je sens ne peut etre qu'Amour.
Ne vous étonnez pas , ombres tristes & vaines ,
Si j'ose découvrir le sujet de mes peines.
Si vous voyiez Tirsis , sans doute il vous plairoit ;
Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit.
Amour est dans ses yeux , il est dans son langage ;
Il aime , il fait aimer ; se peut-il davantage ?

Il ne forma jamais que des desseins heureux.
 Ah ! l'on m'avoit bien dit qu'il étoit dangereux !
 L'honneur de nos hameaux , la divine Climene ,
 Au soir que nos troupeaux païssoient parmi la plaine ;
 Voyant qu'il m'abordoit , me vint dire tout bas :
 Si vous craignez d'aimer , ah ! ne l'écoutez pas :
 Son adresse en cet art n'eut jamais de pareille ;
 Il sçait comme on attire une ame par l'oreille.
 Fuyez , fuyez , bergere , un si mortel hazard.
 Je ne sçaurois , lui dis-je , il est un peu trop tard.
 Helas ! il étoit vrai : mes forces me laisserent ,
 Et tous les traits d'Amour ensemble me blessèrent ;
 Un agréable trouble , une douce langueur
 Surprit en même temps & mes sens & mon cœur.
 Au lieu de repousser cette atteinte imprévue ,
 De lui-même il s'ouvrit au poison qui le tue.
 Chere & parfaite amie , ah ! si ton amitié ,
 En prévoyant mes maux , en eut quelque pitié ;
 Tu devois me donner un avis charitable
 Avant que j'eusse vu cet objet redoutable.
 O-toi , dont les amans n'eurent jamais de paix ,
 Et qui donnes souvent ce que tu n'eus jamais ,
 Pour punir ta malice , orgueilleuse Climene ,
 Puisse-tu quelque jour sentir la même peine !



SUR UNE JALOUSIE.

E L E G I E.

PENSERS où l'on se plaît, espérances flatteuses,
 Douces émotions, langueurs délicieuses,
 Desirables transports, agréables soupirs,
 Où l'ame s'abandonne avec tant de plaisirs,
 Qu'êtes-vous devenus, charmes incomparables ?
 Comme vous étiez grands, que n'étiez-vous durables ?
 Belle & secrète paix d'un amant bienheureux,
 Ne reviendrez-vous plus dans mon cœur amoureux ?
 Le Dieu qui vous fit naître est toujours dans mon ame,
 Mais, s'il la brûle encor de sa première flâme,
 Je ne l'y ressens plus par ces beaux mouvemens
 Qui l'élevoient sans cesse à des ravissmens.
 Hélas ! qu'il est changé, le cruel que j'adore ?
 Son feu, qui m'animoit, à présent me dévore.
 Aussi je n'offre plus sur ses fameux autels
 Que des larmes de sang & des soupirs mortels.
 Il n'a plus les traits qu'il avoit de coûtume,
 Et toute sa douceur se change en amertume.
 Puis qu'il me persécute & la nuit & le jour,
 Puis qu'il n'a plus d'appas, Amour n'est plus Amour.
 Ce Dieu doux & charmant, qui fit toute ma joye,
 Devient un fier démon à qui je suis en proye ;

Et bien que sa rigueur m'accable de malheurs ;
 Je chéris tout de lui , jusques à mes douleurs.
 Mon cœur devoit sortir d'un si rude esclavage ;
 Mais ce foible captif n'en a pas le courage.
 S'il songe à s'affranchir , il sent qu'il ne le peut ;
 Il combat , il se rend , & ne sçait ce qu'il veut.
 Ne vous irritez pas du tourment qui me presse :
 J'en accuse mon Dieu sans blâmer ma Déesse ;
 Quoiqu'on tienne par tout , objet brillant & doux,
 Que se plaindre de lui , c'est se plaindre de vous.
 Mais je ne puis vous faire une si grande offense ,
 Bien qu'avec lui vos yeux semblent d'intelligence.
 Non , je ne vous veux point reprocher mon ennui ;
 Mais je m'adresse à vous , pour me plaindre de lui.
 Ecoutez , belle Iris , la rigueur , l'injustice ,
 L'étrange cruauté , la gêne & le supplice
 Qu'exerce dessus moi ce jeune impérieux ;
 Et faites , s'il se peut , qu'il me traite un peu mieux ;
 Il me fait ressentir les cruelles atteintes
 De ce qu'ont de fâcheux les soupçons & les craintes ;
 Il glisse dans mon cœur un horrible serpent,
 Dont le venin fatal dans le cœur se répand,
 Traverse le repos & des sens & de l'ame :
 Il y porte la glace au milieu de la flâme ;
 Et leur antipathie y cause des combats
 Qui font languir ma vie , & ne l'achevent pas :
 Par des phantômes vains qu'il me forme sans cesse ;
 Il trouble ma raison , allarme ma tendresse :

Enfin ce fier vainqueur , après m'avoir soumis ,
 M'expose à la fureur de tous mes ennemis.
 Je devois vous cacher ce qu'il a de severe ,
 Par l'interêt que j'ai qu'il puisse un jour vous plai-

re ,
 Vous céler ses défauts , & parler seulement
 De ce qu'il a de doux , d'aimable , & de charmant ;
 Mais déjà mon silence , ô beauté que j'admire ,
 Vous en a plus appris que je n'en sçaurois dire.
 Vous m'avez vû cent fois languissant & rêveur ,
 Pâle , triste , chagrin , & de bizarre humeur ,
 Observer vos regards , votre air , votre langage ,
 Et ne rien expliquer qu'à mon désavantage ,
 Sans mouvement , sans voix , ne faisant qu'écouter ,
 Mécontent près de vous , sans pouvoir vous quit-

ter ,
 Faisant le satisfait au fort de ma tristesse ,
 Le desintéressé lors que tout m'intéresse ,
 Et feignant bien souvent avoir de la froideur
 Au moment que je brûle avecque plus d'ardeur.
 Sont-ce pas les effets d'une douleur mortelle ?
 Devinez , belle Iris , comment cela s'appelle.
 Sans doute vous direz que c'est être jaloux :
 Il est vrai , je le suis ; mais ce n'est pas de vous.
 Ne vous en fâchez pas , trop aimable inhumaine ,
 Non , ce n'est pas de vous ; ce n'est que de ma peine.
 Je sçay que vos captifs n'ont ni trêve ni paix ,
 Que vous faites souffrir , & ne souffrez jamais.

Vos regards sont mortels, leurs coups sont redoutables ;

En faisant des amans, ils font des misérables.

Je ne suis point jaloux du bien de mes rivaux ;

Mais je ne puis souffrir qu'ils ressentent mes maux.

Je ne veux point qu'on m'aide à supporter mes chaînes ;

Leur mal accroît mon mal, & leurs gênes mes gênes.

Helas ! c'est bien assez de souffrir mon ennui,

Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui.

Beaux yeux de mon Iris, vives sources de flâme,

Ne portez plus vos feux ailleurs que dans mon ame.

Je consens de languir sous votre dure loi ;

Mais ne faites de mal à personne qu'à moi.

Ah ! si pour l'intérêt & l'honneur de vos charmes,

Il faut que vos autels soient arrosés de larmes ;

S'il leur faut des respects, des soupirs & des vœux ;

Si vous prenez plaisir que l'on souffre pour eux ;

Je vous satisferay, beaux yeux : car il me semble

Que seul j'endure assez pour tout le monde ensemble.

Je suis marri de voir que d'autres moins touchez

A votre divin char veuillent être attachés.

Les uns sont travaillés d'un desir de la gloire

De voir graver leur nom au Temple de Mémoire ;

D'autres pour des trésors ont un aveugle amour ;

Et d'autres aux neuf Sœurs font une vaine cour,

Je

Je laisse à qui voudra cette peine importune :
 Je méprise grandeurs , & richesse , & fortune ;
 Et ne veux , belle Iris , que disputer à tous
 L'honneur de soupirer & de mourir pour vous.

E L E G I E.

FIERE & foible Raison, qui par de vains combats
 Choques les passions , & ne les détruis pas ,
 Ne me tourmente plus ; tes forces sont bornées ,
 Et l'on ne change point l'ordre des destinées ;
 Elles font à leur gré le tissu de nos jours ,
 Et forment dans le ciel les nœuds de nos amours.
 Tu sçais bien que mon cœur , pour se vaincre lui-
 même ,
 T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'aime :
 Mais quoi qu'on puisse dire au mépris de ses loix ,
 Aimer , ou n'aimer pas , n'est pas de notre choix.
 A son divin pouvoir il faut enfin se rendre.
 Un mortel contre un Dieu pourroit-il se défendre ?
 Je l'avois combattu, ce dangereux pouvoir ,
 Par les plus grands efforts qu'exige le devoir.
 L'esprit enfin lassé d'une si rude guerre ,
 Une nuit qui , voilant les beautés de la terre ,
 Sembloit n'avoir éteint la lumière du jour
 Que pour favoriser les desseins de l'Amour ;

Et qui , chassant du cœur les importunes craintes ;
 Mettoit en liberté les soupirs & les plaintes ;
 Je disois , près des bords d'un bois délicieux ,
 Qui m'ôtoit aux regards des astres envieux ,
 Qu'un mal qu'on trouve doux met du trouble dans
 l'ame !

Et que d'un feu qui plaît aisément on s'enflâme !
 Hélas ! que dans l'ardeur des plus pressans desirs ;
 La Pudeur à l'Amour dérobe de plaisirs ,
 Tirsis ! & que souvent à tes desirs rebelle
 Secrettement mon cœur a murmuré contr'elle !
 Que tes charmans appas ont sur moi du pouvoir !
 Et que dans cet état je craindrois de te voir !
 Je croyois que les vents emportoient mes paroles ;
 Mais , las ! je me flatois d'espérances frivoles.
 Quelle fut ma surprise ! & que devins-je , ô Dieux !
 Lorsque soudain Tirsis vint s'offrir à mes yeux !
 Je le connus , malgré les ombres infidelles ,
 Douces auparavant , en ce moment cruelles ,
 A sa taille divine , à cet air fier & doux ,
 Qui surprit tant de cœurs , & fit tant de jaloux ;
 A ce charme secret qui fit naître ma flâme ;
 Mais je le connus mieux au trouble de mon ame.



E L E G I E.

TRISTESSE, ennui, chagrin, langueur, melancolie,

Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?
 A toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos coups ?
 Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous ?
 Je viens dans ces deserts chercher la solitude,
 Où seule, loin du bruit & de la multitude,
 Je puisse en liberté dire mes sentimens.
 Deserts, soyez témoins des peines que je sens.
 L'esprit tout agité de nouvelles allarmes,
 Je viens ici cacher mes soupirs & mes larmes ;
 Comme aux seuls confidens de toute ma douleur,
 Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur.
 Le chagrin me dévore ; & mon ame abattue,
 Sans force & sans secours, cede au coup qui la tue ;
 Je souffre, sans sçavoir ce qui me fait souffrir ;
 Je cherche, mais en vain, les moyens de guerir.
 Hélas ! tout m'est fatal, tout fait mon infortune ;
 Tout ce qui me plaisoit, aujourd'hui m'importune :
 Mon esprit, accablé sous de rudes combats,
 Considere sa peine, & ne la comprend pas ;
 De mes yeux languissans un éloquent silence
 En dépit de moi-même, explique ma souffrance :
 Je n'ai point de repos, ni la nuit, ni le jour.
 Hélas ! d'où vient mon mal ? N'est-ce point de l'A-
 mour ?

Je ne puis voir Tirsis que je ne sois émeue ;
 Je rougis de paroître interdite à sa vue ;
 En sa mine , en son air , en chacun de ses traits ,
 Je trouve des appas inconnus & secrets ;
 Le feu de ses regards , par qui son cœur s'explique ,
 Etincelle de joye , & me la communique :
 Quand je ne le vois plus, ô Dieu ! quel changement !
 Il étoit mon plaisir , il devient mon tourment.
 Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause ,
 Ma raison incertaine à soi-même s'oppose ;
 L'objet que j'ai laissé ne me sçauroit laisser ;
 Tous les autres objets ne le peuvent chasser.
 Incessamment Tirsis occupe ma pensée ;
 Sans le voir , je le vois ; & mon ame blessée
 Se trace nuit & jour ce phantôme plaisant ;
 Quoique loin de mes yeux , il m'est toujours présent ;
 Un transport tout de flâme éclate en son visage ;
 Sa majesté me plaît , & sa douceur m'engage ;
 Et ce je ne sçai quoi , qu'on ne peut exprimer ,
 M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer ;
 Je suis cette belle ombre , & je veux m'en défendre ;
 Mais par tout je la voi ; par tout je croi l'entendre ;
 Trop aimable Tirsis , pourquoi mal à propos
 Etaller tant d'appas , & troubler mon repos ?
 Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible ?
 Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes sensible ?
 Mais que dis-je ? peut-être en es-tu possesseur ,
 Peut-être est-il vaincu , peut-être es-tu vainqueur.

Hélas ! je n'en sçai rien ; j'ignore ma défaite.
 Peut-être en ce moment ta victoire est parfaite.
 Vous vous êtes , mon cœur , révolté contre moi ;
 Et vous m'abandonnez pour suivre une autre loi ,
 Vous cédez aux ardeurs d'une flâme inconnue.
 Rigoureuse fierté , qu'êtes-vous devenue ?
 Que deviens-je moi-même ? & quel est le pouvoir
 Qui me force à sortir des regles du devoir ?
 Quoi ! céder à l'Amour ! Quoi ! manquer de courage !
 Quitter ma liberté pour un rude esclavage !
 Souffrir qu'un fier tyran , sans avoir combattu ,
 Triomphe malgré moi de toute ma vertu !
 Non ; je me veux défendre , & soutenir ma gloire ;
 Des mains de mon vainqueur arracher la victoire ;
 La raison & l'honneur me l'ordonnent ainsi ;
 Tout le veut ; je le dois , & je le veux aussi.
 Mais que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en insensée.

Foibles raisonnemens , sortez de ma pensée :
 Ma flâme vous dément ; & mon cœur aujourd'hui
 Se soumet à l'Amour , & ne connoît que lui.
 Hélas , qu'il est changé ! Je le cherche en lui-même :
 Mon cœur n'est plus mon cœur ; il suit l'objet qu'il
 aime ;

Pour lui seul il respire , il consent à ses vœux ;
 Il soupire , il languit , il brûle de ses feux.
 J'en rougis de dépit ; ma vertu s'en offense.
 Quoi ! toute ma raison se trouve sans puissance ?

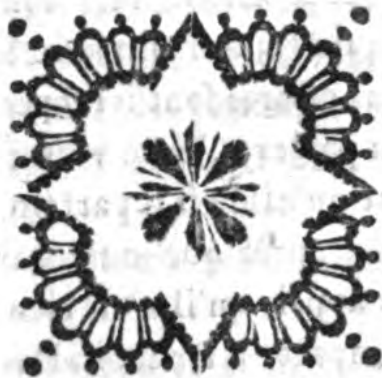
Quoi ! ma noble fierté s'est soumise à son tour ?
 Il falloit, ou mourir, ou surmonter l'Amour :
 Il falloit constamment combattre pour ma gloi-
 re ,

Remporter sur moi-même une illustre victoire ;
 Etouffer cette ardeur dont mon cœur est épris,
 Et pour tout dire enfin, résister à Tirsis.....
 Résister à Tirsis ! Mais, Dieux ! est-il possible ?
 Pourrois-je vivre, hélas ! à ses vœux insensible ?
 Ah, cela ne se peut, il n'y faut plus penser.
 L'amour qu'il a pour moi ne sçauroit m'offenser ;
 Il m'aime avec respect : & je puis sans foiblesse
 Ecouter ses soupirs, répondre à sa tendresse.
 Il sçait que la vertu peut engager mon cœur ;
 Il sçait l'art de fléchir ma severe rigueur ;
 Et ménage avec soin ce moment favorable,
 Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.
 Que ses charmes sont grands ! Que son transport est
 doux ,

Quand il dit je vous aime, & je n'aime que vous !
 A ces mots il soupire ; & ses yeux pleins de flâme
 Brûlent du feu secret qui brûle dans son ame ;
 Ils sont passionnez, ils ont de la douceur :
 Leurs regards, où l'on voit la joie & la langueur,
 Me disent sans parler qu'il craint & qu'il espere.
 D'un visage trop fier, & d'un air trop severe,
 Je voulois éviter ce charmant entretien,
 Et feignois d'ignorer ce que je sçavois bien.

Ne parlez plus, Tirsis, de peine & de martyre ;
 Esperez ; je vous aime , enfin je l'ose dire ;
 Je reçois votre cœur , je reçois vos soupirs ;
 Unissons notre flâme , unissons nos desirs ;
 Contentons notre ardeur ; laissons parler l'envie ;
 Jouissons des plaisirs les plus doux de la vie ;
 Et pour me rendre heureuse, & pour nous rendre
 heureux ,

Aimons-nous, aimons-nous, & cherissons nos feux.
 Tu l'emportes , Amour ; je cede à ta puissance.
 Assez & trop long-temps je t'ai fait résistance.
 Par ta force invincible & tes attraits puissans ,
 Tu maîtrises enfin ma raison & mes sens ;
 Je fléchis sous les loix de ton aimable empire.
 Puis qu'aimer , est enfin tout ce que je desire ,
 Viens triompher , Amour , de mon cœur & de moi ;
 Esprit , honneur , vertu , tout se soumet à toi.



SUR UNE ABSENCE.

ELEGIE.

FAUT-IL donc me résoudre à m'éloigner des
lieux

Où je puis tous les jours adorer vos beaux yeux,
Où je les rends témoins de mon cruel martyre,
Où des maux qu'ils me font devant eux je soupire ?
Je sonde sur ce point mon cœur à tout moment ;
Mais je tire de lui des soupirs seulement ;
C'est tout ce que répond cette esclave fidèle,
Dont même vos mépris entretiennent le zèle ;
Voilà comme il s'explique, & comme il me repart ;
Quand je le veux résoudre à ce triste départ.
Donc inutilement le devoir m'y convie ;
Je ne sçaurois quitter mon aimable Silvie.
Raison, tous vos efforts sont ici superflus ;
Vous avez beau parler, je ne vous entens plus.
M'avez-vous dit qu'elle est si parfaite & si belle,
Pour m'ordonner après que je m'éloigne d'elle ?
Et m'avez-vous appris qu'il n'est rien ici bas
Qu'on doive comparer à ses moindres appas ;
Que, comme sa beauté, sa grace est admirable ;
Enfin m'avez-vous dit combien elle est aimable,

Pour

Pour n'être pas d'accord qu'on doit assez aimer
 Celle que vous disiez qui me devoit charmer ;
 Pour m'opposer les loix de ce devoir bizarre
 Qui veut que je la perde , ou que je m'en sépare ;
 Et qui , pour m'enlever hors d'un si beau séjour ,
 Est sans cesse en querelle avecque mon amour ?
 Mais , hélas ! le Destin est de l'intelligence ;
 Il faudra bien subir sa fatale ordonnance.
 Des plus heureux amans il a troublé la paix ;
 Et ses ordres enfin ne se rompent jamais.
 Je vais donc vous quitter , adorable Silvie ,
 Et traîner loin de vous une mourante vie.
 Tous ces divers appas qu'étale le printemps ,
 Ne pourront adoucir l'aigreur de mes tourmens ;
 Toutes ces riches fleurs , que la nouvelle Flore ,
 En ce temps amoureux , au matin fait éclore ,
 Dont je verrai briller les merveilleux appas ,
 Absent de vos beaux yeux , ne me toucheront pas.
 Rien ne pourra flater la rigueur de mes peines.
 On me verra pensif sur le bord des fontaines ,
 Accroître de mes pleurs leurs humides trefors ;
 On me verra chercher les solitaires bords
 Des ruisseaux égarés dans les bois les plus som-
 bres ,
 Pour plaindre mes ennuis dessous leurs tristes om-
 bres.
 Mais n'appréhendez pas qu'en me plaignant ainsi ,
 Aux Nymphes de ces bois j'apprenne mon soucy ,

Que mes cuisans regrets , leur découvrant ma flâ-
me ,

Trahissent malgré moi les secrets de mon ame.

Jamais on ne sçaura mon mal par ce moyen ;

J'en parlerai si bas , qu'Echo n'en sçaura rien.

Et ce n'est pas encore une petite gêne ,

Que de souffrir beaucoup , & de cacher sa peine.

Mais outre tous les maux dont je suis tourmenté ,

D'un autre plus cruel mon cœur est agité.

Ce monstre sans pitié , qu'on nomme Jaloufie ,

De funestes soupçons trouble ma fantaisie :

Je crains que mes rivaux n'aillent adroitement

Blâmer auprès de vous ce prompt éloignement.

Oui , je les vois déjà vous tenir ce langage :

Que le jeune Tisifis est un esprit volage ;

Qu'il n'est rien de si fort qui puisse l'arrêter ;

Qu'un autre seroit mort avant que vous quitter ;

Que les loix du devoir n'ont que de foibles armes ;

Quand on est retenu par de si puissans charmes ;

Que l'Amour , quoiqu'enfant , est assez résolu ,

Et qu'il regne toujours d'un pouvoir absolu ;

Que son empire va jusqu'à la tyranie ;

Que chez lui la raison doit passer pour manie ;

Et qu'il se rend enfin plus difficilement

Aux regles du devoir quand il fait son tourment.

Vous sçavez à quel point la haine peut atteindre ;

Et par là vous voyez si j'ai beaucoup à craindre ;

Si de tant d'ennemis on me voit combattu.
 Un absent est bien foible , & bien-tôt abbattu.
Mais cessez , mes frayeurs ; vous offensez Silvie :
 Elle n'écoute pas le discours de l'envie ,
 Elle ne reçoit pas de fausse impression ,
 Et ne peut ignorer quelle est ma passion.
 Généreuse vertu , dont mon ame est charmée ;
 Aimable vérité , que j'ai toujours aimée ,
 Prenez bien mon parti conte mes envieux ;
 Lors qu'ils m'accuseront , défendez-moi contr'eux ;
 Confondez de leurs voix l'insolence importune :
 Je vous laisse le soin de ma bonne fortune :
 Assûrez tous les jours ce miracle des cieux ,
 Qu'Amour est dans mon ame, ainsi que dans ses yeux ;
 Et qu'autant qu'elle passe en attraits les plus belles ,
 Je surpasse en Amour les cœurs les plus fidèles.
Ne voulez - vous pas bien , objet rare & charmant ,
 Que je laisse en ses mains le soin de votre amant !
 Cet appui près de vous relève mon courage.
Mais qui pourra me suivre en ce triste voyage ?
 Qui me consolera de ne vous plus revoir ?
Hélas ! s'il vous plaisoit d'ordonner à l'espoir ,
 Qu'en cet éloignement sa vertu me console ,
 Il ne vous coûteroit qu'une seule parole ;
 Ou , pour vous l'épargner , un regard gracieux ;
 Il entend assez bien le langage des yeux.

De grace , expliquez-vous ; il est temps de me dire
Si vous avez dessein qu'il vive , ou qu'il expire.
Car si vous ordonnez qu'il ne me suive pas,
Il faut en même temps me résoudre au trépas ;
Vous aurez même soin , si vous voulez qu'il meure !
Je n'ai pas le pouvoir de le survivre une heure.



GILBERT.

GILBERT, natif de Paris, Calviniste, Secrétaire des Commandemens de la Reine Christine de Suede, & bel esprit, a vécu dans le siècle passé avec quelque réputation. Ce Poëte a donné plusieurs pièces de Théâtre; entr'autres, *les Amours d'Ovide*, Pastorale héroïque en cinq actes, & *Endimion*, autre Pastorale en cinq actes. Il composa aussi les Paroles d'un Opera intitulé *les Peines & les Plaisirs de l'Amour*, Pastorale représentée en 1672, dont Cambert a fait la Musique. Il a fait *l'Art de Plaire*, à l'imitation de *l'Art d'Aimer* d'Ovide. Sa traduction de quelques *Pseaumes* sur les mêmes mesures que ceux de Marot, a mérité l'approbation des beaux esprits de son temps.

Quoique *Gilbert* eût eu des emplois as-

sez considérables, il n'en devint pas plus riche ; & sur la fin de sa vie il auroit passé de tristes jours , si Monsieur d'Herwart, amateur des gens de lettres, ne lui eût donné un asyle favorable dans son hôtel à Paris, où il mourut vers 1680.





GILBERT.

S T A N C E S.

S U R L E P R I N T E M P S.

A Madame la Comtesse de Valancé.

DEJÀ le beau Printemps a pris sa robe verte,
Qu'il traîne avecque grace en pompe dans les
champs ;

Et Venus dans un char, la gorge découverte,
Réveille les oyseaux & leurs amoureux chants.

LE Soleil, qui revient de la Terre Idumée,
Rameine les beaux jours & les douces ardeurs ;
Il a comme un amant la teste parfumée,
Et répand dans les airs d'agréables odeurs.

Y iv

CE Dieu jeune & galand frise sa blonde tresse :
 Et d'un œil, dont l'éclat nous produit les chaleurs,
 Regarde avec amour la Terre sa maistresse ;
 Et de ses doux regards ne naissent que des fleurs.

LA Terre , pour luy plaire, aussi devient plus belle ;
 Elle pare son sein avec les lys naissans ;
 Et se montrant sensible à sa flâme immortelle ,
 Le soir & le matin luy donne de l'encens.

DE la galanterie , & de ce feu visible
 Dont ces parfaits amans ont le cœur enflâmé ;
 Naist tout ce que l'on voit de vivant & sensible ;
 Ce qui fait que l'on aime & que l'on est aimé.

AUSSI tous les Printemps , & le Ciel & la Terre ;
 Par l'ordre des Destins, se font ainsi la cour :
 Sans leur paix, l'univers seroit toujours en guerre ;
 Et tout mourroit, sans leur amour.



S T A N C E S.

Contre l'Hyver de 1660, qui fut fort long.

QUE cet Hyver est incommode !
 Qu'il fait icy de mécontents !
 Il n'est pas en France à la mode ,
 Alors qu'il dure si long-temps.

IL a tant fait tomber de neiges
 Qu'il gaste nos temperamens :
 Il viole nos priviléges,
 Et nous prend pour des Allemans.

QU'IL aille dans la Moscovie ,
 Chez ces peuples couverts de peaux ;
 Qui, toujourns yvres d'eau-de-vie ,
 Se font tirer sur des traîneaux.

NOUS detestons dans cet empire
 L'Aquilon qui gronde toujourns ;
 Et nous ayons le doux Zephire ,
 Et la belle saison du Cours.



MADRIGAL.

A la Reyne d'Angleterre.

SI ton auguste fils acquiert le nom de Grand ;
 S'il est de son estat le juste conquerant ,
 S'il sçait deffous ses pieds ses ennemis abbatre ,
 S'il imite un heros qui nous donna la loy ,
 Et s'il herite enfin des vertus d'Henry Quatre ;
 Il n'en herite que par toy.

MADRIGAL.

A Iris.

JE voudrois posseder une grande richesse ;
 Les tresors de l'esprit & ceux de la santé ;
 Faire voir sur mon teint la fleur de la jeunesse ;
 Avec celle de la beauté ;
 Avoir une illustre couronne ,
 Et ce que la fortune donne
 A ses plus heureux favoris :
 Non pour estre un heros insigne ;
 Mais seulement pour estre digne
 Des faveurs de la belle Iris.

MADRIGAL.

A Apollon.

DURANT mes jeunes ans , mes ardeurs insensées
Ont chanté les amours de Venus & de Mars ;
Mais je veux desormais occuper mes pensées
A célébrer le Dieu des saisons & des arts.

C'est le pere des belles choses ,
Qui fait naître le jour , les femmes , & les roses ;
Sa voix, qui retentit dans le sacré Valon ,
Aux successeurs d'Orphée enseigne l'harmonie :

Et le plus excellent Genie ,
N'est qu'un luth bien d'accord dans les mains d'Apollon.



MADRIGAL.

Contre la vaine gloire.

JE fais peu d'estat de la gloire
 Qui nous fuit dans la tombe noire :
 Le moindre crieur d'almanachs ,
 Qui sçait le beau secret de vivre ,
 Vaut mieux que cent heros de cuivre
 Faits de la main de Phidias.

MADRIGAL A PHILIS.

Sur l'Art d'aimer d'Ovide.

CETTE lecture est sans égale ;
 Ce livre est un petit dedale
 Où l'esprit prend plaisir d'errer.
 Philis , suivez les pas d'Ovide :
 C'est le plus agreable guide
 Qu'on peut choisir pour s'égarer.

MADRIGAL.

A une belle dame qui avoit une dent rompue.

LA beauté d'Amaranthe est une citadelle,
 Où tous les cœurs sont en prison ;
 Ils ont pour garde la raison,
 Et ses beaux yeux pour sentinelle :
 Mais à la barricade on voit un manquement,
 Par où peut s'échaper & l'amour & l'Amant.
 Ce petit Dieu qui porte flèche
 A bien reconnu cette brèche :
 Et le jour qu'il desertera,
 C'est par là qu'il se sauvera.

MADRIGAL.

A la Reyne de Suede.

EN servant cette Reyne égale aux Amazones,
 Je n'auray pas perdu six ans :
 Car qui sçait donner des couronnes,
 Sçait bien faire d'autres presens.

MADRIGAL,

A une Fille qui aymoit une femme sous le nom d'Alexis, & l'appelloit son serviteur.

CHERISSEZ Alexis à l'égal de vous-mesme,
 Et n'apprehendez point que j'en fois envieux :
 Aimez ce serviteur tout autant qu'il vous aime ;
 Qu'il baise vostre sein, vostre bouche, & vos yeux ;
 Souffrez que mon rival jour & nuit vous caresse ;
 Comblez-le de faveurs, mon aimable maistresse ;
 Ne luy refusez rien qui dépende de vous.
 Belle Philis, je vous proteste
 Que je n'en seray point jaloux,
 Et me contente de son reste.



D'ALIBRAY.

VION D'ALIBRAY, natif de Paris, fils d'un Auditeur des Comptes, & frere de l'illustre Madame Saintot qui a eu tant de part aux Lettres de M. de Voiture, a fait quelques œuvres de Poësie qui lui ont acquis de la réputation. Il avoit la raillerie fort fine, comme on peut voir par ces vers:

D'ALIBRAY.

REVEREND Pere Confesseur,
J'ay fait des vers de médifance.

LE CONFESSEUR.
Contre qui?

D'ALIBRAY.

Contre un Professeur.

LE CONFESSEUR.
La personné est de conséquence!
Contre qui donc?

D'ALIBRAY.

Contre Montmaur.

LE CONFESSEUR.
Hé bien, bien, achevez votre *Confiteor*.

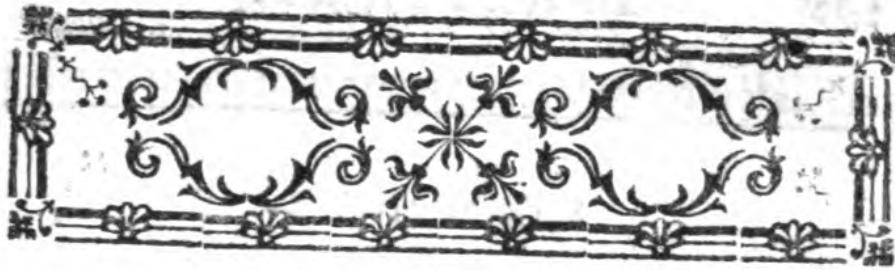
Il fit encore cette Epigramme contre le même :

GOMOR étant à table avec certains pédans ;
 Qui crioient & prêchoient trop haut sur la ven-
 dange,
 Luy qui ne songe alors qu'à ce que font ses dens,
 Paix là , paix là , dit-il; on ne sçait ce qu'on mange.

Il n'eut point d'autre emploi que celui de la Poësie. C'étoit un gros homme ; sa conversation étoit fort agréable ; il a traduit les *Lettres d'Antonio Perez*, Espagnol, Ministre disgracié de Philippe II.



D'ALIBRAY.



D'ALIBRAY.

SONNET.

GROS & rond dans mon cabinet,
Comme un ver à foye en sa coque,
Je te fabrique ce Sonnet,
Qui de nos vanitez se moque.

DEQUOY servent ces vastes lieux,
Où l'un l'autre on se perd de veue ?
Ne sçaurions-nous apprendre mieux
A mesurer nostre estendue ?

DEDANS ce trou qui me comprend,
Je suis plus heureux & plus grand
Que si j'occupois un empire :

J'ATTAINS de l'un à l'autre bout ;
Et, s'il m'est permis de le dire,
J'y suis un Dieu qui remplis tout.

Tome IV.

Z

SONNET.

*Sur un cabinet en saillie que fit faire M. le Duc d'Angou
guien, & qui offusquoit celuy de l'auteur.*

DEDANS un petit cabinet
Que je remplis de ma personne,
Comme Diogene sa tonne,
Je compose en paix un Sonnet.

MAIS quoy ! de ma clarté première
Je ne me voy plus éclairé ?
Le Soleil s'est-il retiré ?
Qui me dérobe la lumière ?

AH ! je voy bien ce qui me nuit :
C'est un grand prince, dont le bruit
S'est déjà par tout fait entendre.

MON bonheur estoit sans pareil :
Falloit-il qu'un autre Alexandre
Vint aussi m'oster mon Soleil ?



SONNET.

OBJET aussi doux qu'innocent,
Jeune & resplendissante Aurore ;
Ou plustost Soleil , qu'on adore ,
Quoy qu'il soit à peine naissant ;

SI toûjours le temps favorable
Fait voir tes attraits augmentez,
Sera-t'il rien de comparable
A tant de nouvelles beautez ?

TES yeux , déjà remplis de flâmes ;
Lancent , pour foudroyer les ames ,
Des traits si perçants & si clairs ,

QU'A ton aspect chacun s'estonne ;
Comme au printemps , alors qu'il tonne
Et qu'on void déjà des éclairs.



CHANSON.

LA MERE des Amours
Tenant ses grands-jours
Dans son siege d'yvoire,
Prononce à la gloire :
A l'Amour on resiste en vain ;
Qui n'aima jamais aimera demain.

QUE nos cœurs soient contents
A ce gay printemps ;
Et que le plus severe
Me suive & revere :
A l'Amour on resiste en vain ;
Qui n'aima jamais aimera demain.

CHAQUE chose icy bas
Resent mes appas ;
Et la terre elle-mesme
Rit au ciel qu'elle aime :
A l'Amour on resiste en vain ;
Qui n'aima jamais aimera demain.

LE ciel, pour la voir mieux ;
Ouvre tous ses yeux ;

Et la trouvant si belle ,
 Brûle aussi pour elle :
 A l'Amour on résiste en vain ;
 Qui n'aima jamais aimera demain.

A cet exemple heureux ,
 Doit être amoureux
 Tout ce qu'en soy resserre
 Le ciel & la terre :
 A l'Amour on résiste en vain ;
 Qui n'aima jamais aimera demain.

C H A N S O N.

TU l'as dit tout publiquement ,
 Que tu m'acceptois pour amant ,
 Adorable & belle Uranie ;
 Mais je n'y puis adjouster foy :
 Et tu crois , aussi bien que moy ;
 Que qui le dit ainsi , le nie.

QUELQUE innocent que soit l'Amour ;
 C'est un enfant qui hayt le jour ,
 Et qui veut toujours qu'on le cache ;
 Il est & timide & honteux ;

Et ce qu'il communique à deux ;
Il fuit qu'un troisième le sçache.

QU'IL fasse , pour punition
D'une si fausse affection ,
Qu'une vraie à mes feux réponde ;
Et , comme c'est un Dieu discret ,
Que tu m'oses dire en secret
Ce que tu dis à tout le monde.

METAMORPHOSE DE MORILLE.

TANDIS qu'en ce doux mois de may
J'ay le corps sain & l'esprit gay ,
Et que j'oy du prochain bocage
De Philomele le ramage
Qui parle encore nuit & jour
De Terée & de son amour ;
Je sens qu'une verve m'inspire ,
Non de rechanter sur la lyre
Sa métamorphose en oyseau ,
Mais un changement plus nouveau.
Toy , sous le nom de qui la Muse
Jamais des vers ne me refuse ,
Puisque ceux-cy coulent pour toy ,
Pailleur , de grace , écoute-moy.

AUX climats d'où le Soleil brille,
Une Nymphé, au nom de Morille,
Souvent dans les bois se plaisoit,
Et deffous l'orme reposoit.
C'estoit une brunette tendre,
Ainsi que son nom fait entendre,
Mais d'un teint bien plus delicat
Que n'est le plus friand muscat.
Si sa face estoit un peu noire,
Le reste estoit plus blanc qu'yvoire,
Quoy qu'une telle obscurité
N'effaçast rien de sa beauté:
Car cette Nymphé plus qu'humaine
Brilloit, comme une nuit seraine,
Sous des cheveux plus noirs que jets
Ependus & nouez en rets.
Come, la rencontrant feulette,
Osa la prier d'amourette;
Come, le maistre des festins,
Des passe-temps & des bons vins;
Et qui, pour fournir à sa table
Quelque mets & fruit delectable
Qui fust de la jeune saison,
Estoit sorty de la maison.
Morille de façon honeste
Repouffe à l'instant sa requeste,
Et luy signifie en deux mots
Qu'il ait à changer de propos.

Luy , que la volupté maistrise ,
 Ne quitte point son entreprise ;
 Mais , de fureur tout éperdu ,
 Se jette sus à corps perdu.
 C'est trop , c'est trop ; il faut , mauvaise ;
 Ou que je morde , ou que je baise
 (Dit-il d'un courroux souffrant)
 Un morceau si bon & friant.
 En cette extrémité dernière ,
 Morille ainsi fait sa priere :

BEAU Printemps de fleurs couronné ,
 De Nature le fils aîné ;
 Et vous , ô pitoyable Terre ,
 Dont le sein fécond les enferme ;
 Si de vous je tiens la clarté ,
 Conservez ma virginité ;
 Qu'un de vos bras m'anéantisse ,
 Ou qu'un abysme m'engloutisse.
 A ces mots , ô l'étrange cas !
 Morille fond d'entre ses bras :
 Ses membres , que la peur assemble ,
 En tige s'unissent ensemble ;
 Tige qui garde leur blancheur
 Et leur jeunesse & leur fraîcheur :
 Sa face brunette est meslée
 A sa chevelure annelée :

Enfin

Enfin d'un chef-d'œuvre parfait,
Morille n'est plus en effet
Que je ne sçay quoy qui se forme
Et se plaît encor deffous l'orme ;
Dès que la corne du taureau
Ouvre la porte au renouveau.
Come , voyant cette merveille ;
Ignore s'il dort ou s'il veille.
Hé quoy , dit-il , cieux inhumains ,
Me l'ostez-vous ainsi des mains !
Je reconnois le pouvoir mesme ,
Mais non cette bonté suprefine
Qui de potirons autrefois
Fit sortir de nobles Gregeois ;
Au lieu qu'une si digne chose ,
(O maudite métamorphose !)
Par vous , ennemis de mon bien ,
Maintenant est changée en rien.
Après dans ses chaudes alarmes ,
Lavant Morille de ses larmes ;
Malgré vous , dit-il , & le sort ,
J'en jouyray , mesme en sa mort
Il la leve , & tout à son aise
D'un baiser mordant la rebaise ;
Baiser qui luy semble plus doux
Que le meilleur de ses ragoûs.
Dèslors cet expert en cuisine
Son sein pour tombeau luy destine ,

Et ne fait point de bons repas
Qu'il n'ait Morille entre ses plats.

VOILA, cher Pailleur, la merveille
Sur qui j'implorois ton oreille ;
Merveille qui n'est pas assez
Pour répondre à tes vins poussez.
Mais j'ay suivy mon sujet mesme ;
J'ay craint de devenir plus blesme,
Et chez moy, sans peine & sans bruit,
Ces vers sont crûs en une nuit.

S O N N E T.

C HER amy, si tu m'en veux croire,
Nous quitterons ces jeunes fots,
Qui ne parlent que de la gloire
Des combats qu'on fait sur les flots.

ETERNISONS notre mémoire
A vuidier un nombre de bros.
Si nous sommes gros de trop boire,
Nous en tiendrons plus, estant gros.

MOCQUONS-nous de cette fumée
Qu'on appelle la renommée,

Et dont se mocque l'esprit fort.

UN verre plein durant la vie ,
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vuide après la mort.

S O N N E T.

JE FUS hyer , chere Sylvie ,
Pour vous rendre un de ces devoirs
Que je vay rendre tous les soirs ,
Et mesme au péril de ma vie.

MAIS en vain. Je perdis mes pas :
Car j'appris que cette soirée
On ne voyoit point vos appas ,
Et que vous estiez retirée.

VOUS estiez toute nue au lit ,
Au moins à ce que l'on me dit ,
Quoy qu'à peine il fist nuit bien noire.

JE m'en allay sans l'avoir creu .
Heureux , si je l'avois peu croire !
Plus heureux , si je l'avois veu !

D A M O N.

BAISE , baise-moy tout à l'heure.
 Depuis que j'ay quitté ces lieux ,
 Je le jure par tes beaux yeux ,
 J'ay fait aux champs longue demeure.

D A P H N E'.

POUR te donner un baiser , soit ,
 La civilité me l'ordonne ,

D A M O N.

SI la civilité le donne ,
 C'est mon amour qui le reçoit.
 Baise , baise ; je te supplie ,
 Daphné ; me veux-tu refuser ?

D A P H N E'.

NE viens-je pas de te baiser ?
 Quoy ! si-tost mon baiser s'oublie ?

D A M O N.

QUE ton jugement se confond ,
 Ma Daphné , si tu le peux croire !
 C'est pour avoir trop de mémoire
 Que j'en demandois un second.

R O N D E A U.

AUX champs, à ce gay renouveau,
Je vous semonds par ce Rondeau
De faire avecques nous carrouffe.
On y flaire une haleine douce,
Qui reconforte le cerveau ;

ON y void fleurir le rameau ;
La feuille remonte à l'ormeau ;
Enfin, pour mieux dire, tout pousse
Aux champs.

LA bergere & le pastoureau,
Considerant comme l'oyseau
D'une aîle amoureuse tremouffe,
Tous deux couchez dessus la mouffe...
Mais mon esprit va bien & beau
Aux champs.



S O N N E T.

LA POUUDRE que tu vois dedans ce verre encloſe;
 C'est, ſi tu ne le ſçais, la cendre d'un amant;
 Amant ſi malheureux, qu'après le monument
 Il s'agite ſans ceſſe, & jamais ne repoſe.

PHYLLIS, qu'il cheriſſoit pardeſſus toute choſe;
 Et pour qui jour & nuit il s'alloit conſumant,
 S'éloigna de ſes yeux: & cet éloignement
 De ſon trépas haſté fut la funeſte cauſe.

TOUT ſec d'impatience auſſi bien que d'amour,
 Il mourut, de ſa dame attendant le retour,
 Et meſurant toujours le temps de ſa demeure:

ET ce ſoin fut dans luy tellement imprimé,
 Que ſa cendre à preſent marque encore chaque heure;
 Témoignage d'un cœur vivement enflammé.



S O N N E T.

POURQUOY, mes tristes yeux, versez-vous tant
de pleurs ?

Voulez-vous donc vous perdre, ayant perdu Sylvie ?
L'absence de cet astre, & sa clarté ravie,
Vous ont-elles causé de nouvelles douleurs ?

AVEZ-vous oublié que les mesmes malheurs
Auprès d'elle sans cesse accompagnoient ma vie ;
Alors que, se voyant de mes pas poursuivie,
Elle se déroboit, & s'enfuyoit ailleurs ?

AINSI, quand cette belle à mon repos fatale
N'auroit jamais quitté sa demeure natale,
Mes jours n'en seroient pas en un moindre hazard.

SI vous desirez donc verser toujours des larmes,
Pleurez, mes yeux, non point l'heure de son départ,
Mais le premier moment que vous vistes ses charmes.



SONNET.

PHYLLIS a tous les dons qu'icy bas on admire ;
 Et n'a rien du mortel que la mortalité ;
 Un esprit rare est joint à sa rare beauté ,
 Et sa taille & son port sont dignes d'un empire.

NUL mortel cependant pour elle ne soupire ;
 Car qui pourroit avoir tant de temerité :
 Nul aussi ne la croit une Divinité ,
 De crainte de commettre une erreur qui fust pire.

O CIEL ! qui luy donnas tant de perfections ,
 Tu connois la candeur de nos intentions ;
 Sauves-nous donc de crime , & nous tire de peine.

ICY rien à Phyllis ne se peut comparer :
 Mais rends la plus divine, ou rends la plus humaine ;
 Afin que nous puissions l'aimer ou l'adorer.



S O N N E T.

BIEN-HEUREUX les soupirs qui passent par ta
bouche ,

Si quelque chose au moins t'oblige à soupirer ;
Bien-heureux le doux air que tu veux respirer ;
Et bien-heureux le vent que ton haleine touche ;

BIEN-HEUREUX le soufris qui sort tout couronné ;
De perles d'orient au point de sa naissance ;
Et bien-heureux encor , bien-heureux le silence ,
Qui dessous ces rubis se tient emprisonné ;

BIEN-HEUREUX qui vous void , belles lèvres de
roses ;
Bien-heureux qui vous oïd quand , vous estes dé-
clofes ;
Plus heureux qui sur vous peut sa flamme appaiser.

L'UNE de vous paroist un peu plus avancée :
Mais je l'en aimé mieux d'estre ainsi rehaussée ;
Car elle en est aussi plus proche du baiser.



S O N N E T.

PHILLIS , je ne suis point de ces honteux amans
 Qui n'osent declarer le secret de leur ame ;
 Brûlant avec respect pour une belle dame ,
 Je ne sçay ce que c'est de cacher mes tourmens.

JE ne le cele point , je t'aime ; & si je mens ,
 Que le ciseau fatal vienne à couper ma trame !
 Mais que sert de jurer pour tesmoigner sa flame ;
 Puisque le ciel se rit des amoureux sermens ?

OUY , je t'aime , Phillis ; & d'une telle sorte ;
 Que rien n'allentira l'amour que je te porte.
 J'espere qu'à la fin un jour tu le verras :

TU la verras un jour cette constance extrême.
 Loin donc d'apprehender de dire que je t'aime ;
 J'ose dire bien plus , Phyllis ; tu m'aimeras.



S O N N E T.

TOUT le monde, Phillis, te vante d'estre belle,
Et croit qu'il ne soit point un objet plus charmant;
Mais chacun blasme aussi ton humeur trop cruelle;
Et par là ta beauté perd de son ornement.

TU te mocques tousjours de ma flame fidelle,
Et de tant de douleurs que je souffre en aimant.
Veux-tu donc acquerir une gloire nouvelle ?
Que ta douceur paroisse une fois seulement.

PEUT-ON trouver ailleurs des tourmens qui soient
pires ?

Aux bonnes actions il faut que tu soupires,
Si tu ris en causant un mal comme le mien.

HE' bien, ris, si tu veux, de ma longue souffrance,
Pourveu qu'ayant pitié de ma perseverance,
Tu soupires un jour en me faisant du bien.



S O N N E T.

J'AVOIS presque passé le meilleur de ma vie ;
Sans avoir jamais sceu ce que c'estoit d'amour ,
Ny de ces doux transports qui font que nuit & jour
A l'objet d'un bel œil on a l'ame ravie.

CE n'estoit pas pourtant qu'une éternelle envie
Ne me fist rechercher à qui faire la cour ;
Mais je ne trouvois rien en ce mortel séjour
Sous qui ma liberté voulust estre asservie.

ENFIN je vy Phyllis , ce miracle des cieux ;
Et depuis j'ay tousjours brûlé pour ses beaux yeux ;
Mais la Parque déjà menace mes journées.

O cieux ! je vous invoque ; éloignez mon trépas !
Pour un objet si cher prolongez mes années ,
Ou rendez-moi le temps que je ne l'aimay pas.



S O N N E T.

GRACE en soit à l'Amour , & grace à ta beauté ;
A peine , ma Phyllis , à peine t'eus-je veue ,
Que d'un secret transport mon ame fut émeue ;
Et voulut en tes mains mettre sa liberté.

DEPUIS , cent & cent fois on m'a sollicité
De quitter ton empire & ce joug qui me tue ;
Pour suivre une beauté qui fust moins absolue ;
Mais en vain ; je t'aimois avec ta cruauté.

ET maintenant encore , abbatu de souffrances ;
Je ne veux demander pour toutes recompenses
Que de pouvoir tousjours brûler d'un feu si beau ;

ET qu'après mon trépas , l'inconstante jeunesse ;
A sa confusion , lise sur mon tombeau :
Cy gist le triste amant d'une seule maistresse.



S O N N E T.

JE SUIS maître parfait en l'art de bien aimer,
 Et l'un des plus parfaits qui peut-être se treuve ;
 De toutes les amours j'ay passé par l'épreuve.
 N'est-ce pas un sujet pour me faire estimer ?

UNE fille, dont l'œil pouvoit tout enflammer,
 S'empara de mon ame encore toute neuve :
 Une divine femme, une divine veuve,
 Eurent depuis aussi le droit de me charmer.

DE la fille j'aimay la honteuse innocence ;
 De la femme j'aimay la modeste assurance ;
 De la veuve j'aimay l'honneste liberté.

SI BIEN que des amans je prétends la couronne,
 Et qu'on n'accuse pas mon peu de fermeté ;
 Car je n'aimay jamais qu'une seule personne.



S O N N E T.

TOY, qu'un profond sçavoir joint à l'expérience,
Rend en l'art d'Æsculape un miracle icy bas,
Et qui regles au poids d'une juste balance
Des premiers élémens les nuisibles débas,

SÇACHES que depuis peu je sens la violence
D'un feu qui nuit ny jour ne m'abandonne pas ;
D'un feu qui me fait perdre & repos & repas,
Et me feroit sans toy perdre aussi l'esperance.

QUAND je veille, je resve ; & resve, quand je dors ;
Ma fièvre est au dedans, ma fièvre est au dehors :
Mon embonpoint s'en va ; ma vigueur diminue.

MAIS puis qu'on te dit tout comme à son Confes-
seur,
Et qu'un mal se guérit dont la cause est connue,
Tu peux bien me guérir si tu connois ta sœur.



SONNET.

NON, ce n'a point esté par amour de la dance
 Que je vous allay prendre entre tant de beautez :
 Je ne sçay ce que c'est de ces pas ajustez ;
 Mon oreille & mes pieds sont sourds à la cadance.

J'y fus porté, Cloris, d'une autre violence ;
 Car je vous vy briller de si vives clartez,
 Que je sentis vers vous voler mes volontez ;
 Et du choix mon esprit ne fut plus en balance.

J'APPROCHAY donc de vous, meu de ma passion ;
 Et d'un cœur plein de zele & de soubmission,
 Vous conjuray de faire un petit tour de sale.

LAS ! je ne dançay point, je ne l'ay point appris ;
 Mais j'observay du moins cette loy principale,
 De prendre au bal tousjours celle qui nous a pris.



SONNET.

S O N N E T.

HYER je fus chez vous pour vous rendre un devoir

Qui m'est tout à la fois glorieux & facile :
Mais Philene me dit qu'il vous croioit en ville.
Je le priay pourtant de l'aller mieux sçavoir.

ATTENDANT mon arrest , je suis au désespoir ;
Car trois jours sans vous voir m'en sembloient plus
de mille :

Quand Philene , grondant de sa peine inutile ,
Me dit que chez Daphné vous estiez jusqn'au soir.

IL le dit : mais d'enhaut une voix nompareille
Qui s'en vint tristement enchanter mon oreille ;
Desja m'avoit appris le mal dont il parla.

JE restay donc , Sylvie , auffi froid qu'une souche ;
Et dans un tel malheur rien ne me consola,
Sinon que je l'ouys de vostre propre bouche.



S O N N E T.

C'EST trop te suivre , Amour : souffre que je te
laisse.

Je ne demande rien de mes travaux passéz ;
Et je tiendray mes soins fort bien recompensez ;
Si je puis en repos jouyr de la vieillesse.

AUSSI bien , qu'aurois-tu d'un corps plein de foi-
blesse ,

Et dont l'âge rendroit tous les esprits glacez ?
Ainsi qu'aux grands seigneurs , ne t'est-ce pas assez
Que je t'aye immolé le temps de ma jeunesse ?

GRAND Prince es-tu vraiment , puissant maistre
d'Amour :

Et , comme aux cours des grands , on ne trouve en
ta cour

Qu'abus , que trahisons , que fraude & qu'artifices.

LAS ! tu devois payer ma foy d'un si haut prix :
Et voilà , je n'emporte après tant de services ,
Qu'un peu d'expérience avec des cheveux gris.



H A B E R T .

PHILIPPE HABERT, natif de Paris, de fort bonne famille , témoigna dès sa jeunesse beaucoup de génie pour les Lettres ; mais les emplois qu'il eut après ses études l'engagerent insensiblement dans la profession des armes. Le dernier , dans lequel il mourut , fut celui de Commissaire d'Artillerie , que lui avoit donné Monsieur de la Meilleraye , dont il étoit fort considéré. En l'année 1637 , l'armée Françoisise ayant eu ordre d'assiéger le château d'Emery entre Mons & Valenciennes , la méche d'un soldat tomba dans un tonneau de poudre , qui fit sauter une muraille, sous la ruine de laquelle *Habert* se trouva accablé , âgé seulement de 32 ans. Il étoit de moyenne taille : sa conversation étoit froide & sérieuse ; il étoit cependant capable d'une si grande passion , qu'il faillit à mourir d'amour pour

une de ses maîtresses. *Le Temple de la Mort*, qui est le seul ouvrage imprimé qu'on ait de lui, est une des plus belles pièces de la Poësie Française : elle fut faite pour Monsieur de la Meilleraie, sur la mort de sa première femme, fille du Maréchal Deffiat. L'abbé *Habert de Cerizi*, qui a fait *les Yeux de Philis changés en astres*, étoit son frere.





H A B E R T .

LE TEMPLE DE LA MORT.

SOUS ces climats glacez , où le flambeau du
monde

Epanch avec regret sa lumiere feconde ,
Dans une isle deserte , est un vallon affreux ;
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là , sur des vieux cyprès dépouillez de verdure ,
Nichent tous les oyseaux de mal-heureux augure :
La terre , pour toute herbe , y produit des poisons ;
Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons :
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières :
Mille sources de sang y font mille rivieres ,
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens ,
Au lieu de murmurer , font des gemissemens.

AU creux de ce vallon , dès l'enfance du monde ,
Est un temple fameux, d'une figure ronde ,

Quatre portes de fer en quatre endroits divers ;
 Par l'ordre des Destins , partagent l'univers ;
 L'une est vers le couchant , & l'autre vers l'aurore ;
 L'une voit le Sarmathe , & l'autre voit le More :
 Et là viennent en foule , & sous d'égales loix ,
 Les jeunes & les vieux , les peuples & les rois.
 La veillesse , la fièvre , & les douleurs mortelles ;
 Sont de ses huis sacrez les portieres fidelles :
 Leurs habits sont de deuil : & cet obscur manoir
 A ses funestes murs entourez de drap noir ,
 Où des flambeaux de poix les lumieres funebres
 Par leurs noires vapeurs augmentent les ténébress.

UN monstre , sans raison aussi bien que sans yeux ;
 Est la divinité qu'on adore en ces lieux :
 On l'appelle la Mort : & son cruel empire
 S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.
 L'objet le plus charmant que voyent les mortels
 Venoit d'estre immolé sur ses fameux autels ;
 La place d'alentour estoit toute sanglante ,
 Et rougissoit encor du meurtre d'Amaranthe ;
 Alors que Lizidor , dont le funeste amour
 Est connu de tous ceux qui connoissent le jour ;
 L'ame de désespoir & de fureur atteinte ,
 Dans ce temple sacré proféra cette plainte.

PUISSANTE Déesse , qui portes dans tes mains
 Ce vieux sceptre rouillé craint de tous les humains ;

De qui l'aveuglement ne respecte personne ,
 Et n'épargna jamais ny sceptre ny couronne ;
 Toy qui regnes par tout , & dont tous les mortels
 Doivent ensanglanter les mains & les autels ;
 Toy qui , par une loy de tout âge suivie ,
 Dois donner le trépas à qui reçoit la vie ,
 Ne ferme point l'oreille ; écoute ce discours :
 Je ne viens pas icy pour prolonger mes jours ;
 Mes vœux sont de mourir , de cacher sous la terre
 Une ame à qui les cieux ont déclaré la guerre ,
 De dépouiller ce corps de la clarté du jour ,
 Et ne retenir rien , si ce n'est mon amour.

UNIQUE reconfort des douleurs incurables ,
 Port où sont à couvert les esprits miserables ;
 Déesse qui conduis aux infernales eaux ,
 Frappe ; je tends le sein à tes sacrez couteaux.
 Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime,
 Et ne refuse pas le coup à ta victime.
 Les autres , oubliant qu'on les a faits mortels ,
 Se font traîner par force au pied de tes autels.
 Ce murmure confus , & ce confus carnage
 De corps si differens , de rang , de sexe & d'âge ;
 Ce fer fumant du sang que l'on vient d'épancher ;
 Ces testes & ces bras épars sur ce bûcher ,
 Ces flames que le temps ne voit point amorties ,
 Ces pleurs meslez aux cris des mourantes hosties ,

Tout ce tragique apprest les fait déjà souffrir ;
 Ils se laissent oster ce qu'ils doivent offrir ;
 Et faisant à regret ce que le ciel demande ,
 Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offrande :
 Leur maintien devant toy n'a rien que d'indécent ,
 La peur pour un trépas leur en fait craindre cent ;
 Le fer perd dans leur sein l'honneur de son office ,
 Le prestre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice ;
 Et profane ses mains, en rompant les accords
 Que la nature a mis entre l'ame & le corps.

DE moy , que ton saint bras s'arme contre ma teste ;
 Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempeste ,
 J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas ,
 Et voir tomber le coup qui porte le trépas.
 Mes yeux seront sans pleurs , & ma bouche sans
 plainte ,
 Mon corps sans tremblement, & mon ame sans crainte.
 Ne crois pas que le temps qui tarit tous les pleurs ,
 Cet heureux medecin de toutes les douleurs ,
 Luy de qui tant d'amans ont senty le remede ,
 En apporte jamais au mal qui me possède.
 En vain tout l'univers le voudroit secourir :
 Toy seul as dans tes mains ce qui le peut guerir.
 Et pour te faire voir comme il est incurable ,
 Apprens ce que mon sort a de plus déplorable.
 Entre un nombre infiny d'adorables beautez
 Qu'enfanta dans ses murs la reine des citez ,

Paris,

Paris , dont l'univers ne voit point de pareille ,
 Chacun sçait qu'Amarante estoit une merveille.
 La gloire de brûler aux flames de ses yeux ,
 Contenoit les desirs des plus ambitieux ;
 Et ses fers captivant les ames des plus braves ,
 Faisoient autant de rois comme ils faisoient d'es-
 claves.

Amour , de qui les feux m'ont esté si cuifans ,
 Me fit voir cette belle en ses plus jeunes ans.
 Sa main mal assuree & ses regards timides
 Firent sur moy l'essay de leurs traits homicides :
 Ce fut dessus mon cœur qu'elle apprit à tirer ,
 Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer ;
 Et mes yeux , arrosant ses belles mains de larmes ,
 Payerent les premiers le tribut à ses charmes.
 Mais comme , le premier entre tous les mortels ,
 Je luy rendis des vœux , & bastis des autels ,
 Aussi de tant d'amans épris de cette gloire ,
 Amarante me crût digne de sa victoire ;
 Ma conquête luy plût ; & mon cœur enflamé
 Ne l'aima pas long-temps sans qu'il en fût aimé ;
 Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flame ;
 Son ame compâtit aux tourmens de mon ame ;
 Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs ;
 Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent des
 pleurs ;

Sa voix me consola dans mes plus fortes gênes ;
 Et sa divine main vint soutenir mes chaînes ;

J'estois l'unique objet de ses affections ;
 Ma tristesse & ma joye estoient ses passions ;
 Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes ;
 Et mes moindres douleurs faisoient naître ses plaintes ;
 Deux cœurs ne respiroient que les mesmes desirs ,
 Et deux cœurs ne pouvoient que les mesmes soupirs ;

ICY je te permets , trop fidelle memoire ,
 De cacher à mes yeux le comble de ma gloire .
 Ne me fais point trouver dans ses bras languissans ;
 Ne mets point son beau corps au pouvoir de mes sens ;
 Que toutes ses faveurs passent pour des mensonges ,
 Et tant d'heureuses nuits me soient autant de songes ;
 Dérobe à mon penser ces precieux tresors
 Qui me firent aimer son esprit & son corps ;
 Donne à tant de beautez une ame inexorable ;
 Fais-la moy sans pitié , si tu m'es pitoyable ;
 Et pour rendre aujourd'huy mon mal moins rigou-
 reux ,

Formes-la moins aimable, ou me rends moins heureux,
 Mais j'ay beau me flater pour soulager ma peine :
 Elle fut toujours belle , & jamais inhumaine ;
 Mon ame fut d'accord avecque mes desirs ;
 Et je soupiray peu , qu'au milieu des plaisirs ;
 De tant de passions dont nous sommes la proye ,
 J'ignorois presque tout , hors l'amour & la joye ;
 Le ciel ne voyoit rien de plus heureux que moy ;
 Et je goûtois un bien aussi pur que ma foy .

Las! il fut aussi pur , mais non pas si durable ,
 Et ma félicité fut un songe agréable :
 Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair ,
 Qui dans l'obscuré nuit brille au milieu de l'air ;
 Son jour rit à nos vœux ; mais il porte la foudre
 Qui frappe , qui terrasse , & qui réduit en poudre ,
 Et nous sert bien souvent de funeste flambeau
 Pour mener nos esprits vers la nuit du tombeau.
 J'étois dans les transports des premières délices
 Dont Amour couronna mes fidèles services ,
 Lors qu'une ardente fièvre assaillit la beauté
 Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.
 Il n'est rien icy-bas qui ne soit périssable ;
 Les plus fermes rochers sont assis sur le sable ;
 Les trônes & les rois sont rongez par les vers ;
 Et deux points sont l'appuy de ce grand univers :
 Tout fléchit sous les loix des fiers destinées ;
 Tout paye le tribut au tyran des années ;
 Et nos pères ont veu son bras audacieux
 Renverser les autels & foudroyer les Dieux.
 Amarante languit d'une fatale atteinte :
 Sa constance à son mal veut dérober la plainte ,
 Et comme dans un fort se retire en son cœur ;
 Mais il s'en rend le maître, & le traite en vainqueur.
 La fièvre en ce beau corps, orgueilleuse & hautaine ,
 Sur des ruisseaux de sang serpente & se promène ;
 Et le feu dans la main , menace du tombeau
 Tout ce que la nature a de riche & de beau ;

Elle efface les fleurs sur son visage écloses ;
 Y fait jaunir les lys , y fait pâlir les roses ;
 Et ravit à son tein cet éclat nompareil
 Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil.
 Ses yeux , dont les rayons illuminoient mon ame ;
 Ne jettent plus de traits , ne jettent plus de flame :
 Ces beaux astres n'ont plus le mouvement si prompt ;
 Et la seule douleur regne dessus son front :
 De moment en moment sa peine devient pire ;
 Son ame la ressent , sa bouche la soupire.
 Elle pour qui l'on vit soupirer tant d'amans ,
 Soupire à cette fois sous l'effort des tourmens ;
 Et par des tristes cris, qu'interrompent ses plaintes ;
 Etonne mon amour & réveille mes craintes.
 J'accuse de mon sort & la terre & les cieux ,
 Et je rends criminels les hommes & les Dieux ;
 Je deviens furieux & contraire à moy-mesme ;
 Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blasphême ;
 J'implore leur secours , & blesse leur bonté ;
 Et mets le sacrilege avec la piété.
 Ce qui plus me travaille en ma triste aventure ,
 Est qu'il me faut cacher le tourment que j'endure.
 Je voile mes ennuis , je devore mes pleurs ;
 J'interdis la parole à mes justes douleurs ;
 Je fais mentir mes sens , ma voix & mon visage ;
 Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage ;
 J'ay l'espoir dans la bouche , & l'effroy dans le sein ;
 Et plus de demy mort , je contrefais le sain.

Mais qui peut long-temps feindre aux yeux de son
amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa maistresse mourante ?
Quand ma raison m'eust dit qu'un ouvrage si beau
Devoit en peu de jours enrichir un tombeau ,
Amour me fit bien prendre un autre personnage.
Je change de couleur , je change de langage ;
Et tous mes sentimens , revoltez contre moy ,
Témoignèrent ma crainte & trahirent leur foy.
Cette belle malade interprete mes larmes ,
Explique mes soupirs , juge de mes alarmes ;
Elle lit sur mon front son lamentable sort ,
Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort.
Ce n'est pas son tourment , mais le mien qui l'ou-
trage :

Son mal , & non le mien , étonne mon courage.
Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons pas ;
Elle plaint ma douleur , & je crains son trépas :
Pour les maux étrangers nos ames sont passibles ,
Et nos propres malheurs nous trouvent insensibles.
La fièvre cependant se rit de nos douleurs ,
S'accroist par nos soupirs , s'enflame par nos pleurs ;
Et son ardeur fait voir que toute son envie
Est de borner le cours d'une si belle vie.
Amarante , voyant qu'un fort injurieux
Alloit bien-tost fermer & sa bouche & ses yeux ;
Me tendit , en pleurant , sa belle main tremblante ,
La mit dedans la mienne ; & d'une voix mourante ,

Exprima dans ces mots sa vivante amitié :
Mais , hélas ! ses soupirs en dirent la moitié.

C'EN est fait : à ce coup la rigueur me délaisse.
Je vais perdre la vie , & tu perds ta maîtresse :
Je meurs , mais je meurs tienne ; & la severe loy
Qui peut tout sur mes jours , ne peut rien sur ma foy.
Et ton beau nom , qui fut mon tourment & ma gloire ,
Malgré l'ordre du sort , passera l'onde noire.
Ah ! mon cher Lizidor , que je puis bien nier
Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier ;
Puisque , pour mon supplice , il est vray qu'en mon ame
Je n'ay plus d'esperance , & j'ay beaucoup de flame.
Je n'espere plus rien ; mais , hélas ! j'aime encor :
Je renonce à la vie , & non à Lizidor :
Ma force diminue , & mon ardeur vivante ;
Ma lumiere est éteinte , & mon desir augmente ;
Je ne la quitte pas , mesme en quittant le jour ;
Et perdant mon amant , je garde mon amour.
Le soupir qui poussa cette belle parole ,
Comme un globe enflamé , vers les astres s'envole.
Amarante sans voix , sans pouls , sans mouvement ,
Tombe dedans les bras de son fidelle amant ,
Qui ne pouvant mourir auprès de cette belle ,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.

DE'ESSE , qui connois l'excez de ces malheurs ,
N'épargne point mon sang ; mais épargne mes pleurs ;

Et permets que j'abrege un discours si funeste.
Mon extrême douleur te dit assez le reste :
Tu vois , par ce recit qui dépeint mes amours ,
Si mon tourment a tort d'implorer ton secours ,
Si je puis vivre encor sans me noircir de crimes ,
Et si mes tristes vœux ne sont pas legitimes.

VIENS , mon unique espoir. Tu viens en tant de
lieux ,

Où ton nom est l'effroy des jeunes & des vieux.
Approche ; & que ta main , en meurtres si feconde ,
Fasse un coup aujourd'huy qui m'oste de ce monde.
Lance un trait dessus moy : je ne demande pas
Un de ceux dont les roys reçoivent le trépas ;
Le moindre suffira pour détacher mon ame ,
Et couper de mes jours la malheureuse trame.
Mais c'est trop te prier , & c'est trop discourir :
Essayons si , sans toy , nous pourrons bien mourir.



S T A N C E S.

Sur le jour de l'an.

CLORIS, le jour qui nous éclaire
Aux dons fut toujours destiné :
Mais quel don vous pourroit-on faire ,
Si le ciel vous a tout donné ?

JE cherche pourtant en moy-mesme
Dequoy faire un present de prix :
Mais quoy ! par un malheur que j'aime ,
Je trouve que vous l'avez pris.

DEPUIS que vos yeux plein de flame ,
Par leurs agréables efforts ,
Se sont fait maîtres de mon ame ,
Je n'ay rien à moy que mon corps.

ENCORE faut-il qu'à cette heure
Je vous fasse accorder ce point ,
Que seulement il me demeure ,
Parce que vous n'en voulez point.

PRENEZ-le , s'il en vaut la peine :
Et lors , si je ne suis déçu ,
Je pourray dire qu'en estreine
J'auray moins donné que reçu.

S T A N C E S P A S T O R A L E S.

INFORTUNE' Troupeau , mes premieres amours ,
 C'est en vain que vos cris implorent mon secours ;
 Le salut desiré d'ailleurs se doit attendre ;
 Je n'ay plus de vigueur qui puisse vous aider.
 Comment d'un puissant loup vous pourrois-je de-
 fendre ,
 Si d'un foible regard je n'ay pû me garder ?

CE sceptre pastoral , qui jadis fit trembler
 Tous les hostes des bois qui penserent troubler
 De vos petits plaisirs la douceur innocente ;
 Maintenant dans mes mains , lâche & honteux far-
 deau ,
 Ne sert qu'à soutenir cette masse pesante
 Qui parmy ces deserts vient chercher un tombeau.

LES pasteurs me voyant presque sans mouvement ,
 Méditent , étonnez , quel étrange tourment
 A fait tomber mes sens dans cette lethargie ;
 Et doutent , dans l'ennuy dont je ne puis guerir ,
 Si je suis de ces corps qu'anime la magie ,
 Ou de ceux qu'en langueur ses charmes font mou-
 rir.

DANS ce champ , dont les fruits composoient mon
repas ,

Je grave le beau nom qui cause mon trépas ,
Sur ces arbres couverts des faveurs de l'automne ;
Et leur ouvrant le sein qui sert à me nourir ,
Ingrat , j'oste la vie à ce qui me la donne ,
Pour sauver de la mort ce qui me fait mourir.

L'OBJET le plus aimable est funeste à mes yeux :
Je serois insensible à la gloire des Dieux ,
Je quitterois le ciel pour un antre sauvage ,
Et fuirois du Soleil l'adorable clarté ,
N'estoit qu'en ses rayons je contemple l'image
De ces jeunes soleils roys de ma liberté.

AUTRESFOIS , bannissant les soins & les douleurs ,
Couché dessus un pré peint de mille couleurs ,
J'ornois de ses présens ma houlette & ma teste :
Mais depuis qu'un bel œil , captivant ma raison ,
Voulut insolemment user de sa conquête ,
Où je cherchois des fleurs , je cherche du poison.

HELAS ! je ne suis plus cet illustre berger ;
Qui traînant les forests sous un ciel étranger ;
Par l'effort de mon chant trouble les destinées ;
Et qui , changeant ma voix en cent doctes façons ,
Ay souvent fait courir les Nymphes étonnées
Après leurs bois sacrez qui suivoient mes chansons.

MALHEUREUX , j'ay perdu cette aimable douceur ,
Lors que de ma raison Amour fait possesseur ,
Sous ses charmes vainqueurs la rendit asservie ;
Comme on voit un oyseau , les delices des bois ,
Dont le chant leur donnoit une seconde vie ,
Après sa liberté perdre encore sa voix.

DEJA ce grand flambeau , l'ame de l'univers ,
Découvroit ses rayons ennemis des hyvers ,
Quand Lyris fit ainsi le portrait de sa peine :
Et sans qu'un peu de voix le distinguoit d'un mort ,
On l'eust pris pour un corps que le flot de la Seine ,
Pour le rendre à la terre , eust jetté sur le bord.

AMOUR , qui du berger contemploit les douleurs ,
Détacha son bandeau pour essuyer les pleurs
Qui tombant de ses yeux arrosoient son visage ;
Et profanant ses traits d'un usage nouveau ,
Eloigna de leurs coups les bestes , dont la rage
Se pensoit assouvir du sang de son troupeau.



S O N G E.

ENFIN, adorable Silvie,
 J'ay triomphé de mes malheurs :
 Le Sommeil a seché mes pleurs ;
 Le frere de la Mort m'a redonné la vie ;
 J'ay veu dans un moment ce cœur imperieux
 Quitter avec plaisir cette humeur si farouche ;
 Et j'ay vengé sur vostre bouche
 Le mal que m'avoient fait vos yeux.

HORS de cette troupe importune
 Qui veille sur nos actions,
 J'ay satisfait mes passions ;
 Je vous ay veu rougir de ma bonne fortune.
 Mais , tandis que charmé par de si doux efforts
 Mon esprit s'abandonne à l'excès des delices,
 Je voy revivre mes supplices,
 Et je m'apperçois que je dors.

AINSI, ma Dêité visible,
 Ne vous voyant plus, pour trop voir,
 Je retourne à mon desespoir ;
 Privé du sentiment, pour estre trop sensible.
 Encore mon destin n'est-il pas satisfait :

Le Dieu qui m'a blessé rit de mon aventure,
Et donne un remede en peinture
Au mal que je souffre en effet.

J'AIME toutefois en mon ame
Ce beau Songe, quoy que trompeur,
Parce qu'il m'embrase le cœur
D'une plus violente & plus sensible flame.
Ce n'est pas que, m'ayant fait montre des plaisirs
Que meritent ma peine & ma perseverance,
Il augmente mon esperance ;
Mais il redouble mes desirs.

SILVIE, agréable inhumaine,
Que mon sort est capricieux !
Vous me tuez de vos beaux yeux ;
Et vous n'en avez point lorsqu'il faut voir ma peine.
Achevez ma douleur, & vostre cruauté.
Aimez-moy : vous ferez, par un si beau miracle,
Du Dieu du Sommeil un oracle,
Et d'un Songe une vérité.



MADRIGAL.

*Pour M. le Marquis de L.***.*

TOY qui connois la vanité
Des honneurs qu'on poufuit au Louvre ;
Et le masque dont on y couvre
La plus noire infidélité ;
Contemple , à l'abry de l'orage ,
La grace qui conduit ta barque dans le port ,
Avant que le déclin de l'âge
T'ait ravy le moyen de penfer à la mort.



MARIGNY.

JACQUES CHARPENTIER DE MARIGNY , étoit de Nevers , & fils d'un marchand de Fer. Il s'est distingué par la connoissance qu'il avoit des langues étrangères. Sa conversation étoit fort recherchée , parce qu'il débitoit agréablement les choses rares & curieuses qu'il avoit observées dans plusieurs voyages qu'il avoit faits. Il prit l'état ecclésiastique , & suivit le parti de Monsieur le Prince, qu'il accompagna en Flandres, où il trouva des gentilshommes qui le reconurent pour être de leur famille ; de sorte qu'étant de retour en France , il se fit réhabiliter. Il se retira ensuite auprès de Monsieur le Cardinal de Retz.

Marigny étoit un gros homme , de bonne humeur , franc , aimant la bonne chere & le plaisir. Il réussissoit en Impromptus. Son Poëme du *Pain béni* , qu'il fit contre

Les Marguilliers de saint Paul , qui vou-
loient l'obliger à rendre le Pain béni , est
rempli de la raillerie la plus naturelle , la
plus fine & la plus recherchée. Il mourut
d'apoplexie à Paris.





MARIGNY.

BALLADE.

SI L'AMOUR est un doux servage ;
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'Amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

MAIS si l'on se sent enflâmer
D'un feu dont l'ardeur est extrême ;
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si dans la fleur de son bel âge,
Une qui pourroit tout charmer
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

MAIS s'il faut toujours s'alarmer,
 Craindre, rougir, devenir blême,
 Aussi-tost qu'on s'entend nommer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

POUR complaire au plus beau visage
 Qu'Amour puisse jamais former,
 S'il ne faut rien qu'un doux langage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !

MAIS quand on se voit consumer,
 Si la belle est toujours de même,
 Sans que rien la puisse animer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

E N V O Y.

EN Amour si rien n'est amer,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Si tout l'est au degré suprême,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !



E T R E I N E S

*A Madame la Marquise de S * * *.*

ADORABLE & belle Marquise,
 Plus belle mille fois qu'un satin blanc tout neuf,
 Au premier jour de l'an six cens soixante-neuf,
 Je vous présenterois de bon cœur ma franchise;
 Mais les charmes que vous avez
 Depuis quelque temps me l'ont prise:
 Je ne sçay si vous le sçavez.

S T A N C E S.

IL est vray; que sert de le taire?
 J'osay lever les yeux vers une Déesse.
 Il est vray, je fus temeraire;
 Mais, si j'eus du plaisir, je l'ay bien acheté.
 Mon cœur est plein de feux depuis cette aventure;
 Quelle injustice, ô grands Dieux!
 Faut-il que mon cœur endure
 Pour le crime de mes yeux?

JAMAIS cœur n'a souffert supplice
 Si long, ny si cruel que celui qu'il ressent.

Il y va de vostre justice
 De punir le coupable, & sauver l'innocent :
 Faites cesser, Olympe, une peine si dure.
 Quelle injustice, ô grands Dieux !
 Faut-il que mon cœur endure
 Pour le crime de mes yeux ?

VOUS me l'accorderez, Sylvie,
 Qu'il n'est rien si doux qu'un baiser ;
 Ce doux plaisir de la vie,
 Vous me l'accorderez, Silvie.
 Que si, contentant mon envie,
 Nos feux se peuvent appaiser,
 Vous me l'accorderez, Silvie,
 Qu'il n'est rien si doux qu'un baiser.

QU'AIMER est un fascheux martyre !
 Et que c'est un tyran bien cruel que l'Amour !
 Vous riez de m'entendre dire,
 Qu'aimer est un fascheux martyre :
 Mais si jamais l'Amour vous tient sous son empire :
 Je vous oiray dire à mon tour
 Qu'aimer est un cruel martyre !
 Et que c'est un tyran bien cruel que l'Amour !

Fin du quatrième Volume.

541587

